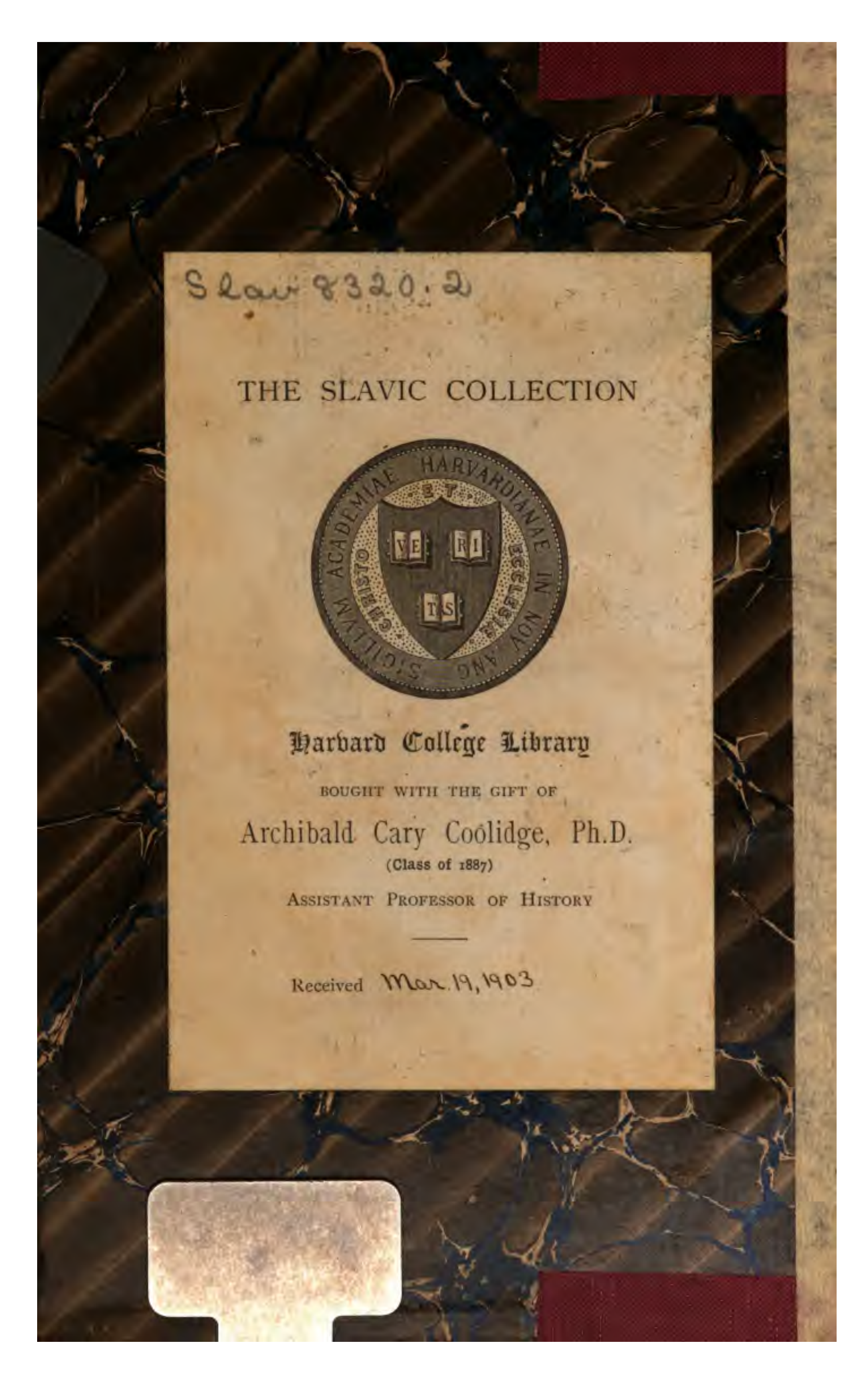


Slav 8320.2
THE SLAVIC COLLECTION
SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS
Harvard College Library
BOUGHT WITH THE GIFT OF
Archibald Cary Coolidge, Ph.D.
(Class of 1887)
Assistant Professor of History
Received Mar. 19, 1903



TABLEAU POLITIQUE ET MORAL

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LA BOSNIE.

Cet Ouvrage se vend aussi,

A PARIS,

CHEZ BOSSANGE PÈRE, LIBRAIRE,

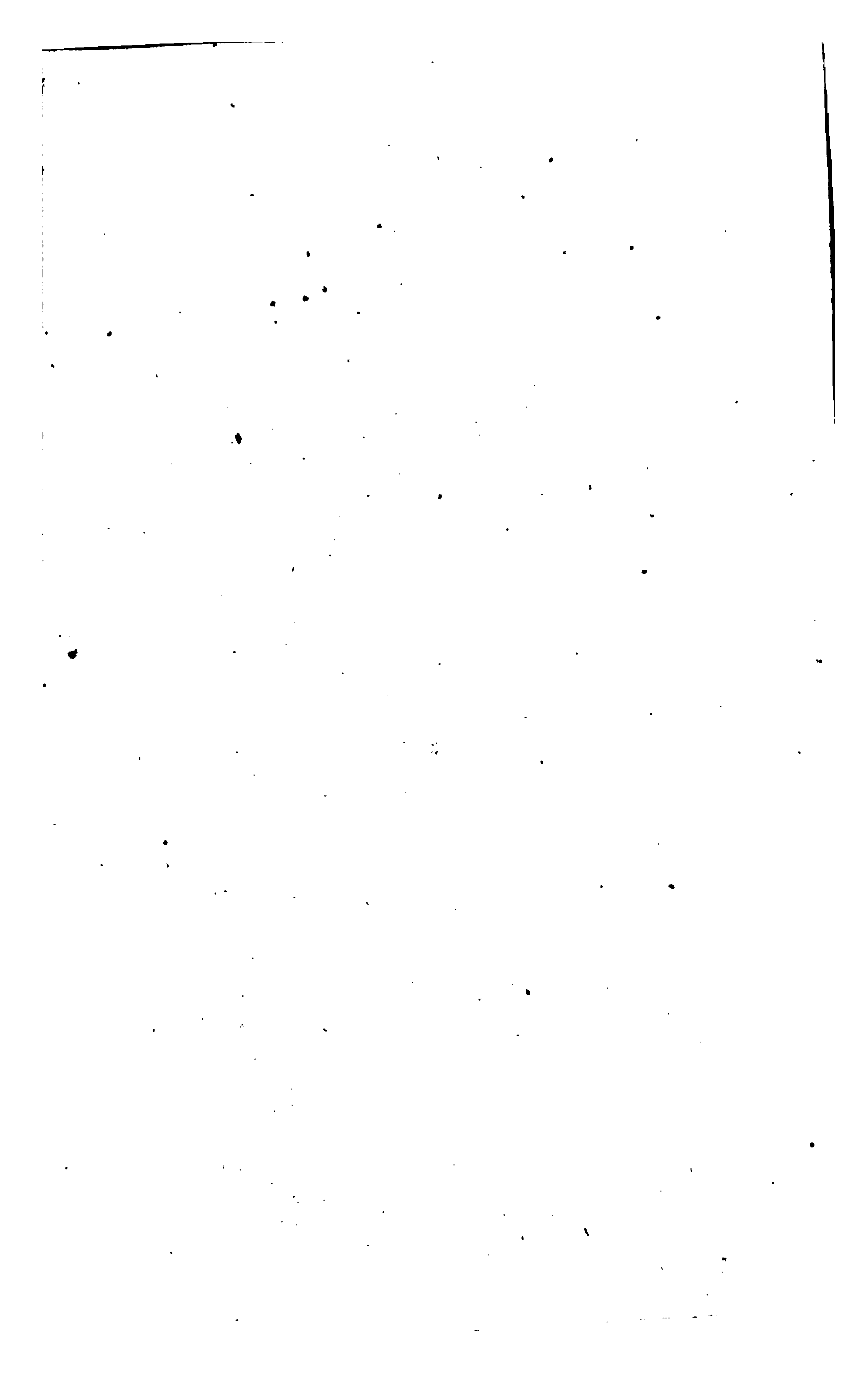
RUE DE RICHELIEU, N° 60;

ET A LONDRES,

CHEZ MARTIN BOSSANGE ET Cᵉ., LIBRAIRES,

N° 14, GREAT MARLBOROUGH-STREET.

IMPRIMERIE DE COSSON.





Mahmoud II.

LA BOSNIE

CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS

AVEC

L'EMPIRE OTTOMAN;

Par Charles Pertusier,

MAJOR DU RÉGIMENT D'ARTILLERIE A CHEVAL DE LA GARDE ROYALE.



PARIS,

A LA LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

ÉDITEUR DES OEUVRES COMPLÈTES DE SIR WALTER SCOTT,

RUE DE SEINE, N° 12.

M DCCC XXII.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Le volume que nous offrons au public doit être suivi de deux autres qui présenteront, réunis au premier, le *Tableau politique et moral de l'empire ottoman*. Tous trois auront encore le mérite de conserver leur indépendance, chacun devant former un ouvrage distinct, et paraître sous un titre particulier.

L'auteur, dans ses *Promenades pittoresques à Constantinople*, s'est appliqué plus spécialement à peindre les

hommes et à décrire les lieux. Les aperçus qu'on y trouve sur le gouvernement et les grandes questions du domaine de la politique, n'étaient que les préliminaires d'une doctrine nouvelle, pour laquelle il fallait préparer les esprits, et que M. Pertusier achève de développer dans cet ouvrage supplémentaire. L'amateur de tableaux trouve à contenter son inclination particulière dans la galerie complète que renferment les Promenades pittoresques, accompagnées du bel atlas qui s'y rattache, et dont les sujets, dessinés sur les lieux par un crayon exercé, ont été confiés pour la gravure à un de nos plus habiles artistes. Ce même amateur visite avec l'auteur et parcourt des yeux tous les sites variés du Bosphore,

tous les monumens anciens et modernes que possède encore l'antique Byzance. Il passe en revue une collection de portraits de famille, peints avec franchise, esquissés avec impartialité, et qui lui montrent tour à tour l'Osmanli, le Grec, l'Arménien, le Juif et l'Européen transplanté sur une terre devenue étrangère pour lui. Le lecteur qui aime les voyages de long cours; qui se complaît dans la recherche des causes morales et l'examen de leurs effets; qui veut être initié dans les secrets des gouvernemens et des nations, de manière à connaître avec détail les différens ressorts en vertu desquels les premiers se meuvent et les autres obéissent, pourra se convaincre que ce but est précisément celui vers

lequel tend l'auteur du livre que nous publions. Les circonstances où l'Europe se trouve contribuent encore à répandre de l'intérêt sur des observations recueillies en présence des objets qui les ont inspirées, et dans une contrée qui est destinée à devenir, peut-être dans peu, le théâtre des plus grands événemens.

AVERTISSEMENT.

Cette notice sur la Bosnie a été composée d'après les reconnaissances militaires de plusieurs officiers de l'armée de Dalmatie, coordonnées avec celle que j'ai été moi-même en situation de dresser, et sur les documens recueillis pendant mon séjour en Turquie. L'ignorance où l'on est encore à l'égard d'une contrée bien moins connue que beaucoup d'autres qui sont à de grandes distances de nous, m'enhardit à publier ces observations; d'autant plus que la Bosnie à chaque instant peut sortir de l'oubli où le moyen âge et la domination ottomane l'ont plongée.

Le sujet m'a conduit à envisager la question sous un point de vue général. Dans ce premier

mémoire on trouvera une esquisse du gouvernement, de l'administration, du système financier, du commerce et de l'industrie des Ottomans. Je me réserve d'achever cette ébauche dans d'autres notices, dont la réunion présentera un tableau d'ensemble, où chaque partie viendra à son tour occuper le premier plan.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.



LA BOSNIE

CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS

AVEC

L'EMPIRE OTTOMAN.

CHAPITRE PREMIER.

Partie historique et considérations générales.

La Bosnie faisait partie des pays qui, sous le nom d'Illyrie formaient chez les anciens un royaume puissant. Le voisinage de cette contrée avec la Macédoine amena des guerres fréquentes entre ses rois et ceux de Pella. Au rapport de Plutarque, le jour même où Alexandre naquit, Philippe reçut l'annonce d'une victoire décisive remportée par un de ses lieutenans sur les Illyriens, et apprit qu'il avait obtenu une couronne aux jeux olympiques. Tant de prospérités, loin

de charmer le mortel que la fortune comblait, ne lui parurent qu'un mauvais présage. Cependant ses pressentimens ne se réalisèrent qu'à son heure dernière, et s'il fut trahi cruellement à son tour, jusque là du moins il vit tous ses rêves ambitieux s'accomplir. Devenu l'arbitre de la Grèce, autant par cette politique profonde qui formait le trait le plus saillant de son caractère, que par les talens du grand capitaine, Philippe tourna de nouveau ses armes contre les Illyriens, et les défit. Diodore, à cette occasion, dit qu'à l'exemple d'Epaminondas à Mantinée, il enveloppa avec sa cavalerie les ailes de l'ennemi, tandis que les Hoplites enfonçaient le corps de bataille disposé en phalange. Si même on en croit Elien, cette formation était en usage chez les Illyriens avant d'être connue ou pratiquée en Macédoine; mais Philippe lui fit subir des changemens tels que l'antiquité s'accorde à lui attribuer le mérite de l'invention.

A la mort de ce prince les nations de l'Illyrie, jointes aux Triballiens, crurent que le moment était venu d'attaquer la Macédoine. Alexandre, avec une valeur plus brillante encore que celle de son père, marcha contre ces peuples, et les accabla de la supériorité de ses

armes. C'est dans le cours de cette campagne que l'ennemi, retranché à l'entrée d'un défilé derrière des chariots, imagina de lancer ce rempart mobile contre la phalange. De son côté, Alexandre, si toutefois l'antiquité ne doit jamais être suspectée de faux témoignage, ordonna à ses Hoplites de se jeter ventre à terre en formant la tortue, et les chariots glissèrent sur ce plan incliné sans laisser aucune trace meurtrière de leur passage. Le chevaleresque Pyrrhus fut élevé à la cour de Glaucias, roi des Illyriens. Ce protecteur généreux soumit les Molosses révoltés, et fit remonter son pupile sur le trône de ses pères. Les Gaulois qui pillèrent le temple de Delphes traversèrent l'Illyrie en dévastateurs; mais elle ne tarda pas à se relever de ce désastre, et reparut avec sa dignité première sur la scène du monde.

Il était réservé aux Romains de la soumettre à cette domination non interrompue qui, pendant une période de plusieurs siècles, remplit les annales du monde. C'est dans l'intervalle de la première à la seconde guerre punique que commencèrent les démêlés entre Rome et les Illyriens. Ceux qui habitaient sur les bords de

l'Adriatique, c'est-à-dire en Dalmatie, dans l'Erzégovine et le pachalik de Scutari, vivaient de piraterie, avec une effronterie qui dut révolter d'autant plus le peuple-roi qu'elle ne le traita pas avec plus d'égards que les autres nations. Teuta, leur reine, et Démétrius de Pharos (1), tuteur de l'héritier présomptif de la couronne, furent vaincus tour à tour, à quelques années d'intervalle. Les Romains se rendirent maîtres du littoral, mais ils conservèrent le trône au jeune prince. Ce ne fut qu'après la défaite de Persée, dont Gentius, roi des Illyriens, avait épousé la cause, que ce pays, conquis pour la troisième fois, fut converti en province romaine. Le consul Anicius conduisit cette guerre qui dura seulement quelques jours. Gentius, après avoir violé le droit des gens en la personne des ambassadeurs romains, trompé par l'appât de l'or que Persée lui promettait, vint se jeter sans dignité aux pieds du consul, aussitôt que les aigles romaines se montrèrent, et se vit ignominieusement attelé à son char triomphal. Le sénat, dit Tite-Live, envoya en Illyrie des commissaires, qui déclarèrent libres

(1) L'île de Lissa.

les peuples de cette contrée, mais en même temps ils l'annexèrent à l'empire romain. Le sénat réduisit de moitié les impôts pour ne pas lui laisser de regrets sur son changement de condition; sûrement aussi avec l'arrière-pensée de séduire les peuples voisins, en les flattant d'un espoir également fallacieux pour tous. Ces nations affranchies ne tardèrent pas à s'apercevoir que les proconsuls, les préteurs, surtout à l'époque du déclin des mœurs antiques, étaient des fardeaux bien plus lourds que les rois. Une autre vérité dont elles acquirent promptement aussi la triste conviction, c'est que les sujets d'une république ont autant de maîtres que cette république compte de magistrats, de généraux et même de simples citoyens; en sorte que la protection des lois se trouve en grande partie annulée par l'autorité arbitraire des individus. Les tributaires du gouvernement ottoman se présentent comme un exemple vivant de cette condition malheureuse. On pourrait facilement en trouver d'autres en feuilletant l'histoire des nations de la chrétienté; car enfin, en dépit de nos prétentions, fondées sur l'état, peut-être trop avancé, de notre civilisation, nous sommes loin d'offrir le modèle

de toutes les vertus. L'Illyrie fut partagée en trois districts, avec privilége de nommer ses magistrats ; mais dans le même temps défense fut faite aux individus de chaque district de contracter alliance et d'acquérir des immeubles dans le district voisin. Il est facile de pénétrer le motif de ce réglement machiavélique et oppresseur : détruire l'esprit de nation, voilà ce que les Romains appelaient rendre à la liberté.

Les lieutenans de César et de Pompée se firent en Illyrie une guerre opiniâtre. Les habitans avaient pris parti pour le second et partagèrent sa défaite. L'Illyrie supérieure, c'est-à-dire la Bosnie et la Rascie, se trouva engagée dans l'action, comme on peut en juger par le récit de César et de son continuateur. Octave, dans le temps où il partageait encore l'empire avec Antoine, porta ses armes victorieuses chez ces peuples, toujours enclins à secouer le joug à la faveur des guerres civiles ; mais ce fut seulement après trois campagnes laborieuses qu'il fit rentrer Rome en possession de l'Illyrie entière. Pendant que Tibère, alors simple lieutenant d'Auguste, était occupé à réduire Marobodus, roi des Marcomans, les Illyriens,

réunis aux Pannoniens, déployèrent encore une fois l'étendard de l'indépendance, provoqués par les exactions dont ils étaient la proie. L'alarme se répandit dans Rome; des levées extraordinaires eurent lieu aussitôt; un beau dévoûment s'empara de tous les esprits, mais ce n'était que le dévoûment de l'adulation; le sentiment de la patrie n'existait plus. Tibère marcha avec une armée formidable contre les révoltés, et, selon le dire de Paterculus, panégyriste, du reste, plutôt qu'historien, loin de chercher à engager des actions générales dans un pays aussi difficile, il s'appliqua à bloquer l'ennemi comme dans une place qu'on veut prendre par famine. Suétone range cette entreprise, sous le rapport des difficultés vaincues, des inquiétudes qui l'accompagnèrent et des résultats obtenus, immédiatement après la réduction de Carthage; mais Suétone n'a point écrit en militaire. Cependant ce jugement fait connaître la réputation colossale dont les Illyriens jouissaient à Rome, tant à raison de leur caractère belliqueux que des remparts naturels qui les protégeaient. Il ne fallut pas moins que quatre campagnes, et le concours de trois grandes armées commandées en chef par Tibère, pour

faire rentrer dans l'obéissance l'Illyrie et la Pannonie.

Ces deux contrées, qualifiées de barbares par les Grecs et les Romains, étaient destinées à donner à l'empire plusieurs princes. Il est vrai que le règne d'Auguste était déjà loin lorsque le monde étonné vit ce renversement des idées reçues, et que les armées, toujours en possession du privilége usurpé de nommer au trône, formaient une masse d'étrangers qui n'entendaient même pas la langue qu'on parlait à Rome. Dans les temps d'anarchie, l'usurpation et la félonie choisirent souvent en Illyrie leurs champs de bataille. C'est encore dans cette province que les nations du nord préludèrent, par des courses fréquentes, au démembrement de l'empire romain. L'Illyrie enfin est nommée, à chaque page de cette longue période de décadence qui se présente dans l'histoire, comme une région de steppes arides à la suite d'une contrée florissante où l'intérêt est provoqué à tous les pas du voyageur. Sous les règnes de Maxime, de Gordien, de Philippe, et longtemps encore après ces princes, il n'est mention que des courses dévastatrices des Goths en Illyrie, en Mœsie et dans la Thrace. Les Huns,

qui poussaient ces hordes devant eux, ne tardèrent pas à les suivre au-delà du Danube. Ils arrivèrent sur leurs traces en Illyrie et dans la Pannonie, encouragés par la débilité des fils de Théodore, qui tenaient le sceptre d'une main tremblante, et achetaient la paix, faute de savoir la dicter. Attila parut sur la scène; et le prestige du nom romain, qu'un reste de souvenir soutenait encore, fut entièrement détruit. Théodose II, Valentinien troisième du nom, aussi faibles qu'Arcadius et son frère, à la plus légère menace envoyaient de l'or à ce fléau de l'humanité, qui se faisait un jeu de la terreur qu'il leur inspirait. Après Attila les courses et les établissemens des nations scythes continuèrent sur les terres de l'empire. Les Slaves, qui s'étaient déjà montrés en Pannonie au temps de Marc-Aurèle, parurent en Illyrie vers le commencement du cinquième siècle, et s'y fixèrent. Ils attirèrent d'autres migrations d'origine également gothique, et de là cette similitude de langue qu'on retrouve encore dans une zône qui s'étend du nord au midi de l'Europe sur une largeur de plusieurs degrés.

La Scandinavie a servi de berceau aux nations esclavones. De cette terre natale elles se

répandirent depuis les bords de la Vistule jusqu'au Niéper ; gagnant du terrain vers le midi, elles contournèrent la Hongrie pour franchir le Danube, et vinrent chercher les rives de la Save. Un penchant décidé pour l'indépendance caractérisait cette grande famille dont les membres, tous remarquables par une valeur brillante, prenaient le titre de Slaves, qui répond dans leur langue à celui de valeureux, d'intrépide. Leur haute stature, qui s'est conservée chez leurs descendans, l'habitude, perpétuée jusqu'à nos jours, de se contenter d'une nourriture grossière, contribuaient encore à en faire des ennemis fort redoutables. Comme tous les peuples du Nord, ils méprisaient les armes défensives, combattaient à pied, n'ayant pour seconder leur valeur brillante qu'une rondache et des javelots. Ils croyaient à une intelligence supérieure et unique; mais les fleuves, la mer, les lacs étaient aussi des objets de leur culte. S'ils devenaient féroces sur le champ de bataille, en revanche aucun peuple n'exerçait avec un respect plus noble les devoirs de l'hospitalité, et ne se montrait plus fidèle à la religion du serment.

La Pannonie, qui touchait à l'Illyrie, échappa

à l'empire d'Orient. Les Abares vinrent s'y fondre avec les Slaves, et commirent de grands ravages au-delà du Danube, surtout sous le règne de Justinien, qui s'écoula dans une lutte non-interrompue contre les Esclavons, les Bulgares, ces flots de barbares enfin dont le Nord regorgeait. Ce prince dont l'illustration est l'ouvrage de Tribonien, de Narsès, de Bélisaire, peut-être aussi de Théodora sa femme, épuisa l'Etat et ruina ses sujets pour hérisser de places fortes ses frontières. Mais ce genre de défense, qui ne peut avoir de valeur lorsqu'il est abandonné à lui-même, ne fut point capable à lui seul d'arrêter les barbares. Une armée aguerrie devenait indispensable pour l'appuyer, et l'empire d'Orient n'avait déjà plus de soldats; il se renfermait derrière des murailles inertes, que ses ennemis ne tardèrent pas à escalader.

Les courses sanglantes des Abares, des Esclavons et de leurs alliés, devinrent plus fréquentes que jamais sous les règnes de Justin II, de Tibère et de Phocas. Plus d'une fois la muraille élevée par Anastase en avant de Constantinople, fut emportée d'assaut, et la capitale menacée de devenir elle-même la proie des barbares. Dans l'espoir de prolonger les jours de

l'empire, on avait recours aux deux expédiens employés depuis que ces ennemis cruels s'étaient montrés sur les bords du Danube : lorsqu'on ne pouvait réussir à les armer les uns contre les autres, on assouvissait leur soif pour l'or qu'ils affectionnaient sans connaître sa valeur ni sa funeste influence. Mais ces remèdes désespérés s'affaiblissaient tous les jours, et devaient s'user à la longue.

C'est par suite de ce système destructeur qu'Héraclius, alarmé du voisinage des Abares, qui de la Pannonie se jetaient à tous les instans sur la Dalmatie et l'Illyrie, laissa les Chrobates, dont le nom s'est changé par corruption en celui de Croates, s'établir dans ces provinces dépeuplées qu'on ne pouvait plus d'ailleurs compter dans le domaine de l'Etat. Rangés parmi les nations slaves, les Croates habitaient au pied des monts Krapaks. Gagnés au christianisme, ils s'armèrent pour la défense de l'empire dont ils reconnurent le droit de propriété sur les pays où ils venaient de se fixer. La même politique favorisa à la même époque l'établissement des Serbes, autrement des Serves, dans la Mœsie. La contrée connue aujourd'hui

sous le nom de Bosnie se trouva partagée entre ces deux migrations slaves.

La naissance de l'islamisme et le schisme de l'Orient consommèrent la ruine de l'empire de Byzance, dont l'existence dès lors fut chaque jour à la veille de s'éteindre. Si même il se soutint comme un agonisant plusieurs siècles au-delà de ces deux époques funestes, c'est à sa politique astucieuse, surtout aux dissensions qui suspendirent les progrès effrayans des disciples de Mahomet, peu après leur début dans la carrière, qu'il fut redevable d'une longévité miraculeuse, mais tout-à-fait artificielle.

Les choses étaient arrivées au dernier degré de la décadence lorsque Charlemagne, par la force de son génie, par ses vastes conceptions militaires, releva le trône d'Occident. Il étendit son sceptre invincible sur la Pannonie, l'Illyrie supérieure et le pays des Daces. Le Nord, toujours disposé à se répandre vers les contrées occidentales, s'arrêta devant lui, et les bords de l'Euxin marquèrent à l'Orient la limite de sa vaste domination. Alors tous ces barbares, adoucis par la morale de l'Évangile, soumis à une législation uniforme, se dépouillèrent en partie de leurs mœurs sauvages. La

fusion s'opéra, mais l'Europe entière accepta le régime féodal; c'est-à-dire que les indigènes se plièrent à la forme de gouvernement usitée chez les vainqueurs, et que ceux-ci en retour se rangèrent à la croyance des vaincus.

Les Grecs étaient toujours en possession d'une partie de la Dalmatie et de l'Illyrie occidentale. Sous le règne calamiteux de Michel troisième du nom, les Croates, établis sur le littoral et dans la Bosnie, ligués avec les Serves, levèrent l'étendard de la rébellion. Heureusement pour le trône de Byzance qu'il changea de maître, et que Basile, fait pour l'occuper dans un moment difficile, succéda à un prince dont le règne n'avait été marqué que par des débauches. L'empire d'Orient, qui semblait près de s'éteindre, donna de nouveaux signes de vie. Basile fit revenir les félons à l'obéissance. Pour les affermir dans la soumission on leur parla le langage de la religion, et les eaux du baptême opérèrent ce prodige. Divers priviléges, accordés dans le même temps aux colonies slaves, achevèrent de lier d'intérêt cette nation puissante avec Constantinople. La conversion au christianisme, le feu grégeois, l'or accordé sans mesure dans les momens de dé-

tresse; des promesses plus brillantes encore, mais souvent désavouées lorsque la crise était passée; des guerres fomentées au milieu de ces hordes également avides de butin, telles étaient les armes avec lesquelles les Grecs luttaient contre des ennemis qui les tenaient dans un état de siége permanent. Il arrivait aussi que les circonstances faisaient éclore de loin à loin des hommes supérieurs à la nation et à leur siècle, qui maîtrisaient les événemens et réussissaient à retarder l'instant de la catastrophe: Voilà en abrégé l'explication du phénomène le plus étonnant de l'histoire.

L'Illyrie, partagée entre plusieurs nations slaves, perdit peu à peu son nom collectif, et les nouvelles divisions prirent les dénominations de Croatie, d'Esclavonie, des différentes hordes qui avaient formé chez elle des établissemens. L'empire d'Orient continuait à posséder la Bosnie, désignée dans ces temps-là sous le nom plus général de Croatie. Celui qu'elle porte aujourd'hui, dérivé de la Bosna, qui l'arrose, lui échut plus tard. Elle était gouvernée par un duc que l'empereur nommait, ou du moins dont il confirmait l'élection. Sous le règne de Michel Paphlagonien les exactions soulevè-

rent les peuples de la Croatie et de la Dalmatie. Ils se réunirent pour former un Etat particulier, repoussèrent les Grecs et parvinrent à consolider leur puissance. Sur la fin du règne d'Alexis, Bodin leur roi conquit la Rascie, où il établit Bolcan en qualité de vassal. Ce petit potentat faisait des courses continuelles sur les terres de l'empire, répandait au loin l'épouvante de son nom, défit complétement une armée; enfin l'empereur entra en campagne pour aller le combattre en personne. Bolcan demanda la paix, et le traité fut signé à la grande satisfaction d'Alexis, qui reconnut le droit de conquête, sauf l'hommage qu'il se réserva en qualité de suzerain, trop heureux de pouvoir terminer à ce prix une guerre qu'il ne soutenait pas sans en craindre l'issue. Ce trait donne la mesure de l'abaissement dans lequel l'empire était tombé sous les successeurs de Constantin. Durázzo et Belgrade, devenus ses boulevarts, marquaient les limites de sa domination sur l'Adriatique et le Danube.

Cependant Alexis réussit à le maintenir debout, et même il le raffermit. Pour y parvenir il eut aussi souvent recours, il est vrai, à cette politique tortueuse dont il connaissait mieux

que personne tous les détours, et dans lesquels il égara plus d'une fois ses alliés, qu'au droit imprescriptible des armes. Jean et Manuel, qui régnèrent successivement après lui, achevèrent son ouvrage, et l'on vit l'empire d'Orient ranimé briller d'un éclat nouveau. Mais ce jet de lumière présageait sa fin. Les choses étaient arrivées au point que son sort dépendait sans modification des vertus ou des vices de celui qui occupait le trône. La nation, dégradée, corrompue, n'était plus, entre les mains du prince, qu'un ressort usé dont l'action tendait encore à précipiter la ruine de l'Etat: c'était contre elle avant tout, que le principe de conservation devait lutter. Quelques mille hommes disciplinés, et conduits par un chef habile, auraient décidé le dénoûment de ce drame languissant; mais il n'existait pas alors d'école où ce chef pût se former. Byzance possédait à elle seule le petit nombre de traditions, le peu de lumières qui avaient pu traverser les siècles de la barbarie, et Byzance en était aussi avare que du feu grégeois qui remplaçait pour elle le feu sacré.

Les Hongrois étaient entrés en scène sous les règnes antérieurs. Ils eurent de fréquens démêlés avec Jean, surtout avec Manuel. Les

Croates, les Serviens, se trouvaient entraînés eux-mêmes à y prendre un rôle, à raison de leur situation intermédiaire; d'ailleurs, par caractère, ils étaient souvent aussi les agresseurs. Le valeureux Manuel provoqué traversa leur pays, rasant tous les châteaux, tous les postes fortifiés qu'il trouva sur sa route. Il joignit l'ennemi sur la rive gauche de la Drina, c'est-à-dire en Bosnie, et remporta une victoire complète. Cette campagne glorieuse fit rentrer les vaincus sous la domination des Grecs. Manuel ne s'en tint pas à cet acte d'une vengeance éclatante; il alla chercher jusque chez lui le roi des Hongrois, qui avait prêté son assistance au prince de Servie; il le battit dans plusieurs rencontres, parcourut ses Etats en vainqueur, et le réduisit à demander la paix. Pendant le cours de son règne glorieux, souvent il se montra sur les bords de la Save pour ramener le prince de Servie à l'obéissance et conserver la prépondérance que ses armes lui avaient acquise en Hongrie, où son nom suffisait pour répandre l'effroi. La Dalmatie retourna aussi à ses premiers maîtres; enfin l'empire se vit de nouveau en possession d'une grande partie de l'ancienne Illyrie, à l'issue

d'une guerre qui se rallumait à tous les instans depuis dix-huit années, et à laquelle mit fin la bataille de Zagmine où les Hongrois furent défaits sans retour.

Aussitôt que Manuel cessa de tenir les rênes de l'empire, les germes de destruction que les trophées de la victoire pouvaient tout au plus masquer, mais qui continuaient à se développer au milieu même des champs de bataille, reparurent plus effrayans que jamais, et s'annoncèrent dès-lors comme les présages d'une grande catastrophe qui s'avançait à pas de géant. La dissolution existait au plus haut degré chez le peuple, dans le clergé, chez les grands; presque toujours le chef de l'Etat était le plus fortement atteint de la contagion, et s'offrait comme l'exemple révoltant du triomphe de tous les vices, quelquefois comme le raffinement de la cruauté, qu'on retrouvait même chez un sexe sensible par nature; plus que jamais l'usurpation jouissait de tous les droits de la légitimité, aux yeux des sujets, qui se faisaient un jeu d'accorder la pourpre et d'en dépouiller celui qui venait de l'obtenir; tous les gouverneurs des provinces, par leurs exactions, rendaient le titre de despote aussi odieux que celui de tyran

pouvait l'être à Syracuse, après que les Denys et les Agathocles les eurent portés; les dangers les plus pressans n'étaient pas capables de suspendre les disputes théologiques; l'intrigue s'emparait de toutes les affaires, occupait tous les esprits, et triomphait partout au détriment des droits les mieux acquis : il ne restait donc plus d'espoir de salut. D'un autre côté, si les Latins avaient opéré une puissante diversion en faveur des Grecs pendant les premières croisades, ils étaient réservés à leur porter le coup mortel. Plus tard, il est vrai, les Byzantins rentrèrent en possession de la terre natale, mais jamais existence ne fut plus éphémère; d'ailleurs les Ottomans les suivirent de si près, éprouvèrent si peu de difficultés à les replonger dans le néant, que cette dernière apparition, décolorée, privée de vie, pourrait être regardée comme une illusion.

Avec des antécédens aussi caractérisés on est bien excusable de craindre que les Grecs de nos jours, en supposant qu'ils retournent à l'indépendance, ne marchent sur les traces des Grecs du Bas-Empire. Il est bien plus facile en effet de prouver leur filiation avec ceux-là qu'avec les Aristide et les Phocion. Cependant

tous les jours on se complaît à les apparenter de préférence avec ces derniers, sans tenir compte de vingt siècles de décadence, de dix siècles de corruption, et de quatre cents ans écoulés dans l'avilissement d'une domination étrangère. Rétablissez l'hyppodrome, les factions du cirque se réveilleront; relevez le trône de Constantin, vous verrez Irène et Phocas renaître de leurs cendres; rendez au patriarcat son ancienne splendeur, bientôt ses prétentions orgueilleuses feront rougir de nouveau l'humilité chrétienne, et tendront à abaisser le successeur de saint Pierre. Ces désordres ne seraient rien, comparés à ceux qu'engendrerait chez cette nation un gouvernement représentatif. Pour en avoir la mesure, il suffit de jeter un coup d'œil sur toutes les intrigues sourdes, sur toutes les perfidies, que la convoitise des principautés de Valachie et de Moldavie fait ourdir dans un seul jour. Observera-t-on qu'on peut écarter ces présages en donnant aux Grecs un prince étranger? s'il ne professe pas rigoureusement la croyance de ses sujets, ce prince vivra déconsidéré au milieu d'eux; il sera même constamment en butte aux entreprises hostiles d'un clergé puissant par la force

de l'opinion. Pour que l'autorité ne courût pas les risques d'être méconnue et avilie, il y aurait donc nécessité absolue à ce que le souverain appartînt au rite grec ; mais alors l'Europe se trouve forcée d'aller prendre l'élu dans la maison des czars, et l'empire grec n'est plus qu'un apanage de l'empire du Nord.

La faiblesse croissante des Grecs, surtout l'occupation de Constantinople par les Latins, déterminèrent de nouveaux démembremens, et consolidèrent ceux qui s'étaient opérés. Des principautés, des royaumes, des empires même s'érigèrent de toutes parts aux dépens d'une puissance complètement déchue. Dans ces temps plus rapprochés du nôtre, les Bosniaques, à l'exemple de leurs voisins, avaient des bans, des despotes particuliers, qui prêtaient foi et hommage aux rois de Hongrie, auquel ils payaient tribut, et dont ils suivaient les bannières en guerre. Souvent le même prince étendait sa domination sur la Dalmatie, la Bosnie, la Servie, et prenait le titre de crâle, qui, dans la langue slave, répond à celui de roi.

Après que les Grecs furent rentrés en possession de Constantinople, Michel Paléologue, menacé par Charles, roi de Sicile, fit une

alliance défensive avec les princes voisins, et chercha surtout à l'étendre au crâle de Servie, à qui il offrit la main d'une de ses filles pour son fils aîné. La princesse, escortée de tout le luxe asiatique, arriva dans la modeste demeure du roi slave : elle put y remarquer la reine et ses filles occupées des soins domestiques. De part et d'autre on se regarda ; on s'aperçut aussitôt que l'alliance serait mal assortie, et la jeune fiancée revint en hâte trouver son père. Ce trait moral donne à juger que les mœurs des Slaves n'avaient point été influencées par la corruption de leurs anciens maîtres. Aujourd'hui on les retrouve encore telles qu'elles étaient alors.

Andronic II, fils de Michel, pour changer en relations d'amitié les dispositions du crâle, dont le voisinage était fort à charge à l'empire, ne vit pas de moyen plus sûr de le désarmer que de lui livrer sa fille. Dans le principe les empereurs se contentaient du moins de donner de l'or à leurs ennemis ; par la suite ils ne regardèrent plus à mêler le sang grec avec le sang des barbares ; et même combien d'alliances n'ont-ils pas formées avec le croissant, qui devenait au besoin leur bannière, lorsqu'il s'agissait de

marcher contre la croix, ou de faire triompher un projet ambitieux. Cantacuzène nous en fournit un exemple : il était beau-père d'Orchan, et s'aida de ce gendre puissant pour se consolider sur le trône de son pupille. Plus d'une fois aussi Orchan l'assista dans ses démêlés avec Etienne, crâle de Servie, dont la puissance, qui grandissait à vûe d'œil, avait déjà fait des empiétemens alarmans sur les terres de l'empire. On peut dire même que Cantacuzène n'eut de soldats, pendant long-temps, que ceux du sultan. Au reste, depuis des siècles l'Etat était réduit à la triste condition de se dépouiller pour entretenir des mercenaires dont les malheureux Grecs devenaient les premières victimes.

Lorsque Cantacuzène eut déposé la pourpre pour la partager impolitiquement entre le possesseur légitime, dont il avait fait son gendre, et son propre fils, qui n'avait d'autres titres que ceux de l'usurpation, le roi Etienne, conseillé par l'intérêt, se mêla aux dissensions domestiques qui ne tardèrent pas à armer l'un contre l'autre les deux empereurs. La mort frappa ce prince à l'instant où il méditait de nouvelles conquêtes. Il avait déjà réuni à ses

Etats, l'Albanie, la Thessalie, et une partie de la Macédoine. Les Slaves, comme on voit, étaient devenus fort puissans. Mais cette grandeur ne pouvait être que passagère : l'avenir dévorait le présent ; une ère nouvelle allait commencer.

Les choses se trouvaient dans cette situation politique et morale, lorsque les Ottomans s'établirent en Europe. Ces conquérans, aussi avides de butin que de gloire, arrivaient sur une terre déchirée par lambeaux, morcelée entre des milliers de petits tyrans toujours armés les uns contre les autres, disposés à s'entre-détruire et redoutés de leurs propres sujets au point qu'un ennemi, quelle que fût sa croyance, pouvait s'attendre à être accueilli comme un libérateur. Il eût été impossible à une puissance, douée de la vigueur du premier âge, de choisir une conjoncture plus favorable pour se saisir d'une proie que tout contribuait à rendre facile. Les Grecs, incapables de résister, appelèrent l'occident à leurs secours ; mais tous les efforts humains ne pouvaient plus retarder leur dernière heure. L'instant où elle devait sonner était arrivé : Mahomet se présentait armé de l'arrêt imprescriptible.

Avant le règne de ce prince, Soliman, fils d'Orchan, Amurat I, Bajazet, Muça et Amurat II avaient préludé par des victoires et des conquêtes, qui mettaient déjà les Osmanlis en possession d'un domaine immense en Europe et dans l'Asie. Cependant le Péloponèse, l'Epire, la Valachie et la Moldavie n'avaient pas subi entièrement le joug. Le crâle de Servie, dans l'espoir de se sauver du naufrage, s'était apparenté avec Amurat deuxième du nom, et louvoyait dans les guerres sanglantes qui s'allumaient entre le sultan son gendre et Ladislas, roi de Hongrie, que la chrétienté soutenait. Ce rôle timide retarda sa perte, il est vrai, mais il la rendit plus certaine, puisqu'il entraîna celle de ses alliés naturels, et valut à Amurat la victoire décisive de Varna.

Mahomet II, après qu'il se fut emparé de Constantinople, déposa le crâle, fondit ses Etats dans sa vaste domination, et tous les princes tributaires disparurent pour faire place à des pachas. Depuis ce règne mémorable la Bosnie appartient aux Ottomans. Selon le dire des historiens turcs, suivis par Cantemir, cette province a été annexée à l'empire à l'issue d'une bataille dans laquelle Etienne, son despote par-

ticulier, perdit la vie. Ils ajoutent que le vainqueur fit construire des forts pour se rendre maître des défilés et s'assurer du pays. Elle fut le point de départ de ce conquérant lorsqu'il alla semer la terreur jusqu'aux portes de Venise, et le camp retranché où il vint déposer les dépouilles de la riche Italie. Bajazet II envoya à son tour une armée en Bosnie, soit que les habitans eussent méconnu le droit de conquête, soit qu'il fût question de l'étendre à la Croatie. Cette seconde expédition coûta encore beaucoup de sang aux vainqueurs et aux vaincus. Jean Torquatus commandait ceux-ci. Il tomba au pouvoir des premiers, qui le présentèrent au sultan comme le gage de la victoire qu'ils venaient de remporter. Les nobles les plus considérables du pays suivirent la même destinée. L'histoire ne dit pas si ce fut en qualité de victimes ou comme simples otages qu'on les arracha à leur malheureuse patrie. Son silence doit faire admettre de préférence la supposition la moins défavorable.

Il manquait aux Bosniaques d'alors, pour résister d'une manière victorieuse, ce lévier puissant qui soulevaient leurs terribles adversaires au moindre effort du fanatisme, et qui

ébranlerait avec une facilité aussi étonnante les Bosniaques de nos jours.

Cette contrée limitrophe fournissait aux Ottomans, dans leur splendeur, une excellente base d'opérations pour porter la guerre dans le Frioul, dont Mahomet II leur avait enseigné la route; dans la Dalmatie, qui devait s'offrir à eux comme une portion du domaine que le ciel leur avait promis; en Hongrie, où ils ont fini par user leur gloire, dans les champs mêmes témoins de son éclat le plus brillant. Les conquêtes amènent la satiété, et la nation la plus belliqueuse, lorsqu'elle est surchargée de dépouilles, harassée par des travaux dont la difficulté va croissant, s'assoupit, surtout si le prince lui-même sommeille sur le trône; mais, pour qu'elle se réveille, il lui suffit d'être avertie par le sentiment de sa propre conservation. Alors elle peut étonner encore, et forcer la fortune à revenir sous ses étendards, si elle a conservé ses mœurs, si sa croyance religieuse ne s'est pas affaiblie, et si le ciel lui accorde enfin un chef qui ne craigne pas de se mesurer avec le danger : cette esquisse est celle des Ottomans de nos jours.

Une nation est bien redoutable quand elle

combat sur les tombeaux de ses pères. Ses forces doublent lorsque le fanatisme lui crie que la foi est en péril. Les annales ottomanes prouvent d'ailleurs que les sultans qui ont vraiment régné, sont ceux qui n'ont jamais laissé dormir le glaive, et qu'ils doivent se faire craindre de leurs sujets pour mériter d'en être aimé. Les princes les plus absolus sont précisément ceux dont la mémoire jouit chez ce peuple de la plus grande vénération, parce qu'ils ont pu entreprendre de grandes choses, et qu'ils ont laissé les plus glorieux souvenirs. Mahmoud, pénétré de cette vérité, dure pour le siècle, plus d'une fois déjà a essayé de la remettre en pratique, et ses tentatives ont prouvé qu'elle n'a pas vieilli. Il a donc satisfait à la condition qui donne au prince le droit de tout entreprendre pourvu qu'il respecte la coutume. Il pourra le faire à coup sûr s'il déploie lui-même l'étendard sacré. Quel enthousiasme la vue d'un sultan qui ferait revivre l'antique usage de commander en personne ses armées, ne produirait-il pas chez les Musulmans !

Ce serait une erreur grossière de mesurer la puissance des Osmanlis sur la faiblesse des derniers souverains qui ont occupé le trône

d'Othman. La nation est toujours la même en Turquie; le prince seul change et cesse de constituer l'Etat dès l'instant où il n'est pas doué de la force de caractère nécessaire pour dicter sa volonté. Une crise politique l'entraîne, mais sans jamais amener l'anarchie et faire craindre la dissolution. Tous les empires qui ont croulé étaient loin d'avoir cette garantie, qui se présente aussi comme la preuve irrécusable de la persévérance des mœurs primitives et de l'intégrité des institutions.

Aux Mahomet, aux Amurat, aux Suleïman succédèrent des princes en bas âge, ou dont les règnes n'offrent qu'une tutelle prolongée. Amurat quatrième du nom interrompit cet enchaînement malheureux. Comme ses illustres aïeux, il s'arracha à la mollesse du sérail, il brisa les portes de cette prison où l'inquiétude veille aux côtés du trône, et voulut montrer lui-même à ses sujets découragés sans être abattus, le chemin de la victoire ou de la mort. Le nom Ottoman, réhabilité en Europe et dans l'Asie, réveilla les alarmes qui le devançaient aux époques de sa gloire. Mais après Amurat le vezir représenta de nouveau le sultan à la tête des armées, régnait souvent en son nom, et tous

ceux qui se succédaient dans ce poste glissant étaient loin d'avoir l'habileté, le désintéressement et la fidélité des Kiuperli. Parfois aussi il arrivait qu'une milice mutinée les désignait elle-même au pouvoir, à qui il ne restait plus que le droit de confirmer une usurpation.

Dans le même temps la civilisation grandissait en Europe; enseignait aux soldats la discipline; aux généraux, l'art de conduire les armées. Pierre I semait dans le Nord des germes précieux qui se développaient avec activité dans un sol auquel ils étaient inconnus. L'observateur exercé lisait dans l'avenir l'époque où l'empire ottoman serait forcé de recourir à la politique de l'Europe pour s'étayer contre ses voisins; surtout contre une puissance qui présageait au berceau que dans peu elle serait un colosse. Il démêlait aussi, à travers le caractère immuable de la nation, qu'elle trouverait dans son propre fonds des ressources suffisantes pour lutter avec éclat daus une guerre où il s'agirait de sa propre conservation.

Les Ottomans ne ressemblent en rien aux Grecs dégénérés du Bas-Empire. Ils peuvent être retardés de plusieurs siècles, mais à ce trait on reconnaît qu'ils n'ont point vieilli, et qu'ils

ne sont pas usés. Toutes les fois qu'ils restent au-dessous de leur ancienne réputation, c'est qu'il leur manque un chef. Après les revers mérités qui, sous les règnes de Mahomet IV et de Sulcïman II, leur firent perdre la Hongrie ; qui ouvrirent aux impériaux les provinces intérieures, le dernier des Kiuperli les remit sur la route de la victoire, et leurs ennemis purent douter, dès la première rencontre, si c'était bien eux qu'ils avaient vaincus. Une cause semblable produisit les mêmes effets dans les campagnes qui précédèrent le traité de Belgrade. Au reste il suffit de lire l'hommage rendu par Montécuculli, à qui personne ne contestera le droit de les juger. Ce témoignage authentique est fortifié par d'autres également appuyés sur des autorités recommandables. Loyd parle des Ottomans, que plus d'une fois il avait vus de près, de manière à prouver qu'il était loin de les mépriser comme ennemis. Le maréchal de Saxe, qui avait aussi acquis sur le champ de bataille la mesure de leurs forces, ne dédaigne pas d'emprunter quelques-unes de leurs institutions pour enrichir sa constitution militaire. Marsigli, leur prisonnier, bien qu'il soit généralement pour eux un juge sévère et partial, ne

les condamne pas sur tous les points. Le prince de Ligne enfin parle d'eux avec ces sentimens d'estime auxquels on reconnaît un ennemi généreux qui ne se fait pas violence pour payer tribut à la valeur des vaincus. Il recommande d'ailleurs plusieurs de leurs pratiques en guerre comme bien entendues et dignes d'être adoptées par la tactique européenne.

Le jour où les Ottomans seront vraiment dépouillés de leurs vertus guerrières sera celui où la foi religieuse les abandonnera. Cette intrépidité aveugle en présence du péril ; cette résignation plus courageuse encore dans l'adversité; cette soumission absolue devant le pouvoir, et qui devient plus passive lorsqu'elle s'est démentie un instant, tout ce chef-d'œuvre du législateur s'anéantirait devant un jet de lumière; et malheur à ceux qui en seraient frappés ! Avant d'arriver aux Ottomans nous avons vu un empire caduc expirer par les suites de ce poison lent que distille l'immoralité; nous retrouvons sur le même sol un gouvernement dégradé que les mœurs de la nation soutiennent et défendent en dépit de lui-même.

Mustapha II aurait pu faire rentrer la Porte en possession de la Hongrie, si ce prince,

pénétré de la dignité du nom ottoman, au point même de pousser ce sentiment jusqu'à un orgueil déréglé, avait eu, pour guider ses armées de terre et diriger ses louables intentions, un chef aussi habile que Mezzomorto, son capitan pacha; mais il fut mal secondé dans ses entreprises. On doit convenir aussi que jamais l'empire ottoman n'a eu à combattre des ennemis plus redoutables et aussi nombreux. Il suffit de nommer Pierre Ier, le prince Eugène, et l'électeur de Saxe Frédéric-Auguste. Venise, l'Autriche, la Pologne et la Russie formaient une ligue redoutable qui entamait ses frontières sur plusieurs points à la fois.

La politique européenne chercha, au congrès de Carlowitz, à atténuer les pertes de la Porte. Ce traité, quoiqu'il ne fût pas aussi désavantageux pour elle qu'on pouvait s'y attendre, d'après ses désastres, ne signale pas moins une époque de décadence manifeste par les concessions qu'il prescrivit à une puissance conquérante, qui consentit dès lors à rétrograder. Rome, menacée de beaucoup plus près, continua la guerre et ne signa la paix qu'aux portes de Carthage. Les Ottomans portent un jugement semblable sur le traité de Carlowitz, qui même contribua beaucoup à

la *déposition* du sultan. La nation, en Turquie, ne partage pas toujours les fautes du gouvernement, quand il péche par le manque d'énergie. Il est vrai qu'il arrive aussi qu'elle lui en fasse commettre de graves lorsque son effervescence p[illegible]t à l'entraîner. Mais le traité du Pruth e[illegible]i qui a influé de la manière la plus funeste et qui influera le plus long-temps sur les destinées de l'empire ottoman : Pierre le-Grand, emprisonné dans son camp, tombait au pouvoir de ses ennemis sans ce traité secourable, et la puissance des czars se trouvait arrêtée dans son cours.

C'est à dater de la paix de Carlowitz que l'Unna et la Save établissent, du côté de la Croatie, la délimitation du pachalik de Bosnie. Pendant long-temps cette province a singulièrement favorisé les Ottomans dans le rôle d'agresseurs. Lorsqu'ils furent réduits à prendre l'attitude défensive, le prince de Bade y pénétra; mais il se borna à entamer les frontières, retenu par la nature du pays. Plus tard, le prince Eugène s'y montra aussi; et, malgré les succès qui couronnèrent d'abord son entreprise, il renonça à consolider ses conquêtes; en sorte que cette course se réduisit à ruiner

quelques châteaux et à faire du butin : il devient difficile en effet de se maintenir dans un labyrinthe aussi dangereux.

Après la célèbre bataille de Belgrade, la concession de la Servie et de la Bosnie était une des conditions que le vainqueur m[illegible]t à la paix. Achmet III occupait alors le tr[illegible] Il se révolta à cette proposition offensante. Pendant les négociations, l'Espagne produisit une diversion heureuse en menaçant l'Autriche. Le traité de Passarowitz, signé sous ces auspices, respecta les droits de la Porte sur les deux provinces demandées d'abord; mais il lui enleva Belgrade. Ce boulevart, devenu célèbre par les flots de sang qu'il a déjà fait verser, est destiné à jouer constamment le premier rôle dans les démêlés de l'Autriche avec la Porte.

Loin de reconquérir ses anciennes frontières, l'empire ottoman perdait toujours du terrain. Ses forces, affaiblies par les grands changemens politiques et moraux que l'Europe avait éprouvés, ne s'accordaient plus avec une aussi vaste extension. En les concentrant il tendait à rétablir l'équilibre. Les guerres qu'il a soutenues depuis contre l'Autriche confirment cette remarque. La Valachie et la Moldavie sont en-

core en dehors de la ligne qui lui est tracée par la défensive; aussi rien de plus précaire que leur possession. Mais si les Ottomans ont décliné en Europe, ils conservent leur supériorité à l'égard des nations de l'Asie. C'est même dans ces contrées qu'ils sont appelés à réparer leurs pertes, et à verser leur trop plein, si jamais un concours de circonstances heureuses rend à leur gouvernement sa vigueur première. Dans la guerre qui a amené le traité de Belgrade, et les a fait rentrer en possession de cette place indispensable à leur sûreté, ils retrouvèrent incontestablement cette même supériorité à l'égard des Autrichiens. Battus dans plusieurs rencontres, ceux-ci furent chassés de la Bosnie et de la Servie, où ils avaient pénétré. Sans le concours de la Russie, qui ne jouait déjà plus, à cette époque, le simple rôle d'auxiliaire, peut-être même que le Croissant victorieux aurait flotté sur les murs de Témeswar et de Bude. L'impulsion était imprimée par des chefs entreprenans, et le succès avait rendu la confiance : dans cette disposition morale, l'audace et l'opiniâtreté doublent les forces des Ottomans.

Ces hommes, d'une valeur éprouvée, d'une

sobriété rare et d'un tempérament robuste, n'ont besoin que de conseils. Le meilleur qu'on puisse leur donner, c'est de suppléer sur le champ de bataille au manque de discipline et à l'ignorance en tactique, par le choix de positions qui soient à la fois offensives et défensives. Cette condition remplie, qu'ils se montrent toujours attentifs à retrancher leur camp afin d'y trouver un asile en cas d'échec, et de prévenir ces déroutes inévitables pour une multitude battue. En supposant leurs ailes bien couvertes ou appuyées par des remuemens de terre, au défaut d'obstacles naturels, qu'ils jettent en avant de leur front quelques redoutes, avec l'intention d'accroître leur sécurité, et de se ménager le privilége de l'initiative. Cette première ligne, munie d'artillerie, protégera les attaques en colonnes par les intervalles, et permettra à ces mêmes colonnes repoussées, de venir se reformer sous leur feu. Une pareille tactique déconcerterait singulièrement une armée manœuvrière qui compterait sur la facilité de ses formations en colonnes, sur la rapidité de ses déploiemens, sur les mouvemens de flanc dérobés pour déborder et tourner un ennemi habitué au contraire à ne regarder que devant lui, et à

marcher au but par la ligne la plus courte. Elle donnerait à ce dernier la facilité d'étudier son adversaire sur le champ de bataille même; de se convaincre que ce champ de bataille est en effet un échiquier où toutes les pièces doivent obéir à un mouvement combiné; enfin c'est la tactique que Pierre-le-Grand suivit à Pultawa, et qui a mis les Russes sur la route de la fortune. Quant à l'ouverture des marches, à l'ensemble des lignes d'opérations, les Ottomans n'ont pas, il est vrai, d'écoles où l'on enseigne cette science compliquée; cependant ils ont prouvé qu'avec des conseils ils pouvaient la comprendre et la suivre. Mais il est à regretter que le sort de ceux qui sont appelés chez eux à commander les armées, soit si précaire; que l'expérience, les talens militaires, souvent rendent le gouvernement plus ombrageux que confiant. Cette politique désastreuse est peut-être la principale cause de la mauvaise fortune qui s'est attachée à ses armes, depuis qu'il les mesure avec la Russie. Un sultan qui commanderait en personne, ou sous les yeux duquel l'armée agirait, ferait disparaître cette cause d'infériorité, et changerait inopinément la face des choses, de manière à démentir toutes

ces prédictions qui, depuis un siècle, se répètent sans s'accomplir.

La nation ottomane est trop virile; elle est douée d'un caractère trop prononcé, on peut dire même trop absolu, pour toucher à son heure dernière. Tout, jusqu'à ses révolutions sanglantes, à ces milliers de félons qui s'engendrent à chaque instant dans son sein, et vont héroïquement au-devant d'une fin tragique, annonce qu'elle est pleine de vie et qu'elle joue avec l'idée de la mort. De même que les grands coupables qu'elle enfante, tous remarquables par une physionomie hardiment esquissée, il faudra l'exterminer pour en avoir raison. La religion seule a le droit de la faire fléchir; et la religion lui commande de ne plus regarder aux sacrifices lorsqu'il s'agit de sa dignité. Une garantie bien forte encore pour cette nation, c'est la persévérance avec laquelle on l'a toujours vue poursuivre ses projets, et l'opiniâtreté qu'elle met à vouloir quand elle oublie d'obéir. Chez elle tout est ressort, le système musculeux domine toujours, et ses mouvemens se trouvent soumis à un tempérament bilieux qui médite long-temps avant de manifester sa pensée.

Montécuculli, en décrivant la constitution militaire des Ottomans et la conduite qu'ils tiennent dans les cas variés qu'on rencontre à la guerre, fait une réflexion qui contient la révélation de leur changement de fortune. « Le Turc, dit ce grand capitaine, n'attend point la guerre chez lui; toujours il va la porter chez les autres. » C'était aussi la maxime des Romains. L'offensive fait essentiellement partie du caractère musulman; de là vient que les Turcs combattent avec bien moins d'ardeur pour la défense de la Valachie et de la Moldavie, que s'il s'agissait encore de conquérir ces provinces. Cependant il n'est pas permis de douter qu'ils n'opposent la résistance du lion à l'ennemi qui viendra les attaquer chez eux, c'est-à-dire en deçà du Danube.

Depuis la paix de Belgrade la fortune des Ottomans est toujours allée en déclinant, parce qu'ils n'ont plus combattu que pour conserver des provinces reculées vers le nord, contre une puissance qui suivait au contraire la grande route tracée par la nature, en s'avançant vers les contrées méridionales. Dès l'instant où fut souscrit le traité de Kaïnargik, qui mit la Russie en possession de la mer Noire, et priva la Porte

de cette armée permanente de Tartares campée en première ligne, elle aurait pu prévoir que plus tard elle signerait la paix à Jassy et à Bukaretz, toujours à des conditions humiliantes. Elle doit s'attendre encore à ce que cette dure épreuve se renouvelle aussi long-temps qu'elle aura des possessions sur la rive gauche du Danube. Ce triste avenir est d'autant plus certain que ces possessions hasardées sont actuellement à la merci de la Russie, qui exerce sur elles, par anticipation, un patronage ostensible comme sur un héritage assuré. D'un autre côté les Ottomans, fidèles observateurs de leurs engagemens envers les vaincus, ont dérogé, en Valachie et en Moldavie, au système de colonisation, suivi par eux dans toutes leurs conquêtes, et qui contribuerait puissamment aujourd'hui à leur assurer la conservation des deux provinces. La politique n'est jamais immolée impunément à la foi des traités; et malheur à ceux qui adoptent la maxime contraire! L'impératrice Catherine a prouvé à l'Europe que l'autre était sa maxime favorite. Quelles sont les armes auxiliaires qu'elle a mises en jeu pour combattre une puissance bien plus ignorante en perfidies diplomatiques qu'en stratégie; qui attendait son adver-

saire sur les frontières, tandis qu'il s'était déjà glissé au cœur de ses Etats, qu'il y fomentait les troubles, lui suscitait des ennemis domestiques partout où il pouvait apercevoir des élémens d'insurrection; enfin qui continuait à lui faire la guerre, après même la signature de la paix, et sous les apparences trompeuses de la cordialité. Le caractère noble et élevé de l'empereur Alexandre repousse bien sûrement ces moyens incompatibles avec sa politique généreuse; mais son cabinet, familiarisé de longue main avec une tactique qui a secondé si puissamment trois guerres consécutives, apporte t-il la même franchise dans ses plans de campagne?.... Les armes cessent d'être égales dès l'instant où la bonne foi, à plus forte raison la bonhomie, se trouve en présence de la déloyauté; et si les Ottomans ont été vaincus, ce n'est pas à eux qu'on peut en faire le reproche. Au reste leurs ennemis ont payé bien cher les lauriers qui parent leurs fronts; et le sang dont ils les ont arrosés ne leur donne point encore la mesure de celui que leur coûterait la riche moisson qu'ils se flattent de faire dans les murs de Constantinople. Voici en abrégé cet enchaînement d'infortunes qui a déconsidéré les Turcs au point

de faire regarder leur établissement en Europe comme un camp de Tartares dont l'Asie va devenir le refuge.

Sultan Mustapha III, doué d'une force de caractère conforme aux circonstances, et éclairé sur les vues ultérieures de Catherine, dont l'ambition dévorait déjà la Pologne, avait déclaré la guerre à cette souveraine par un mouvement qu'on peut nommer chevaleresque. Son successeur Abdul-Hamid, trop pusillanime pour lutter avec la mauvaise fortune, n'aspirait qu'à conclure la paix, et la signa contre le vœu de la nation. On dit même à Constantinople que, pour vaincre sa répugnance et mettre l'Uléma dans l'obligation de souscrire à l'émancipation des Tartares, le grand vezir eut l'instruction secrète de se laisser envelopper par les Russes. Les 15,000 bourses qui furent comptées à l'impératrice Catherine à Kaïnargik, servirent à lui acheter de nouveaux partisans dans l'empire ottoman.

Dix années s'écoulèrent ensuite dans un état sourdement hostile. Le grand vezir Issuf-Pacha, devenu tout-puissant près de son maître, mais dont la faveur était menacée par les intrigues du sérail, forma une alliance secrète avec

les ambassadeurs de Prusse et d'Angleterre. Dans l'intention de se rendre de plus en plus nécessaire, et de détourner l'orage qui menaçait ses trésors, il seconda les efforts des deux ministres étrangers près de la Porte, pour la déterminer à tenter de nouveau le sort des armes. Abdul-Hamid, habitué à céder, se laissa persuader sur le succès d'une guerre qui allait, lui disait-on, faire rentrer la Crimée sous sa domination. Joseph II s'empressa de se joindre à la Russie, convaincu de son côté que le moment du partage de la Turquie d'Europe était arrivé. Il entra en Moldavie par la Buckovine, entama avec beaucoup de peine les frontières de la Bosnie, défendues par sa vaillante population; mais les Ottomans, en pénétrant dans la Hongrie, opérèrent une puissante diversion, et causèrent à leurs ennemis de plus grands dommages que ceux qu'ils avaient reçus.

Laudhon rappela la fortune sous les enseignes autrichiennes. Il parvint à s'emparer de Belgrade; et ce coup décisif le rendit maître en peu de temps de la Servie. Cependant les projets ambitieux de son souverain demeurèrent sans résultats. Le traité de Sistow, qui fut signé sous

l'influence des cabinets de Londres, d'Amsterdam et de Berlin, par Léopold II et Selim III, qui avaient succédé sur ces entrefaites à Joseph II et à Sultan Abdul-Hamid, rétablit les deux puissances belligérantes dans leurs anciennes limites. C'était l'impératrice Catherine qui devait recueillir les fruits de cette lutte sanglante. Le traité de Jassy l'établit sur la *route de Byzance* que son ambition se complaisait à parcourir, et qu'elle montrait déjà à sa flotte.

Ces deux guerres consécutives et malheureuses, en affaiblissant l'empire ottoman, engendrèrent dans son sein une nuée de brigands qui le déchiraient; des pachas indépendans qui le paralysaient sur plusieurs points, dans le même temps qu'il faisait tête à deux puissances colossales. De leur côté celles-ci trouvaient moyen de maintenir les autres dans un système de neutralité dont la Porte allait être victime. Cependant Mustapha avait pris les armes pour combattre l'influence qui a décidé le sort d'une nation qu'on ne trouve plus dans la balance politique de l'Europe, peut-être parce que ce prince a été abandonné à ses propres forces. Dans la première guerre, livrés à eux-mêmes, les Ottomans ne furent secondés que par la

Suède pendant la seconde; encore cette assistance fut si faible qu'elle mérite à peine d'être comptée. La Prusse, l'Angleterre ne leur offrirent que des conseils intéressés, et leur médiation armée, quand le mal était à son comble. Au milieu d'un concours de circonstances si propres à décourager, ils prouvèrent que l'enthousiasme pourrait se réveiller chez eux toutes les fois qu'il s'agirait du salut de l'empire, et qu'ils n'iraient pas avec moins d'intrépidité que leurs pères à la rencontre de la mort. La défense opiniâtre qu'ils firent dans Ismaïlow, vient à l'appui de cette remarque; et, pendant ces deux guerres, les armées qu'ils mirent sur pied présentèrent constamment une masse de trois cent mille combattans; mais ces hommes déterminés manquaient de chefs.

Dès l'instant où une condition aussi impérieuse n'est point remplie, une armée n'offre qu'un corps sans âme; et plus elle est nombreuse, plus les succès de l'ennemi sont brillans et assurés. La discipline européenne et la nouvelle tactique dont Frédéric venait de fonder la grande école sur les champs de bataille de la Silésie, leur prouvaient plus que jamais qu'ils devaient se plier aux mêmes institutions, ou

renoncer aux engagemens généraux. Ce sont eux, d'ailleurs, qui ont réhabilité une maxime dont la victoire a fait sa devise, et qui leur a conservé la supériorité aussi long-temps qu'ils l'ont mise en pratique. Mais par cela même qu'ils ont donné dans un temps l'exemple de la discipline la plus austère il est permis d'espérer qu'ils sentiront enfin la nécessité absolue d'y revenir.

Selim III, pénétré de ce besoin impérieux, se montra animé du désir bien prononcé de marcher dans la route de la régénération. Le corps des Ulémas, la généralité de la classe aisée, appuyèrent ses innovations aussi long-temps qu'elles ne prirent pas un caractère alarmant, et que le prince respecta les coutumes. Mais il monta sur le trône pour signer une paix honteuse qui dut faire rejaillir sur son règne une première défaveur. La guerre qu'il eut à soutenir plus tard contre la France, si, d'une part, elle le fit rentrer dans l'entière possession de l'Egypte, usurpée par les beys; de l'autre, elle établit plus que jamais un contact périlleux entre les dignitaires de l'empire et les cabinets étrangers, qui profitèrent d'une intimité jusque là inconnue, pour envahir le

divan, et pour y semer à pleines mains la corruption. Surtout elle fournit à la Russie les moyens de jeter les fondemens de cette puissance de relations intérieures si favorable à ses projets ambitieux, et dont les grands événemens qui remplissent le présent, qui effraient l'avenir, sont la funeste conséquence.

Sultan Sélim dans le même temps était en proie aux inquiétudes que lui donnaient de nombreux ennemis domestiques. Au lieu de réprimer les janissaires, il accrut leur audace par défaut de caractère. Il légua à son successeur une guerre soutenue sans énergie, parce que toutes les ressources de l'Etat, toute la valeur de la nation étaient absorbées dans les révolutions et les dissensions intestines. Enfin, à cette époque calamiteuse, le gouvernement français, vers lequel l'entraîna sa politique, abusée par l'inclination, sous le nom perfide d'allié protecteur, était son plus dangereux ennemi.

Lorsque ce prince eut été précipité du trône, les inquiétudes, légitimées par l'ambition bien démontrée de Bonaparte, firent commettre à la Porte une autre faute également capitale, en la décidant à accéder à la paix quand son intérêt plaidait pour la continuation de la guerre. La

Russie doit regarder le traité de Bukaretz comme un coup de fortune inespéré, bien moins à raison des concessions nouvelles qu'il lui a valu, que des concessions anciennes qu'il lui a garanties, et qu'elle était en danger de perdre : il est le résultat de ces intelligences que nous avons signalées. Quant à Sultan Mahmoud, à peine consolidé sur le trône à l'époque où il se vit forcé de ratifier ce traité, il n'avait pas encore réhabilité l'autorité de manière à pouvoir élever la voix plus haut qu'un faux principe de sécurité venu du dehors et généralement répandu dans la nation. Aujourd'hui le ressort est retrempé; le gouvernement ne procède plus par hésitation; le sultan a réintégré le sceptre dans ses droits, et la nation a repris cette attitude fière qui promet une guerre à mort : les temps sont donc changés, et le passé ne doit plus servir de règle pour interpréter l'avenir.

Dans ce tableau rapide nous n'avons pas fait mention de Mustapha IV, qui ne succéda à Sélim que pour descendre du trône avec humiliation et le céder à Sultan Mahmoud. Comme souverain son existence n'a été qu'éphémère. Il a vécu, mais a-t-il régné?

CHAPITRE II.

Géographie, physique, statistique, situation relative, et économie rurale.

Le pachalik de Bosnie se compose de la Bosnie proprement dite, de la Croatie turque, de l'Erzégovine, et du Sandjak de Novi-Bazar, autrement de la Rascie. Cette province frontière s'élève comme un rempart entre le monde chrétien et le domaine de l'Islamisme; entre les contrées soumises au régime oriental et celles où les principes opposés acquièrent au contraire un développement alarmant pour l'ordre social; la Bosnie enfin présente la ligne de démarcation la plus tranchante sous le rapport de la physionomie des peuples, des mœurs et des usages. Un Européen, en franchissant cette ligne, se trouve transplanté comme par enchantement, au milieu de la haute Asie; du moins les métamorphoses qui s'opèrent autour de lui, partout

où il porte ses regards, peuvent bien provoquer et faire naître chez lui une illusion que l'étude morale vient ensuite justifier.

La Bosnie, a raison de son étendue, de sa population belliqueuse, de sa position géographique, des nombreux cours d'eau qui la traversent et des aspérités qui la couvrent, tient le premier rang parmi les provinces de la Turquie d'Europe. C'est un boulevart où la puissance des Ottomans trouverait un dernier refuge, pourrait se retrancher et vendre chèrement son dernier soupir. Au nord elle est bornée par l'Unna et par la Save, qui la séparent de la Croatie autrichienne et de la Hongrie. A l'ouest le Likaner et le Proloke lui fournissent une excellente barrière relativement à la première de ces deux provinces et à la Dalmatie; elle touche au sud à l'Albanie; à l'est elle est en contact avec la Servie et la Roumélie, dont la Drina et la Mitrovitza la détachent. Sa position géographique est entre le 13e et le 19e degré de longitude du méridien de Paris; entre le 42e et le 45e degré de latitude.

Le Likaner présente une chaîne fortement exprimée, qui est la principale ramification des Alpes Juliennes. Elle se partage en deux autres

sur les frontières de la Bosnie et de la Croatie autrichienne, au point de relèvement où la Zermagna et l'Unna prennent leurs sources. La chaîne proprement dite continue à courir du nord-ouest au sud-est; coupe la Bosnie en longueur; traverse l'Albanie dans le même sens; jette des contreforts nombreux dans la Roumélie, la Macédoine, et va finir en Morée. L'autre, qui n'est qu'un appendice de la première, continue à servir de délimitation à la Bosnie du côté de l'ouest; se dirige parallèlement au littoral de l'Adriatique, et s'en rapproche de manière à se confondre souvent avec lui. Entre ces deux remparts est comprise l'Erzégovine, autrement la Bosnie méridionale.

La chaîne du Proloke est hérissée de rochers que les eaux diluviennes et pluviales ont minés et mis à nu. On n'y remarque qu'une végétation rare et souffrante, contrariée, en hiver par des vents impétueux, en été par un soleil brûlant, et qui n'est guère rafraîchie que par ces abondantes rosées inhérentes aux climats chauds. Les couches calcaires qui entrent dans son organisation, par une suite de leur inclinaison et du dérangement que leur ordonnance primitive a éprouvé, favorisent l'infil-

tration des eaux. Dans la saison des pluies, ou bien à la suite d'un orage, on voit ces mêmes eaux sourdre inopinément dans l'Erzégovine et la Dalmatie. Pendant quelques instans elles coulent à la surface du sol, et vont de nouveau se perdre, à la faveur des entonnoirs qu'on y rencontre fréquemment, surtout dans la plaine de Livno, où sans le secours de ces issues souterraines elles se trouveraient emprisonnées.

Cette chaîne ou plutôt cet appendice donne naissance, sur son versant ouest, à la Zermagna, à la Kerka et à la Cettina, qui, après un cours rapide à travers la Dalmatie, se jettent dans l'Adriatique. Plus loin il est interrompu par la Narrenta dont il forme la berge droite près de son embouchure. Son versant occidental fournit quelques médiocres affluens à ce cours d'eau principal, et donne naissance à des bassins fermés, qui forment anomalie dans le plan régulier de la nature.

C'est bien moins sous le rapport de l'élévation que relativement à l'aspérité, qu'on doit regarder cette chaîne comme une défense excellente pour la Bosnie. Le Proloke, qui est un de ses points culminans, n'a guère que 700 toises au-dessus du niveau de la mer; mais ce passage, l'un des

plus fréquentés par les Dalmates et les Turcs, est hérissé d'obstacles naturels, que les habitans et les chevaux du pays ont eux-mêmes de la peine à surmonter. Les routes, partant de Kuin, d'Imoski, de Vergoratz et de Raguse pour pénétrer dans l'Erzégovine, sont moins difficultueuses il est vrai; cependant elles se bornent également à des sentiers tracés péniblement par les bêtes de somme à travers les rochers. Ces remparts défendent bien mieux les deux provinces contre leurs tentatives réciproques, que les obstacles créés par l'art sur leurs territoires respectifs. Pourtant les Bosniaques plus d'une fois ont franchi cette barrière. Dans un temps même, ils faisaient fréquemment des courses sur les terres de leurs voisins, comme l'attestent encore les tours défensives et les murailles élevées à la gorge des péninsules, qu'on trouve à chaque pas en parcourant la Dalmatie.

La grande chaîne, sur son versant sud-ouest, présente à quelques différences près le même caractère que le Proloke : les rochers s'y montrent à nu; le sol paraît frappé de stérilité; mais à mesure qu'on approche du plateau qui la couronne, la végétation se réveille, et la culture, mettant à profit les vallées, rentre peu

à peu dans ses droits. Ce versant donne naissance à la Narrenta, qui arrose la campagne de Mostar, et va se perdre dans l'Adriatique près du fort Opus ; à la Moracca, qui coule dans une vallée supérieure, traverse le lac de Scutari, et se rend à la mer au-dessous de Dulcigno; à la Rama et au Mostar-Blato, qui sont les affluens principaux de la Narrenta ; enfin à la rivière de Trebigne, qui rassemble les eaux d'une vallée inférieure, dont la direction est parallèle à celle où coule la Moracca. Après Sugliaka ou Kupris, qui est un point culminant, on trouve, en descendant vers le sud, le mont Ivan, autre point de relèvement plus prononcé que le premier, au pied duquel la Narrenta, la Moracca, d'une part ; la Bosna, la Migliaska, de l'autre, prennent leurs sources. Les montagnes qui forment le bassin de la Narrenta près de son origine sont nues à leur sommité, mais boisées à leur base. Le mont Ivan est couvert de forêts et de pâturages. En continuant à descendre, on observe que la chaîne reprend le caractère âpre des aspérités de la Dalmatie ; et cette nudité paraît plus sensible encore dans les contreforts qui se développent tant au nord qu'au sud de Mostar. Ces montagnes dégradées

annoncent, par les écarts qu'on y remarque, qu'elles ont été tourmentées par les eaux plus long-temps et plus tard que les autres parties du globe. Leurs couches calcaires présentent, de même qu'au Proloke, une inclinaison prononcée, et sûrement des cavités profondes qui servent de récipiens aux eaux pluviales. De ces masses sortent tout formés des cours d'eaux considérables, que souvent d'autres réservoirs absorbent à une médiocre distance du lieu qui les a vus naître. Les monts où la Rama prend sa source montrent encore des parties boisées; mais plus bas les deux contreforts qui dessinent le bassin de la Narrenta sont complétement dépouillés. La campagne de Trebigne, surtout en se rapprochant du littoral, présente sans adoucir, ce tableau qui attriste si souvent l'œil en Dalmatie. Ce sont ici des amas de pierre disposés en gradins, et parallèlement à la grande chaîne; là des plaines entières hérissées de rochers; à chaque pas on remarque le travail opiniâtre des eaux aidées du temps, pour se creuser des entonnoirs où vont se perdre celles qu'on rencontre, de loin en loin, dans cette contrée dévorée aujourd'hui par un soleil brûlant. Tel est l'aspect général du pays depuis Trebigne et

même depuis Blagai au-dessous de Mostar, jusqu'au littoral; seulement le fond des vallées offre çà et là quelques traces de culture dont l'œil est d'autant plus avide qu'elles sont très-rares. La plaine de Glubigne est dans ce cas; il en est de même du Campo-Propovo et du petit vallon de la Bigova, où les eaux ont formé des dépôts de terre végétale arrachée aux versans. Mais sur la rive droite de Narrenta, la nature se montre moins sévère : la plaine de Livno, par exemple, qui peut avoir deux heures en longueur, sur trois heures de largeur moyenne, généralement est productive. Il en est de même des cantons de Sevitza et de Kupris.

La Bosnie septentrionale forme avec l'Erzégovine une opposition tranchante. Sur le versant nord-ouest de la grande chaîne on trouve sans interruption de belles forêts, de gras pâturages, des eaux abondantes; l'humus partout y forme une couche épaisse : en deux mots, la végétation nulle part n'est plus florissante et aussi vigoureuse. De nombreux contreforts couronnés de bois se détachent de la crête, et tendent en s'abaissant graduellement vers la Save et la Morava de Servie. Parmi les vallées multipliées dont ils établissent la séparation,

celles où coulent l'Unna, la Verbatz, la Bosna, la Drina, la Lim, l'Ibar, la Mitrovitza, tiennent le premier rang, formant autant de bassins distincts. Des affluens souvent abondans, de tous côtés viennent grossir ces rivières principales, qui sont rapides et encaissées pendant une grande partie de leur route. La Save reçoit les cinq premières; les deux autres joignent leurs eaux à celles de la Morava, qui les porte au Danube. La Drina, dans laquelle la Lim afflue, est la plus considérable de toutes. Elle coule longtemps entre la Bosnie et la Servie. Les autres, si l'on en excepte la Lim et l'Ibar, présentent aussi une masse d'eau imposante; cependant elles sont guéables par endroits dans la belle saison, mais torrentueuses et sujettes à des crues subites. Cette remarque me conduit à observer qu'en été les orages sont très-fréquens dans cette contrée; qu'au printemps la fonte des neiges est abondante et ne s'opère que lentement : d'où l'on conclura qu'une armée envahissante ne pourrait guères compter sur la facilité trompeuse de passer sans équipages de ponts, les nombreux cours d'eaux qui arrosent la Bosnie. Les principaux en général sont navigables jusqu'à des distances plus

ou moins grandes de leurs embouchures; et ceux à qui la nature a refusé un avantage également précieux sous le rapport militaire et le rapport commercial, pourraient l'obtenir sans beaucoup de peine. La défense tirerait d'ailleurs une grande ressource de leur cours, dessiné circulairement et de manière à opposer sa partie convexe à l'extérieur. La Verbatz, la Bosna et même l'Unna qui trace la ligne frontière, jouissent à un degré très-prononcé de cette propriété défensive. Il est vrai aussi qu'une ligne d'opérations assise sur la Save, tournerait ces rivières par leurs embouchures, et fournirait les moyens de prendre en flanc les positions qu'elles couvrent, dans le même temps qu'elles seraient attaquées de front. Cette remarque n'a pas échappé à l'Autriche.

A leur origine et même à une distance assez considérable de leurs points de départ, tous les contreforts successifs qui découpent la Bosnie septentrionale dans le sens de sa largeur, sont d'un accès difficile, sans offrir cependant des obstacles insurmontables. Ils s'abaissent et présentent des pentes plus douces à mesure qu'ils s'éloignent de la grande chaîne. Par une con-

séquence naturelle, les vallées qu'ils dessinent, toujours très-étroites et profondes à leur naissance, s'élargissent et deviennent d'autant plus praticables qu'on se rapproche davantage de leur débouché.

Cette contrée est remarquable surtout par les belles forêts sous lesquelles, en grande partie, elle est encore ensevelie. Tout le versant oriental de la grande chaîne présente un massif continu, composé de sapins et de mélèzes qui s'étend très-avant sur les contreforts et descend même dans le fond des vallées. Aux arbres verts succèdent dans la seconde région, les chênes, les hêtres, les frênes, les trembles, les peupliers, qui achèvent de couronner les hauteurs et forment dans la plaine des taillis multipliés. Les pâturages occupent avec les bois, la meilleure part du sol de la Bosnie. Arrosés dans tous les sens par des eaux fraîches et limpides; soumis précisément au degré de température qui invite les fleurs à éclore, ces pâturages ne peuvent manquer d'être très-productifs, et supérieurs en qualité. Mais faute de population et d'encouragement, il en est beaucoup qui n'ont pas de maîtres reconnus; qui même sont délaissés, et dont les herbes aroma-

tiques périssent sur pied. Cependant la Bosnie est très-riche en troupeaux de bêtes à cornes et de moutons, remarquables par leur beauté. Elle possède aussi un grand nombre de chevaux qui se rapprochent beaucoup des races hongroise et transilvaine. Ces chevaux, d'une taille médiocre, sont pleins de cœur, sobres, infatigables, et font à chaque pas preuve d'adresse, dans les chemins du pays, dont eux seuls ont le secret. Un voyageur, on peut le dire, leur confie son existence. En route il suffit de les débrider une heure vers le milieu du jour dans la première prairie qu'on rencontre, pour leur rendre toute la vigueur qu'ils avaient au départ. On les emploie comme bêtes de somme, mais ils n'ont point l'habitude de tirer. Ce genre de service est réservé exclusivement aux bêtes à cornes.

Les produits de la culture consistent en froment, orge, sarrasin, maïs, en grains de toutes espèces enfin; et la récolte fournit bien au-delà des besoins de la consommation. Les melons, tous les fruits des climats tempérés sont également très-abondans et fort bons en Bosnie. Le prunier est l'arbre de prédilection des vergers. Les habitans chrétiens obtiennent, par la fermentation du fruit, une liqueur qui

remplace le vin, dont ils sont dépourvus. Il faudrait que le sol fût dégarni, pour corriger l'humidité du climat et pouvoir se prêter à la culture de la vigne, qui réussirait alors indubitablement.

En général on peut dire que la culture est suffisamment soignée dans les cantons où la population est en rapport avec la superficie. D'abord le Bosniaque n'est rien moins qu'indolent, et l'on peut ajouter que le sol ne demande qu'à produire, que même il nourrirait, sans de grands efforts, une population trois fois plus nombreuse. On forcerait la proportion si l'on disait davantage, puisqu'une partie de la contrée est destinée à rester en nature de bois et en pâturages, quel que soit le mode d'administration rurale qui la régisse. Quant à ces bois résineux, à ces bois blancs et durs qui couvrent le pays, ils périssent pour la plupart sur pied. L'exploitation n'a pas d'autre objet que le chauffage, les constructions particulières et l'approvisionnement de quelques fourneaux de forges. Cependant ces forêts antiques sont peuplées de bois propres à la mâture, aux constructions navales; et les grands cours d'eaux qui découlent de la chaîne pourraient singulière-

ment favoriser leur transport. Ceux qui ne recevraient pas cette destination seraient employés à alimenter des usines de toute espèce, auxquelles le pays fournirait avec abondance les matières premières. Ses montagnes doivent receler presque tous les métaux connus. Au temps des Romains il possédait des mines d'or. L'abandon où la Bosnie est restée pendant une longue suite de siècles, autorise à croire que cette source n'est pas tarie. Ses mines de fer sont très-riches, mais d'un produit bien médiocre comparé à celui qu'obtiendrait une exploitation active. La récolte que la botanique trouverait à faire sur un sol varié à l'infini, ne serait pas moins précieuse, ou pas moins abondante. La floraison y est retardée d'un grand mois comparativement à celle des environs de Paris. Dans les vallées supérieures ce n'est guère qu'à la fin de juillet que la fenaison peut se faire. Il est facile de calculer l'époque des moissons d'après cette donnée.

Le climat de la Bosnie proprement dite, le plus souvent est froid, même en été, et d'autant plus variable qu'on se rapproche de la chaîne. Les nombreuses forêts qui couvrent le sol, et les eaux abondantes qui l'arrosent, don-

nent l'explication de ce phénomène. L'hiver y commence de bonne heure, se prolonge et amène une grande quantité de neige. Quant au printemps, il n'existe guère dans un pays où les orages succèdent presque immédiatement au froid aquilon.

L'Erzégovine semble placée sous un autre ciel. L'olivier et la vigne croissent et se plaisent dans ses vallées inférieures, soumises à la température de la Dalmatie. On y trouve la même végétation et le même genre de culture que dans cette province limitrophe; mais elle est autant qu'elle dans l'indigence sous le rapport des grains, et dans l'obligation d'en tirer de la Bosnie septentrionale. Ici le système d'amélioration ne pourrait obtenir qu'un médiocre résultat sous le rapport de la culture, puisque le sol porte généralement l'empreinte d'une aridité invincible, et par nature se refuse à fournir aux premiers besoins de la vie. Cependant quelques cantons seraient susceptibles d'une culture mieux entendue, et pourraient offrir une plus grande variété de productions. Cette remarque s'applique à plus forte raison à la Bosnie.

Mais l'Erzégovine, par sa position intermédiaire à l'égard de la Dalmatie et de l'Italie,

dans les biens-fonds n'est point en rapport avec leur nombre, et ne peut se comparer à l'ample portion dont jouit l'autre croyance. Les agriculteurs chez eux tiennent donc le plus souvent en affermage, les terres des Turcs qui sont assez aisés pour vivre de leurs revenus. Cette classe de propriétaires est très-nombreuse en Bosnie, où les besoins sont plus limités que nulle part. Tous les officiers militaires et civils, la presque totalité des tenanciers de fiefs, donnent aussi leurs terres à bail aux rayas.

Les colons dépendans du même maître vivent rassemblés autour de lui dans le même hameau. Ils composent des villages plus ou moins considérables dans les cantons où la propriété est hachée en petites portions. La part qui leur revient est déterminée d'après les avances qui leur sont faites en bestiaux ou bien en instrumens aratoires; dans tous les cas elle est au moins aussi forte que celle de nos fermiers en France après le prélèvement du tiers. Le propriétaire reçoit toujours la sienne en nature. Quelquefois il lui arrive, à l'exemple des gouvernans, de recourir aux avanies pour grossir son revenu; du reste ce mode vexatoire ne fournit que des exemples isolés, et ne peut être

pris pour la coutume; on doit dire même que le maître est le protecteur né du colon. Mais ce qui devient pour ce dernier un motif constant de spoliation, c'est l'acquittement de l'impôt foncier, qui, tombant d'habitude à sa charge, le rend tributaire à la fois, et du fisc et de ses préposés.

La condition des rayas bosniaques avec toutes les vexations qui la menacent et l'accablent, est moins rigoureuse encore que celle des Dalmates l'était dans le temps où Venise appesantissait sur eux sa main de fer. L'administration et les administrés avaient poussé le système de spoliation à un point tel que des émigrations fréquentes eurent lieu de la Dalmatie en Bosnie, et qu'il en est résulté dans la première un deficit de population très-sensible dont l'autre a profité. Aujourd'hui même les riverains dalmates quittent encore la terre qui les a vus naître, sans s'effrayer du régime turc, parce qu'en effet les colons en Dalmatie sont traités avec trop peu de ménagement par leurs maîtres; que la mince portion qu'ils ont conservée dans la propriété foncière n'est pas suffisante pour les attacher au sol; enfin parce que leur éducation est tellement négligée que le sentiment de la patrie

doit leur être inconnu. En les examinant de près on ne trouve pas même en eux les qualités de l'animal domestique : comment cela serait-il différemment? la classe des *possidenti* ne fait rien pour se les attacher, rien pour adoucir leur naturel sauvage.

Les Turcs campagnards, dont les moyens d'existence sont bornés, vivent du produit de leurs champs, et le labourent eux-mêmes : ils forment une classe assez nombreuse en Bosnie. Parmi ceux qui résident dans les villes, plusieurs s'adonnent an commerce de détail et aux professions d'artisans. Bagna-Lucka, Mostar, Traunik, Serajo, Novi-Bazar ont toutes des bazars et des tchiartchi où l'on voit presque autant de musulmans que de Grecs et de Juifs. La grande abondance et le manque de débouchés entretiennent la vie animale à très-bas prix dans cette contrée.

C'est dans les capitaineries de Bagna-Lucka et de Fognitza, dans l'Erzégovine, la Croatie turque et la vallée de la Scopia, que les chrétiens du rite latin sont les plus multipliés. Ils composent même dans certains arrondissemens la masse de la population. Ceux qui appartiennent au rite grec sont répandus en général dans

toute la province ; mais on les trouve plus particulièrement dans le canton de Serajo et dans la ville même; dans la contrée arrosée par la Drina, dans la Rascie, et le long de la Save.

Les saints mystères s'y célèbrent en plein air, sous les ombrages, comme dans les premiers siècles du christianisme. Mais la ferveur des assistans et leur recueillement ne laissent rien à regretter de la pompe qui accompagne chez nous les cérémonies religieuses. Le culte, encore à l'état primitif, dépouillé de tous ces stimulans auxquels la foi chancelante a forcé de recourir, est le meilleur témoignage en faveur de la piété des fidèles qui savent s'en contenter. La simplicité des mœurs se retrouve jusque dans les cérémonies du culte, et la simplicité modeste du culte à son tour réagit sur les mœurs. Comme exemple de cette double réaction, on pourrait citer aussi la loi de Mahomet et les nations qui la suivent.

Les Latins sont placés sous la juridiction d'un évêque. Il existe quelques églises et un petit nombre de couvens dans les cantons habités par eux. Les chrétiens du rite grec ont une église à Serajo, mais c'est la seule qu'ils possèdent dans la Bosnie proprement dite. Cet effort de

tolérance aura sûrement été payé bien cher à l'autre croyance. Il est juste de dire cependant qu'ils comptent dans l'Erzégovine plusieurs couvens, où d'ailleurs ils ont un évêque avoué, qui fait sa résidence à Mostar. Quant aux Juifs, on est moins sévère à leur égard pour l'établissement de leurs temples.

La nation conquérante a adopté, à l'égard de la Bosnie, le système de colonisation suivi par elle dans la plus grande partie des contrées que les armes lui ont soumises. Il faisait aussi partie de la politique des Romains, et ce rapprochement n'est pas le seul qu'on pourrait établir entre les deux peuples. Tous les Bosniaques qui obéissent à la loi de Mahomet, ne sont cependant pas à beaucoup près d'origine étrangère. Dans le nombre on trouverait beaucoup d'indigènes dont les pères se sont laissé persuader d'abjurer leur croyance, d'après cet article du Koran, tout à la fois astucieux et entraînant, qui prescrit à l'infidèle de se soumettre ou de se préparer à périr par le sabre; et dans le cas où le vaincu donne au premier parti la préférence, qui lui offre l'islamisme comme un refuge contre la persécution, ou plutôt comme

le seul moyen de conserver l'exercice des droits politiques.

Cet article, profondément pensé, a contribué singulièrement aux progrès de l'islamisme, surtout en Europe, où la loi de Mahomet a dû faire plus de prosélytes par la force que par la persuasion, eu égard à la différence tranchante que cette plante exotique a rencontrée dans le sol et le climat. On se trompe donc lorsqu'on avance journellement que les Turcs se sont refusés à tout point de contact, à toute espèce de fusion avec les nations vaincues. Les races au contraire ne sont croisées nulle part autant que dans la Turquie d'Europe, et les musulmans que cette contrée compte aujourd'hui tirent pour la plupart leur origine de ses anciens habitans. Relativement aux droits politiques, c'est à la croyance qu'il faut s'en prendre, s'ils refusent d'en partager l'exercice avec les autres religions. Mais, encore une fois, sans cette clause savamment calculée, le sabre de Mahomet aurait-il été aussi persuasif? Ceci est dit dans l'intention d'expliquer le secret du législateur, et tout au plus tend à le justifier sous le rapport de l'étude approfondie qu'il avait faite du cœur humain.

Nous avons vu que la population en Bosnie est loin d'être proportionnée à la superficie du sol, surtout à sa nature éminemment productive. Dans les vallées inférieures cette disparate est bien moins choquante que dans le voisinage de la grande chaîne, où, pendant des jours entiers, on ne rencontre que des habitations situées à de grandes distances les unes des autres. Le voyageur qui promène sur cette contrée l'œil de l'observation, ne peut manquer de se sentir attristé à l'aspect de ces immenses forêts, aussi anciennes que le monde, et qui empiètent sur l'agriculture, en rencontrant à tous les pas de vastes pâturages qui devraient rentrer dans le domaine de la charrue, puisqu'ils produisent en pure perte de véritables aromates. Il se demande pourquoi les nombreux cours d'eaux qui s'opposent à son passage ne sont pas utilisés par le commerce ou l'industrie; comment il se fait que tous en général ne tournent pas au profit de la culture. Pensif et absorbé, il suit ces communications dégradées, souvent même impraticables, qui caractérisent si bien l'esprit du gouvernement sous lequel végètent tant de provinces jadis florissantes. Ce même voyageur, s'il vient de dire adieu à la patrie de

la civilisation, ne pourra se défendre d'un sentiment pénible, d'un serrement de cœur, de mouvemens fréquens d'indignation, provoqués par l'état d'abandon qu'il remarque dans tout ce qui l'entoure ?

Ce tableau critique de la Bosnie, qui présente en masse ses ressources et les minces efforts qu'il faudrait faire pour la rendre opulente, doit expliquer les regards de convoitise que Bonaparte, maître des provinces illyriennes, dirigeait sur elle chaque fois qu'il rêvait l'empire du monde. D'abord la Bosnie faisait partie de l'Illyrie des anciens, et cette considération ne pouvait pas manquer d'être d'un grand poids aux yeux d'un homme dont l'ambition était subordonnée à la vanité dans une foule de circonstances; en second lieu il aurait vu les limites mobiles de sa puissance, transplantées au-delà de ces monts qui l'offusquaient; enfin la Bosnie est sur la route de Constantinople, et quelle perspective plus séduisante pour un autre Pyrrhus, qui aurait écouté avec bien moins de douceur que son modèle, les sages représentations de Cinéas.

Sans songer à justifier cette ambition dévorante qui a coûté si cher à l'humanité dans un

laps de tems fort court, on est forcé de convenir que la Bosnie, réunie à la Croatie et à la Dalmatie, doublerait la valeur de ces possessions autrichiennes. D'abord elle les affranchirait de la dépendance étrangère à laquelle leur indigence les condamne, du moins la Dalmatie; par conséquent les relations que cette province est forcée d'avoir avec sa voisine s'établiraient de manière à n'être jamais interrompues. Ces relations deviendraient plus fréquentes; l'industrie nationale acquerrait un nouveau débouché et accroîtrait la consommation en faisant connaître au pays conquis, des besoins qu'il ignore. Un autre avantage au moins aussi important que procurerait cette précieuse aquisition au royaume d'Illyrie, ce serait de le délivrer d'un voisinage inquiétant parfois, et naturellement dangereux : les considérations militaires concourent donc avec les principes d'économie politique pour suggérer à l'Autriche des vues d'agrandissement sur la Bosnie. Mais ici, comme dans un grand nombre de questions, il existe un revers de médaille. Pour que la Bosnie passe sous la puissance de l'Autriche il faut que l'empire ottoman ne conserve plus une pouce de terre en

Europe : en effet cette province, hérissée d'obstacles, habitée par une nation éminemment guerrière, est le réduit de sûreté de la Turquie, et serait la dernière à recevoir la loi du vainqueur. A présent je demanderai quel pourrait être ce vainqueur assez puissant pour décider une si grande catastrophe? On me répondra : la Russie et l'Autriche réunies. J'accorde encore que cette alliance redoutable parvienne à effacer l'empire ottoman de la liste des États européens; reste à savoir si l'Autriche pourrait se croire bien sûre de ses conquêtes, et même d'une partie de ses possessions anciennes, avec des points de contact aussi périlleux et multipliés que ceux qui s'établiraient entre elle et la Russie?.... Elle ne doit pas ignorer que la similitude des mœurs, de croyance, de langage et d'origine influé puissamment sur les inclinations des peuples, et favorise beaucoup les rapprochemens que la politique cherche à établir entre eux. L'histoire lui a appris en outre que le nord dans tous les temps a été funeste aux contrées méridionales; que les nations de la Scythie et de la Scandinavie ont toujours été des présages

sinistres pour les autres : il est donc permis de conclure que l'agrandissement de la monarchie autrichienne aux dépens de la Turquie ne serait que momentanée, et provoquerait même le démembrement de plusieurs provinces de son ancien domaine.

CHAPITRE III.

Caractères, mœurs et usages.

Le Bosniaque musulman ou chrétien presque toujours est d'une belle stature et annonce une constitution robuste. Mais le premier a une attitude fière, un regard déprisant, farouche même, qu'on ne trouve jamais chez le raya, dont le regard humble et l'attitude mal assurée semblent au contraire solliciter la commisération. La sobriété, la tempérance, l'austérité des mœurs et la piété religieuse se rencontrent chez tous deux, avec cette différence cependant, que le musulman pousse la foi jusqu'au fanatisme le plus outré, et nulle part n'est aussi intolérant à l'égard des autres croyances, tandis que la dévotion du chrétien dégénère en une superstition stupide. Le musulman accorde une place d'honneur dans ses affections à ses armes qu'il ne quitte guère que pendant son sommeil,

et à son cheval favori dont il fait son compagnon fidèle. Le timide raya, accablé sous le poids d'une supériorité tranchante qui ne l'offense plus ; dégradé par l'éducation jusque dans les sources de la pensée, se persuade qu'il est né en effet pour arroser de sueur le champ de son maître orgueilleux, et ne lève qu'avec un respect servile les yeux sur lui. L'ignorance est poussée aussi loin chez le musulman que chez le chrétien, et rend le premier intraitable dans le même temps qu'elle façonne l'autre au joug. L'oisiveté est également inconnue à tous deux ; mais pendant que le chrétien exerce son caractère laborieux comme agriculteur ou comme artisan, le musulman, si l'état de sa fortune le dispense de recourir au travail, chasse à outrance la bête fauve, fatigue son cheval, s'applique à se servir de ses armes, surtout se complaît dans le tir de la carabine, et fait preuve d'une adresse rare dans tout ce qui est du domaine de la guerre. S'il est simple artisan ou cultivateur il consacre également ses loisirs à ces délassemens dont il apporte l'inclination en naissant. Le jeu du dgirite, qui s'exécute à cheval avec un bâton en guise de lance ou plutôt de javelot, est l'exercice de

prédilection des deux classes. Enfin l'éducation du musulman, toute militaire, contribue autant à le rendre redoutable que celle de son affranchi se montre ennemie déclarée des vertus guerrières.

On ne peut se dissimuler que ce contraste frappant entre la nation dominante et la nation soumise, rendrait la conquête de la Bosnie très-épineuse, d'autant plus que cette province pourrait mettre sur pied cent quarante mille combattans, en prenant la population mâle depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante, selon que le prescrit la loi de Mahomet. Une autre crainte devant laquelle l'humanité recule d'effroi, et qui n'est que trop fondée, c'est le sort qui serait réservé à ces milliers de chrétiens, inhabiles au maniement des armes, et vivant sans défense au milieu d'une population belliqueuse, à laquelle le fanatisme donnerait infailliblement un conseil atroce. Cette pensée, qui glace, ne devrait-elle pas arrêter les bras homicides des prétendus libérateurs de la nation grecque?

Le Bosniaque est hospitalier, quelle que soit sa croyance. Cette vertu est plus apparente chez le musulman, par la raison toute naturelle qu'elle se trouve favorisée dans ce cas-ci par une aisance

dont le raya généralement ne jouit pas. Il peut arriver aussi qu'elle soit contenue par un certain air de défiance, justifié du reste par cette curiosité mystérieuse qui signale une arrière-pensée aux yeux du Turc, et qu'il lit en gros caractère sur le visage de tous les étrangers. Sous ce rapport nous ne pouvons guère le blâmer sans injustice, car enfin il n'ignore pas que sa présence en Europe choque le monde chrétien; d'un autre côté il n'est point assez borné pour ne pas reconnaître des envoyés politiques dans ces voyageurs travestis, qui parcourent sa terre natale sous différens prétextes, mais dont le but notoire est d'observer l'état des routes, les ressources du pays, et la marche que devrait tenir une armée envahissante. La Russie et Bonaparte ont usé plus d'une fois de ces moyens perfides envers leur fidèle alliée la Turquie. Si l'on ouvre les traités, le premier article est toujours rédigé de manière à écarter jusqu'à la pensée du soupçon; cependant la paix est consacrée, chez les nations policées, à méditer la guerre, sous les apparences de la cordialité. D'ailleurs, en France, en Autriche, surtout en Angleterre, se montre-t-on plus civil que chez les Ottomans envers les étrangers qui

cherchent à voir de près les défenses d'une place, ou seulement qui demandent à inspecter une machine à l'usage de l'industrie? Soyons sévères, mais sans cesser d'être équitables, et ne citons pas à titre de reproche les inquiétudes, les défiances, que des intentions dissimulées justifient aussi pleinement.

J'ai recueilli, en Bosnie même, plusieurs remarques qui me guident dans cette esquisse. Il est de mon devoir de dire que dans tous les gîtes nous avons trouvé l'accueil de l'hospitalité; que les hommes en place, les notables nous ont reçus même avec la distinction orientale la plus noble. Quant aux gens du peuple, s'ils laissaient percer cette défiance qui est naturelle au Turc à l'égard du chrétien, du moins ils ne l'annonçaient jamais d'une manière offensante. A Serajo, qu'on peut citer comme le foyer de l'intolérance et la capitale du fanatisme, nous n'avons eu à nous plaindre que de l'adolescence : pendant que les chefs de famille, sortis à notre rencontre, nous guidaient vers leur ville avec tous les égards auxquels on peut prétendre de la part des hôtes les plus débonnaires, les enfans, retranchés derrière des haies, nous lançaient des pierres. Leurs pères irrités se met-

taient à leur poursuite et les châtiaient sans ménagement ; mais à peine avaient-ils repris place dans le cortége, que les pierres volaient de nouveau vers nous. Quelques femmes aussi nous adressaient dans les rues des épithètes peu gracieuses; voilà au total les griefs que nous pouvons citer contre les Bosniaques. En revanche notre hôte de Bagna-Lucka a tenu caché dans sa maison, pendant plusieurs mois, et rendu à leur patrie, deux malheureux Français qui étaient tombés entre les mains des Turcs, dans le temps où nous étions en guerre avec eux. Mais si les vertus hospitalières semblent appartenir plus particulièrement au sol de la Bosnie, on doit convenir aussi que le régime rigoureux auquel les rayas y sont condamnés, souvent fait ombre au tableau. L'insurrection des Serviens, la dernière guerre contre les Russes, le voisinage momentané des Français, toutes ces causes d'inquiétude réunies ont singulièrement contribué à faire empirer leur condition. C'est depuis ce concours de circonstances, contraire à leur repos, qu'on a cessé de tolérer le port d'armes dont ils jouissaient, au moins de fait, et que tous les genres d'humiliations ont redoublé d'énergie à leur égard. Aujourd'hui que

les craintes sont réelles, et le danger imminent, la situation de cette classe infortunée doit être insupportable.

Le gouvernement patriarcal qui servit de modèle au kalifat, se retrouve intact dans le régime domestique des nations musulmanes. Les chefs de famille chez les Ottomans jouissent d'un respect sans égal de la part de leurs compagnes, de leurs enfans, de ceux qui sont à leur service. Les cadets usent aussi, envers leurs aînés, de cette déférence recommandable qui achève de reporter en souvenir aux temps antiques dont la Genèse conserve la peinture fidèle. En retour de ce respect sans bornes, qui prend sa source dans le cœur où la religion va l'inculquer, les chefs de famille en Turquie se montrent très-attentifs comme époux, laissent apercevoir, sans rougir, toutes ces faiblesses auxquelles on reconnaît les bons pères, et traitent leurs esclaves avec une douceur que les serviteurs à gages ne rencontrent pas toujours dans les contrées civilisées; enfin le malheureux, privé de la liberté, peut se persuader qu'il est membre de la famille. Ce même Bosniaque, le plus intraitable de tous les musulmans sur l'article de la croyance et des préjugés nationaux, pousse

plus loin aussi qu'aucun musulman les vertus dont je viens d'offrir l'énumération consolante.

Il se rapproche de l'Albanais dans la coupe de ses vêtemens, qui sont moins amples que ceux de l'Asiatique. Cependant, comme ce dernier, il porte des pelisses, des beniches, des antéris lorsqu'il est en tenue de cérémonie; mais la vie qu'il mène étant plus active, ses pantalons sont plus appropriés à la marche. Sa ceinture, en tous temps, est garnie d'une paire de pistolets et d'un sgandard. Ces armes sont incrustées de cuivre, d'argent, de vermeil, de pierres vraies ou factices, selon ses facultés. Elles pourraient même faire tirer de fausses inductions à cet égard, car le Turc, en Bosnie surtout, place son luxe dans ces objets de prédilection, et dans la composition de son écurie. Chez tous les gens aisés on voit des chevaux de race noble, que le maître montre avec orgueil à son hôte.

Le costume des chrétiens cultivateurs est, à quelques différences près, le même que celui des Dalmates. Il se compose d'un pantalon hongrois, coupé dans une étoffe grossière; d'un gilet, d'une veste à manches, taillés aussi à la hongroise; d'une calotte de laine, qui forme

tout l'ornement de son chef, et d'une ceinture en poil de chèvre. Pour les temps froids il a un manteau d'un drap imperméable: L'habillement des femmes musulmanes est le même que celui usité à Constantinople, dans la Turquie d'Europe et dans l'Asie-Mineure. Il se compose d'étoffes de soie plus ou moins riches, de fourrures plus ou moins rares, de cachemires dont la valeur se règle sur les facultés. On comprend, sans qu'il soit nécessaire de le dire, que les femmes de la classe commune sont *mises* avec moins de recherche dans leur intérieur; mais toutes indistinctement ne peuvent paraître en public qu'affublées d'un ample surtout en drap qui les couvre depuis les épaules jusqu'aux talons, et d'une voile blanc qui leur enveloppe la tête à l'exception des yeux. La compagne du raya campagnard a une mise analogue à celle de son mari. Tout en se rapprochant encore de la Morlaque sur ce point, elle est cependant mieux vêtue qu'elle.

Les femmes, qu'elles soient chrétiennes ou musulmanes, sont comptées pour peu de chose, par une suite de l'influence de l'opinion qui constitue la loi en Turquie. Si même il existe une différence, elle est à l'avantage des musul-

manes; du moins le sort dont elles jouissent est incomparablement plus doux. Leurs devoirs se bornent aux soins domestiques dans la seconde classe. Celles de la première en sont déchargées, et font de leurs enfans un délassement plutôt qu'une occupation. La toilette, les visites, les parties de bain, les promenades champêtres achèvent d'absorber leur temps et de leur persuader qu'elles sont heureuses. La compagne du raya au contraire partage tous les travaux pénibles de son époux, qui, de son côté, n'use pas toujours envers elle des égards, des procédés dont la femme du musulman est l'objet.

Le législateur a condamné les femmes à la nullité politique, à vivre à part dans la société, à ne se montrer qu'enveloppées d'un voile qui les signale constamment à la morale publique, et lui recommande de veiller sur elles ; mais en dédommagement des entraves dont il les a chargées de la tête aux pieds, il attire sur elles les respects de leurs époux, de leurs enfans, de la société entière. Il leur garantit la foi conjugale, sous la condition cependant que cette foi pourra s'étendre à quatre épouses légitimes, et même qu'il n'y aura pas infraction quand encore le mari contenterait un goût passager avec la fille

esclave, pourvu qu'elle soit sa propriété. Enfin si Mahomet leur impose des sacrifices énormes, il en tempère l'amertume par tous les prestiges capables d'abuser. Il se montre attentif aussi à régler leurs droits civils avec plus de générosité, comme un autre dédommagement qu'il veut leur offrir. De son côté l'Osmanlis est toujours magnifique envers le harem; les cadeaux de valeur dont il le comble, et les commodités de la vie qu'il lui prodigue, absorbent une partie de son avoir.

Dès le berceau l'éducation prédispose le cœur des femmes chez les musulmans à se soumettre sans murmurer à la condition qui les attend. En donnant sa main la jeune fiancée connaît d'avance les clauses du contrat. Ajoutons qu'en Bosnie, comme dans toute la Turquie d'Europe, un petit nombre d'individus seulement use du droit d'avoir plus d'une femme; il est rare même qu'on l'étende au-delà de deux. Quant au privilége d'associer aux épouses, des concubines prises dans la classe des esclaves, le Bosniaque s'en prévaut plus rarement encore : ces deux remarques sont une conséquence du climat, qui, dans cette contrée, est en opposition manifeste avec la polygamie. Un contraste aussi

choquant conduit à se demander comment une croyance que le ciel brûlant de l'Arabie a fait éclore, a pu jeter des ramifications jusque sur les bords brumeux de la Save, et dans les froides vallées que les Alpes recèlent?

En dépit de toutes les précautions prises par le législateur arabe, les femmes chez les Ottomans, comme parmi les autres nations, obtiennent souvent une influence dangereuse dans les affaires, et trouvent moyen de diriger l'empire sans en tenir visiblement les rênes. Suleïman lui-même n'a-t-il pas été l'esclave enchaîné d'une femme, et le sang de ses fils lui coûtait-il à répandre lors que cet être atroce avait parlé? Il est rare que le harem n'ait pas sa voix au divan, et combien ne pourrait-on pas citer de Validé-sultan qui ont régné sous le nom de leurs fils.

Les Bosniaques, à l'exemple de tous les musulmans, se marient presqu'aussitôt qu'ils ont pris la robe virile. Cette pratique sage doit influer puissamment sur la conservation des mœurs; aussi les trouve-t-on chez eux dans leur état de pureté primitive. Placées, parmi les musulmans, sous la sauvegarde de tous, ce sont les hommes qui veillent à leur

maintien : sous ce rapport la loi les rend réellement solidaires l'un à l'égard de l'autre. Une anecdote scandaleuse, loin d'apprêter à rire, attirerait d'une manière grave l'attention, et ne manquerait pas d'être dénoncée officiellement à celui dont l'honneur se trouverait compromis. Cela dit assez que l'autre sexe n'est point en droit de s'attribuer une part réelle dans le mérite d'une situation morale, peut-être unique. Mais aussi l'éducation que ce même sexe reçoit, les sacrifices qu'on lui demande, la défiance que les lois et les coutumes lui montrent sans aucun palliatif, ne sont point faits pour le contenir par le sentiment de la persuasion, et rendent indispensable l'état de suspicion légal dans lequel il passe ses jours.

La langue bosniaque est un dialecte illyrique mitigé par le turc, par le grec moderne, et qui rentre dans cette famille nombreuse connue sous le nom générique de langues slavonnes. La langue mère a des règles, une prosodie, une littérature ; mais ses dérivés, surtout le bosniaque, ne peuvent guère se targuer des mêmes avantages. En Bosnie d'ailleurs tous les actes publics sont rédigés en turc, qui est aussi la langue du pouvoir. Les habitans des villes la

comprennent dans l'éducation bornée qu'ils daignent recevoir. Les rayas de leur côté se trouvent dans l'obligation d'acquérir la connaissance des expressions qui se rattachent à leurs intérêts. L'intelligence de ce vocabulaire fiscal leur revient bien cher !

L'empire ottoman présentant l'assemblage de plusieurs nations étrangères les unes aux autres, nécessairement on y parle un grand nombre de langues entre lesquelles il n'existe aucune parenté, ou qui n'ont que des rapports éloignés. L'arabe, l'hébreu, l'albanais, l'arménien, le grec, le slavon, le cophte, forment autant de divisions principales dans lesquelles viennent se classer d'autres langues et une série innombrable de dialectes. Le voyageur européen doit donc s'attendre à de fréquentes contrariétés, qui entraveront à chaque pas son esprit observateur. De son côté le lecteur ne doit pas s'étonner si les notions qui lui arrivent de toutes parts sur cette contrée présentent de si fréquentes contradictions.

En Bosnie la propriété frontière se compose, de même que dans toute l'étendue de l'empire, de biens *mulk*, autrement de fonds libres et patrimoniaux; d'autres, consacrés au culte

ou bien à l'utilité publique par des âmes bienfaisantes et pieuses, soit dans l'intention de venir au secours de l'humanité souffrante, soit pour la commodité de tous. Ces biens, qui portent la dénomination de *vakouf*, sont très-multipliés dans toutes les provinces. Elle compte encore un nombre considérable de fiefs militaires, désignés sous le nom de *zaimëts* et de *timares*. Les grandes forêts, qui sûrement appartenaient au domaine à l'époque de la conquête, et aux fendataires de la classe élevée, ont reçu en partie cette destination. D'autres fiefs, distingués des premiers par le nom d'*arpalik*, mais dont l'origine est la même, forment l'apanage de l'ordre judiciaire, sans préjudice pour les épices qui, en vertu d'un droit abusif, viennent grossir encore ses revenus. Enfin il existe aussi en Bosnie une certaine masse de ces richesses de convention, dont on est toujours avide dans les gouvernemens arbitraires, par une suite du peu de stabilité des fortunes apparentes. Cependant comme le pays n'a que des relations faiblement suivies avec le dehors; que jusqu'ici le luxe n'a trouvé moyen d'y faire que des progrès lents, et que la classe aisée professe un esprit d'indépendance qui commande la

circonspection aux agens du pouvoir, le penchant à thésauriser est moins sensible chez ses habitans que dans certaines provinces. Parmi les rayas il n'y a guère que les négocians qui soient en situation de mettre à profit ce conseil de la prudence. En général, c'est même dans cette classe exposée aux avanies, et chez les délégués du gouvernement, qu'on trouve à faire cette remarque. La restriction à laquelle on la voit soumise s'explique d'elle-même : en effet la rapacité, condamnée à user de réserve envers les musulmans, doit se venger sur les rayas de cet état de contrainte; à son tour le gouvernement, sous le prétexte de redresser des torts, de punir des abus d'autorité, dépouille le spoliateur; ou plutôt exprime les éponges tacitement employées par lui à boire la sueur et jusqu'au sang des malheureux tributaires. Cette consolation est la seule que les opprimés puissent espérer en Turquie.

Dans mon Voyage à Constantinople j'ai démontré, en produisant les preuves, que le souverain ne pouvait ou plutôt ne se permettait de contester le droit de succession aux héritiers nommés par la loi, qu'à l'égard de ses délégués. Cet abus, qui prend sa source dans un autre, et

que la coutume voudrait légitimer, mais qui n'en porte pas moins le caractère de l'infraction manifeste, a donné lieu à une méprise qui, de Montesquieu, a passé de bouche en bouche, et confirme dans la persuasion que le sultan est l'héritier légal de tous ses sujets. Le Koran et les explications indispensables dont les docteurs orthodoxes ont accompagné ce code universel, beaucoup trop succinct, loin d'instituer un privilége aussi inique, règlent avec un soin paternel le droit de succession, en passant en revue tous les degrés de la parenté, jusqu'à entière extinction. D'un autre côté, il n'est pas d'exemple que le sultan se soit porté héritier d'aucun individu de la classe privée; et même, à l'égard de ses agens, il n'use guère dans sa plénitude de ce droit usurpé : presque toujours il abandonne aux enfans une partie de la succession. Quant au prétendu principe dont il s'appuie, voici comment il faut l'entendre : le délégué était un concussionnaire; le sultan, comme grand juge, le condamne à restitution, et se présente en place et lieu du fisc pour recueillir l'amende. A présent la législation élémentaire demandera s'il ne serait pas bien plus

naturel, en ne consultant que l'intérêt des administrés, de réprimer cette sangsue dès les premiers indices de concussion, que d'attendre en silence qu'elle soit gorgée? La réponse me paraît délicate, et je laisse à Sa Hautesse le soin de la prononcer.

CHAPITRE IV.

Du commerce et de l'industrie en Bosnie et dans l'empire ottoman.

L'INDUSTRIE est très-bornée en Bosnie. Elle y est même plus retardée que dans la plupart des autres provinces de l'empire ottoman. Cependant cette contrée n'est point placée, à beaucoup près, en dehors de la sphère des affaires, puisque le rivage de l'Adriatique n'est qu'à une distance médiocre de ses frontières; d'un autre côté, que la route du commerce ne se refuse point à la traverser pour établir une grande relation entre la Macédoine, la Roumélie et les Etats autrichiens. D'ailleurs elle possède des matières premières, telles que des laines, qui pourraient, avec des soins, gagner en qualité, et sortir de son territoire, converties en produits manufacturés. Nous avons déjà signalé ses mines de fer comme une autre source de

richesses, où elle puise avec une réserve qui annonce l'indolence. L'industrie bosniaque se borne donc à la culture, à l'éducation des chevaux et des troupeaux de toute espèce; à la fabrication des étoffes grossières à l'usage de la classe commune; à la préparation des cuirs et à leur mise en œuvre; enfin à l'exploitation de quelques-unes des mines riches et multipliées que ses montagnes recèlent.

Bosna Serajo est le grand marché de la province. Ses bazards, ses thiartchis, ses bésestins approvisionnent ceux de Bagna-Lucka, de Traunik, de Mostar, généralement de toutes les villes, de tous les bourgs, qui à leur tour répandent dans les campagnes les différens objets de consommation à l'usage du pays. Cette capitale opulente compte dans sa population un grand nombre d'ouvriers de toute espèce, qui travaillent sur cuir et sur maroquin. Ces deux articles donnent lieu à une immense consommation en Turquie, à raison des emplois variés auxquels on les consacre. A Visoka, sur les bords de la Bosna, on voit des tanneries d'où sortent des produits considérables. On trouve à Fognitza des forges, qui sont les plus actives du pays, et fournissent un fer estimé.

On exploite aussi les mines abondantes qui existent dans la capitainerie de Mandan, entre Novi et Sitniza; celles non moins riches qui remplissent la plus grande partie du pays situé entre Boutzovatz et Visoka, où l'on trouve en outre des eaux minérales accréditées. Stari-Medun, dans l'arrondissement de Bagna-Lucka, est en possession du minerai le plus abondant, le plus chargé de métal, et qui donne un fer de qualité supérieure. Traunik a une manufacture de lames de sabres, réputée pour la trempe. Pendant l'insurrection de la Servie on avait établi dans cette ville une fonderie; mais cet établissement précaire depuis plusieurs années a totalement suspendu ses travaux. Enfin nous aurions dû citer Novi-Bazard comme le marché le plus important après Sérajo, à raison de sa position limitrophe avec les provinces voisines. Voilà à peu près tout ce qui constitue l'industrie et le commerce intérieur de la Bosnie.

Ses relations avec le dehors sont moins actives encore, et la balance ne peut guère pencher en sa faveur, condamnée, comme elle l'est, à tirer de Constantinople et des Etats européens tous ses articles de luxe, et même plusieurs

articles de première nécessité. Cependant le commerce d'échange qu'elle entretient avec la Dalmatie est à son avantage. Elle lui donne des grains, des bêtes à cornes, de la laine, du miel, de la cire, du beurre et du fer. La Dalmatie lui fournit en retour du sel, dont elle manque totalement; de l'huile, des fruits secs, et achève de s'acquitter avec des métaux monnoyés. Une autre partie du produit de ses forges trouve des débouchés dans l'empire même. A l'époque où nous possédions les provinces Illyriennes, elle recueillait les bénéfices d'un commerce de transit considérable. Les cotons de Macédoine arrivaient à dos d'animaux, par Serajo à Costanitza, pour être dirigés ensuite sur Trieste, et traversaient la Bosnie.

Dans l'empire ottoman le commerce avec l'étranger et les arts industriels sont entre les mains des Grecs et des Arméniens. Les Juifs, dans certaines places, prennent aussi leur part des profits immenses que procurent les relations avec l'Inde, le nord de l'Europe, la France, l'Allemagne et l'Angleterre. Le commerce de la Turquie avec ces trois puissances consiste à échanger les matières premières dont elle abonde, mais qu'elle ne s'entend pas à mettre en œuvre,

contre des objets manufacturés à son intention, c'est-à-dire pour la fabrication desquels on consulte ses inclinations propres. Elle paie généreusement ces articles d'industrie étrangère; cependant l'arrêté de comptes présente à son profit un reliquat en espèces fort considérable, qui doit être plus que suffisant pour l'acquitter avec l'Inde et le Nord, où ses produits n'entrent pas dans la balance de manière à former contrepoids. Mais les concessions qu'elle a faites à la généralité des Etats européens, déterminée par la bienveillance à l'égard des uns, par la nécessité avec les autres, forment un contraste choquant avec le principe de prohibition, les droits d'entrée exhorbitans, adoptés par ces mêmes gouvernemens, auxquels la Porte ne demande en retour aucune prérogative. Les capitulations enfin accordent aux francs des avantages tels que les régnicoles ne peuvent soutenir la concurrence. De là vient que les spéculateurs en grand donnent de préférence essor à leur génie vers les contrées asiatiques; et que ceux qui entretiennent des relations avec l'Europe n'y trouvent un avantage réel qu'autant qu'ils ont la protection d'une des puissances liées avec la Porte par les traités de commerce. Comment

un gouvernement peut-il se laisser abuser par un calcul aussi faux, et persévérer si long-temps dans son erreur ? Cet aperçu rapide, tout en relevant une faute matérielle, fait voir combien la plus grande partie de l'Europe est intéressée à la conservation de l'empire ottoman.

Sous le rapport des tribulations les habitans de l'Archipel font exception à la règle. Dans plusieurs îles on ne voit des Turcs qu'à l'époque où le capitan-pacha vient lever le tribut annuel; et les charges légales se réduisent en Turquie à une redevance minime, qui ne peut être comparée à celles qui accablent le contribuable dans la plupart des Etats européens. De la différence de régime résulte une situation généralement supportable, florissante même dans certaines places, où l'industrie et le commerce ont pris un développement dont les gouvernemens les plus perfectionnés tireraient vanité. Mais les encouragemens se bornent ici à ne pas entraver ; en sorte que le mérite de cette activité honorable reste tout entier aux individus.

Cette situation toute particulière conduit à se demander ce qui a pu déterminer les insulaires à renoncer spontanément à des avantages réels, pour courir après un bonheur imaginaire....?

L'inconstance, la légèreté grecques répondent à cette question bien excusable. Le mot de liberté, prononcé inconsidérément au milieu d'une nation destinée à caresser des chimères, échauffera les esprits et produira toujours chez elle un embrasement, partout où il pourra être entendu.

Les insulaires doivent s'apercevoir déjà de sa viduité, et des sacrifices énormes qu'impose l'espoir, souvent trompeur, dont il berce les esprits crédules; surtout ils devraient se défier de l'acception dangereuse qu'ils paraissent disposés à lui donner. S'ils changeaient de domination ils ne tarderaient pas à se convaincre que leurs anciens maîtres, avec la gangue asiatique qui les enveloppe, sont préférables encore aux libérateurs qu'ils attendent des bords du Don et de la Newa. Ils les regretteraient même après les avait comparés à certains protecteurs qui ont appris à l'école de la civilisation l'art d'envelopper les peuples dans un réseau de soie, très-souple à la vérité, mais qui se resserre pour peu qu'il éprouve de contraction. Oublient-ils que les pères de ces Péloponésiens de nos jours ont aidé les Turcs à chasser les Vénitiens de chez eux, et à rentrer en possession de leur péninsule; que l'île de Chio même a tenu une conduite

toute semblable en pareilles circonstances? Les Grecs modernes seraient-ils aussi versatiles que les Grecs anciens?

Si les Ottomans n'étendent pas leurs spéculations jusque chez l'étranger, ils ne cèdent pas leurs droits au commerce intérieur, dans lequel, on doit le dire, ils apportent un grand fonds de probité. Ils s'adonnent aussi au cabotage, mais sans sortir de chez eux; ou, s'ils enfreignent cette habitude, c'est pour visiter les établissemens russes de la mer Noire. D'ailleurs ils ont des concurrens dangereux en la personne des Grecs, qui sont bien plus qu'eux hommes de mer, incomparablement plus actifs, et qui mêlent aux transactions commerciales une adresse que les autres ne connaissent pas. Les Turcs s'adonnent aussi aux arts mécaniques. En Asie ils conduisent de préférence la charrue. Cette inclination patriarcale se remarque moins en Europe, où il existe un grand nombre de sujets tributaires, réduits aujourd'hui à être les métayers des sujets privilégiés.

Depuis long-temps on dit et l'on répète que l'industrie est bannie de l'empire ottoman : sur ce point les voyageurs les plus modernes s'accordent, sans la moindre dissidence, avec les

anciens. Le Turc néglige cette source de prospérité, par une suite de son apathie naturelle. Fort de l'exemple de ses ancêtres, il donne toujours la préférence au métier des armes, sans s'apercevoir qu'il n'existe plus de contrées nouvelles qui produisent pour lui des lauriers. Celui qui par sa fortune pourrait former des entreprises vastes et généreuses, regarde comme au-dessous de lui la profession de négociant ou de manufacturier. Il se lance dans la carrière périlleuse des honneurs, ou bien il coule ses jours dans un repos absolu. Voilà pourquoi on ne trouve chez cette nation que des marchands proprement dits, des artisans et des cultivateurs. L'éloignement qu'elle témoigne par principes pour ceux qui n'ont pas sa croyance; l'état de stagnation où ses préjugés l'entretiennent sous le rapport des lumières, achèvent de la frapper d'inertie. Cependant l'Osmanlis est doué d'une grande judiciaire, de cette probité qui commande la confiance; et s'il daignait réformer des préventions onéreuses, ses tentatives seraient couronnées infailliblement du succès. Ensuite il est très-possible que des relations étendues le conduisent à échanger ses mœurs austères contre les vices d'une civi-

lisation trop avancée. En y réfléchissant bien, je suis même tenté de l'absoudre du reproche, que tous les jours on lui fait, d'éviter le contact, d'autant plus qu'il se conforme en cela aux préceptes du législateur. Moïse et Lycurgue ont placé de même leurs nations à l'écart.

Le raya, de son côté, est contenu par des gouvernans portés par inclination à le dépouiller, lorsque l'industrie l'a conduit à la fortune, tellement que c'est toujours en tremblant qu'il cède à ses inspirations. Dans la capitale et dans tous les pachaliks, où les propriétés trouvent protection, il témoigne plus d'assurance, et se console de la privation des honneurs en amassant de l'or. Certes il ne faut pas moins que le frein désespérant de l'arbitraire, pour empêcher les Grecs, les Arméniens et les Juifs de se livrer avec abandon à l'esprit spéculatif qui caractérise leurs nations. Il est même tellement actif que les étincelles jaillissent jusque sous les yeux redoutables de l'autorité. On peut juger des résultats dont il serait capable, par les développemens rapides qu'il avait pris sous le règne protecteur de Selim III. Ce prince avait accordé aux sujets tributaires la facilité d'acquérir les priviléges commerciaux des francs. Mais agis-

sait-il aussi prudemment en travaillant de tous ses moyens à réformer les principes, ou, si l'on veut, les préjugés qui éloignent sa nation du commerce avec l'étranger...? Dans le nombre des grands de l'empire, ceux qui cédèrent à ses inductions le firent plutôt par complaisance, comme courtisans, que par inclination; et ce règne, beaucoup trop court d'ailleurs pour opérer un aussi grand changement, fut à peine à son terme, que les habitudes de l'éducation ramenèrent dans l'ancienne route tous ceux qui avaient feint de s'en écarter.

Jusqu'alors, sous le prétexte de se pourvoir de drogmans, les différentes légations jouissaient du privilége de délivrer des barates, autrement des brevets d'affranchissement, qui valaient aux ministres étrangers des sommes d'autant plus considérables que ces diplômes investissaient le barataire de toutes les prérogatives attachées à la qualité de franc. D'une générosité aussi peu réfléchie résultaient de grands abus. La Russie fut de toutes les puissances celle qui les poussa le plus loin. Elle se servit de ce témoignage de cordialité pour accroître considérablement le nombre de ses créatures, dans le temps où son alliance offensive et défensive avec la Porte lui

donnait une influence illimitée près de ce cabinet. Les autres puissances durent en concevoir de l'ombrage. La France surtout était autorisée à s'alarmer d'un pareil empiètement, et jugea prudent de sacrifier de minces avantages à des craintes réelles. Elle proposa, par l'organe du général Sébastiani son ambassadeur, l'abandon de la prérogative. L'Angleterre, qui n'y voyait qu'un médiocre bénéfice, et dont la politique alors tendait à complaire à la Porte, s'accorda sur ce point avec le gouvernement français. Les diplômes au profit des puissances amies retournèrent à la Porte, au fur et à mesure des extinctions. Mais Sultan Selim trouva l'idée heureuse en elle-même. Il calcula qu'elle pouvait l'aider à grossir les revenus de sa caisse du Nizamé-dgédid, destinée à l'entretien des troupes permanentes de nouvelle création. L'institution, modifiée par lui, accorda au raya la faculté d'acheter les priviléges du franc, sous le rapport du commerce seulement. Il continua à compter dans la classe des sujets tributaires; et même, pour qu'il ne l'oubliât pas, sa capitation fut doublée. Sultan Sélim avait avant tout l'intention de rétablir autant que possible l'égalité de concurrence entre ses sujets et les

étrangers, faute de pouvoir retirer à ces derniers des priviléges abusifs. Cependant, on doit en convenir, le correctif porte aussi le cachet de la fiscalité : car enfin c'est vendre aux premiers ce qui a été accordé gratuitement aux autres.

Ce sont surtout les Grecs qui ont acheté des barates. Ils forment une compagnie qui a près de la Porte un kapi kéaïa, autrement un fondé de pouvoirs, chargé de défendre ses intérêts lorsqu'il y a lésion. Mais la révolution qui a renversé les institutions de Selim, nécessairement a rendu languissante cette compagnie dont le recrutement a souffert beaucoup. Depuis des années elle ne fait point sensation, et l'insurrection grecque lui aura porté, selon toute apparence, le coup de la mort.

Pourquoi le gouvernement ne continuerait-il pas à suivre la même direction à l'égard des tributaires? C'est véritablement à eux qu'appartiennent l'industrie et les grandes spéculations commerciales dans l'empire ottoman : d'abord en vertu du principe de compensation, ensuite d'après le respect dû aux intentions du législateur? En adoptant franchement ce système d'une intelligence facile, il atteindrait deux buts vers lesquels il doit tendre : les rayas oublieraient,

au sein des richesses, que les honneurs leur sont interdits; les régnicoles, selon le vœu du droit naturel, enleveraient aux étrangers une exploitation dont la meilleure part tourne au profit des Etats voisins. Le Grec avec son esprit inventif et pénétrant, l'Arménien avec sa persévérance froide et cet amour du gain qui le domine, feraient fleurir partout les arts industriels, et suffiraient pour enrichir l'État; d'un autre côté, l'austérité du musulman ressortirait mieux encore par l'opposition. L'air d'aisance et de bonheur de son tributaire le ferait aimer lui-même, autant que sa simplicité lui donnerait des droits à l'estime des nations; à cette condition enfin il pourrait conserver ses mœurs tartares à côté de la civilisation européenne.

La Porte a fait une concession énorme en accordant successivement aux pavillons étrangers le libre passage du Bosphore. Il n'y a pas de doute que toute autre puissance, établie dans la brillante position dont elle tient la double clef, se réserverait le droit exclusif d'opérer les échanges entre la mer Noire et la Méditerranée. C'est même encore un motif pour l'Europe de craindre un changement et de le prévenir. Si les

Ottomans n'avaient pas été absorbés, d'abord par l'esprit de conquête, plus tard par les inquiétudes de la conservation, ils auraient réfléchi sur leur position brillante et mis à profit les immenses avantages qu'elle offre à l'économie politique. Galatz, Varna, Sinope, Trébizonte, Constantinople, Smyrne, Salonique seraient aujourd'hui de grands entrepôts où l'étranger pourrait venir puiser, tandis que le régnicole conserverait le privilége exclusif d'établir des relations entre les deux mers. Une méprise plus choquante, parce que la Porte l'a commise de son propre mouvement, c'est celle qu'on retrouve d'un bout à l'autre de ses capitulations. Elles sont dictées comme s'il y avait réciprocité; comme si les Grecs et le petit nombre de Turcs qui sont en possession du commerce extérieur, fréquentaient autant les ports des nations amies, que celles-ci se montrent empressées à faire voir leurs pavillons dans les mers du Levant, et à venir jouir en Turquie des droits de l'hospitalité la plus généreuse. Les États européens se bornent même à accorder aux sujets de l'empire ottoman, que le commerce amène chez eux, les conditions dont jouit la nation la plus

favorisée, sans établir une catégorie pour elle (1).

L'empire d'Orient sur son déclin se laissa ravir aussi la possession exclusive des détroits, et céda de même tous les avantages du commerce à des colonies italiennes, qui ne tardèrent pas à le mettre dans une absolue dépendance. Mais l'empire d'Orient n'existait plus alors que de nom, et quelques marchands suffisaient pour l'intimider. La Porte, bien qu'elle se soit trouvée dans des situations critiques, est loin de pouvoir s'appuyer d'une justification aussi légitime. Si elle lisait d'autres annales que les siennes et celles des kalifs, elle verrait que les Athéniens, c'est-à-dire les habitans de ce coin de terre qui ne forme qu'un point dans ses immenses possessions, s'établirent les douaniers du

(1) La France, à l'époque de ses relations d'intimité avec la Porte, c'est-à-dire sous le règne de François I[er], ensuite sous Louis XIV, obtint des capitulations tellement avantageuses, que les autres puissances européennes, à mesure que les circonstances les ont favorisées à l'égard de la Porte, ont réclamé les mêmes prérogatives. C'est à dater du traité de Kaïnargik que le Bosphore est ouvert aux Russes. Les Autrichiens jouissent aussi du même avantage depuis cette époque. La France se l'est réservé par le traité de Paris. Il avait été accordé antérieurement à l'Angleterre et à la Hollande.

Bosphore, et mettaient à contribution tous les bâtimens qui allaient chercher les rivages du Pont-Euxin; elle verrait encore que les empereurs de Byzance en ont usé de même, aussi long-temps qu'ils ont conservé une ombre d'autorité. Cette conduite financière, qui du reste sert de règle à toutes les nations éclairées sur leurs intérêts, contraste avec le modeste tribut levé sur les bâtimens qui viennent jeter l'ancre dans le port de Constantinople (1).

Le gouvernement ottoman, uniquement occupé à se créer des ressources pécuniaires aux dépens de ses sujets, sans réfléchir que la richesse des particuliers est la fortune la plus sûre de l'État, établit indistinctement ses droits d'importation et d'exportation sur tous les objets; ne tient aucun compte des considérations qui déterminent les autres puissances dans la fixation de ces droits. L'introduction d'aucun article manufacturé n'est prohibée ou soumise à une taxe plus forte, quand encore cet article,

(1) Le droit d'ancrage se réduit à la somme modique de 300 aspres (2 piastres 1/2), comme si les encouragemens étaient nécessaires pour y appeler le commerce. Dans toutes les Echelles on se conduit d'après le même principe, stipulé dans les capitulations.

apporté du dehors, entre en concurrence avec les produits du pays. La sortie de ceux-ci n'est point favorisée par un allégement dans les droits. Il lui importe peu que les manufactures prospèrent, ou que les objets d'origine étrangère obtiennent sur elles l'avantage du débit. Son but est de remplir ses coffres, sans réfléchir qu'il tarit la source au lieu de l'alimenter, et sans s'inquiéter si les espèces que lui comptent ses bureaux de douanes, proviennent du dehors ou de la bourse des régnicoles.

Le commerce intérieur, par cela même que les sujets en sont presque seuls en possession, rencontre à chaque pas des entraves. Il est exposé aux avanies, autrement aux droits de transit que les ayams, en général, prélèvent de leur pleine autorité, sous le titre de protection promise, de sûreté garantie, sur tout ce qui passe dans l'étendue de leur commandement. Le négociant, livré en quelque sorte à leur discrétion, n'a rien de mieux à faire que de payer la rançon de sa marchandise. Mais s'il la tire des serres d'un ravisseur, c'est pour en rencontrer un autre un peu plus loin; et jamais il n'arrive à destination sans avoir subi plusieurs épreuves du même genre, qui le forcent

à élever d'autant ses prix. A leur tour les bureaux de douanes, aussi souvent qu'il en trouve sur sa route, exigent qu'il acquitte les droits, tandis que l'étranger y satisfait une fois seulement, et que le tarif suivi à son égard ne s'élève pas même au tiers de celui que la perception consulte lorsqu'il s'agit du premier, surtout si c'est un sujet tributaire (1).

(1) D'après les capitulations, les francs n'acquittent que le 3 pour 100, une fois payé; le même droit s'élève au 10 pour les sujets, et peut aller au 20 au 30, selon le nombre de bureaux par lesquels ils sont obligés de passer. Pour les francs, lorsque les articles ne sont point compris sur le tableau, et que le négociant ne peut fournir les lettres de facture, on fait l'estimation sur le prix de la place, en défalquant de ce prix le 20 pour 100, après quoi la douane perçoit son droit du 3. Mais c'est pure bienveillance, et seulement en vertu d'une convention tacite, si les avantages accordés par les capitulations au commerce extérieur s'étendent au commerce intérieur, c'est-à-dire aux produits indigènes transportés d'une échelle à une autre. Depuis la guerre d'Egypte ce privilége est contesté à nos négocians; souvent même il leur arrive d'être contraints de se soumettre aux conditions imposées aux régnicoles. La question était encore en litige en 1815, et l'on attendait une circonstance favorable pour la faire juger définitivement. On avait aussi des craintes relativement au tarif suivi pour les articles d'importation, au point que les paiemens n'étaient plus reçus par les bureaux de douanes qu'à titre d'à-compte. Pour demander la révision du tarif, la Porte s'appuie de la baisse considérable que ses monnaies ont éprouvée, et des différens accroissemens

Ces désordres, du reste, ne tournent point au profit de l'Etat. Comme les fermiers achètent toujours à un prix très-élevé la préférence dans les adjudications, par les pots de vin, les cadeaux qui précèdent et suivent la signature du contrat, ils s'emploient de tous leurs moyens à se couvrir de leurs déboursés; et l'œil de la surveillance, qui fait cause commune avec eux, se détourne pour se promener sur d'autres désordres qu'il regarde encore sans les voir, ou sans paraître les remarquer. Mais on doit ajouter que les vexations de tout genre sont bien moins accablantes quand le prince est

que la valeur des articles tarifés a pris dans le même temps. Le tarif pour les autres nations est plus moderne; par conséquent il offre moins d'avantages aux négocians. En résumé, la Porte ne touche réellement le droit de 3 pour 100, stipulé par les capitulations, que sur les marchandises d'estime, moyennant les garanties qu'elle s'est réservées dans l'intention de parer aux fausses appréciations. Elle est encore le jouet des puissances européennes, quand les circonstances politiques la mettent dans le cas de prononcer un embargo. Alors tout ce qui tombe en son pouvoir, d'après les lois de la guerre, lui échappe en passant subitement sous la protection d'une puissance amie. Les nombreux cosmopolites qui vivent à ses dépens, et s'enrichissent des dépouilles de ses sujets, sont impunément Anglais, Français, Russes, Autrichiens, selon que l'intérêt et les circonstances les conseillent.

maître chez lui. Les oppresseurs se montrent moins entreprenans alors, et l'opprimé n'est plus sans protection ni refuge.

Le commerce intérieur rencontre une autre espèce de gêne dans les prix que le gouvernement fixe lui-même, pour un certain nombre d'articles qui appartiennent évidemment à l'industrie. Au lieu de s'en remettre à la concurrence pour ramener et entretenir les choses à leur juste valeur, selon sa coutume favorite il préfère recourir aux moyens qui fournissent des armes à la vexation : d'un calcul aussi faux résulte souvent la pénurie.

Malgré cette inégalité tranchante, établie en Turquie au profit de l'étranger, sans égard pour les principes les plus élémentaires de l'économie politique, il s'élève cependant dans la classe des négocians, surtout chez les tributaires, des fortunes colossales. Cette contradiction prouve seulement combien sont abondantes en Turquie les sources où le commerçant va puiser; elle donne aussi à juger de la prospérité qu'elles répandraient dans la société entière, si elles étaient soumises au système d'irrigation, et si les régnicoles jouissaient du

droit de préséance, au lieu d'avoir à craindre sans cesse de nouvelles avanies.

Le système des tribulations ne s'arrête pas là, et la comparaison persiste jusqu'au bout à paraître de plus en plus mortifiante pour le raya. Pendant qu'il voit d'un œil d'envie l'étranger regagner sa chère patrie, emportant les dépouilles de la sienne, il ne peut céder au désir de briser la chaîne qui le tient attaché au sol natal, sans compromettre son avoir et même son existence. On conçoit du reste que, dans un gouvernement de cette nature, il ne doit pas être permis de réaliser sa fortune pour se transplanter sur une autre terre; mais aussi pourquoi l'étranger est-il à la condition du colon qui vient s'enrichir, tout en se réservant d'aller faire jouir la métropole des trésors qu'il amassera? Constantinople et les différentes échelles du Levant sont autant de colonies fondées au profit de l'Europe.

Voici le tableau modeste de l'industrie ottomane. La capitale a quelques manufactures de mousselines peintes, dirigées par des Arméniens; mais les produits qu'elles donnent restent bien au-dessous des mêmes articles d'origine étrangère, pour la finesse du tissu et la solidité

des couleurs; en sorte que le débit les tient forcément à bas prix. On fabrique à Brousse des mousselines unies, propres à faire des voiles à l'usage des femmes. Elles ne soutiennent qu'à la même condition la concurrence avec celles qui viennent de la Saxe. L'île de Chypre fournit à la consommation une grande quantité d'indiennes peintes, qu'on emploie à couvrir ces divans qui entourent les appartemens en Turquie. Alep et Damas produisent des étoffes de soie, d'autres en soie et coton, qui, à raison de leur consistance, de la variété des dessins et de l'usée, trouvent un grand débit en Levant et en Russie; il en passe même quelques ballots dans les autres Etats européens. La guerre d'Egypte, en forçant les sujets à se passer des étoffes de Lyon, de Florence et de Venise, a beaucoup contribué à donner de la vogue à ce produit de l'industrie nationale. De son côté, le manufacturier, qui a les matières premières sous la main, peut tenir les prix à un taux modéré, et soutenir avec avantage la concurrence étrangère. On fabrique encore à Brousse des étoffes soie et coton, une espèce de velours pour garniture de sophas, et quelques autres articles du même genre. L'Ar-

chipel présente aussi un grand nombre d'établissemens qui s'alimentent avec le coton et la soie. On fait à Angora une étoffe de poil de chèvre, connue dans le commerce du Levant sous le nom de chaly. Elle est très-belle quand on la prend dans la première qualité, et son débit est fort considérable : on l'emploie pour vêtemens.

L'empire ottoman met donc lui-même en œuvre une partie de ces trois articles indigènes, et s'entend à en tirer un parti assez avantageux ; il n'en est pas de même des laines dont ses provinces abondent. Si l'on excepte une étoffe commune, qui porte le nom d'abba ; quelques autres qu'on fabrique dans l'Archipel ; les couvertures de Smyrne, dont il passe une bonne quantité dans le commerce d'exportation ; les tapis qui sortent des manufactures de cette ville et de Salonique, préférés les uns et les autres, à raison du prix, aux tapis de Perse, il a recours à l'étranger pour tous les articles de cette nombreuse catégorie.

L'Asie donne de la toile à voiles, des toiles communes, et ce tissu soie et lin, que les Orientaux emploient à faire des chemises. L'usage de la perkale commence à s'introduire dans les

différentes échelles pour le même genre de service, et finira par faire tort à l'industrie nationale s'il continue à se propager. La vallée d'Andrinople et quelques cantons de la Roumélie versent dans le commerce l'essence de rose et toutes ces pâtes parfumées qui reçoivent la forme de pastilles, ou dont on fait des chapelets. Non-seulement ces articles ont un grand débit dans le pays, mais encore il en passe à l'étranger pour une somme considérable.

Où les sujets ottomans brillent, c'est dans la manière de corroyer le fer et l'acier. Il est possible qu'on connaisse en effet leur procédé en Europe; mais, quoi qu'on dise, l'on ne s'entend pas à le mettre en pratique. Les belles lames, connues sous le nom de damas, celles qu'on fabrique à Constantinople et dans quelques autres parties de l'empire, s'offrent comme la preuve matérielle que cette branche de l'industrie est poussée plus loin chez eux que nulle part, si l'on excepte la Perse. Ce produit d'origine orientale ne se répand guère à l'étranger, à raison de la valeur exorbitante dont il jouit dans le pays même, et qui est hors de toutes proportions avec les prix que nous sommes accoutumés à mettre dans ces sortes d'objets.

Un sabre de mille, de trois mille, de dix mille piastres, renverse, chez nous, toutes les idées reçues, d'autant plus que le luxe a inventé, à notre intention, une foule de fantaisies qui ont le pas sur celle-là dans nos goûts. Du reste, les précautions, souvent infructueuses, que l'ouvrier est obligé d'apporter dans la fabrication d'une lame soignée, fait disparaître en partie la disproportion du prix avec la valeur réelle. Vient ensuite la valeur idéale, qui appartient au terroir, et que les préjugés nationaux soutiennent.

Les Turcs n'obtiennent pas les mêmes succès dans la fabrication des armes à feu. Sur ce point ils sont sensiblement inférieurs aux Français et aux Anglais; aussi recherchent-ils les fusils, les pistolets et les carabines qui sortent des manufactures européennes, autant qu'ils dédaignent les armes blanches qui ne tirent pas leur origine de Damas ou de la Perse. Cette branche d'exportation mérite l'attention du gouvernement et du commerce français.

En Egypte, l'industrie fait des progrès depuis que cette province est gouvernée par Mehemet-Ali. Ce vice-roi, qui s'annonce avec des vues élevées, aura sûrement recueilli les germes

que les Français ont laissés dans une terre féconde, où la civilisation a pris naissance. Il fait même voyager en Europe des émissaires, chargés d'étudier les différens procédés suivis dans les arts.

A ces principaux articles de l'industrie nationale, il faut encore ajouter : les camelots d'Angora et du Caire, les sandales de Chio, les indiennes de Tokath, la gaze pour chemises, de Brousse et de Salonique; le savon de Candie, la préparation des maroquins; les broderies en soie, or et argent, qui emploient un grand nombre de bras dans toute l'étendue de l'empire, et ne trouvent rien qui les égale en Europe. L'industrie ottomane, comme on peut en juger, suffirait sans doute à un Etat qui n'aurait qu'une faible population, et des matières premières en petite quantité; mais elle fait la condamnation de celui qui est dans la situation diamétralement opposée. Ses différentes relations acheveront de mettre au grand jour les immenses lacunes qui existent dans son système commercial.

Une des branches de commerce qui produit le plus en Turquie, c'est le change, par cela même qu'il n'est pas d'Etat où les monnaies

aient éprouvé une aussi grande altération ; où, par conséquent, elles soient plus sujettes aux variations de la bourse. Leur valeur nominale, purement de convention, subit nécessairement toutes les alternatives de la bonne et mauvaise fortune du gouvernement. La piastre, par exemple, qui représentait, il y a trente ans, quatre livres tournois, réduite aujourd'hui à moins d'un franc, attend sa valeur réelle de l'opinion, et marque toutes les hausses, toutes les baisses de la confiance. De la grande altération du titre résulte encore que les monnaies étrangères ont beaucoup d'avantage sur celles de l'Etat, et bravent tous les tarifs auxquels le gouvernement prétend les astreindre.

Si d'un autre côté la valeur nominale de la piastre se maintient à l'égard des unités monétaires, prises pour terme de comparaison à l'étranger, c'est une suite des exportations. En effet le papier, avec lequel elles s'acquittent assez généralement, peut d'autant moins soutenir la concurrence, que l'émission est plus forte. Ainsi la piastre suit le cours de 1 fr., 1 fr. 10 c., 1 fr. 25 c., selon la quantité de papier qui existe sur la place. Mais aussi les espèces monnayées étrangères reprennent sur

cette même piastre l'avantage que le papier perd à son égard, et le franc, représenté en espèces, jouit dans le même temps de la valeur de 1 piastre 10 paras, de 1 piastre 15 paras, c'est-à-dire ramène à peu près les monnaies à leur titre. Cette double manière d'être de la piastre fournit matière à spéculations aux négocians étrangers : au lieu d'acquitter leurs obligations avec du papier, plusieurs envoient de l'or, et font le bénéfice de la différence entre la valeur nominale et le titre. Les sequins de Venise et les ducats de Hollande se prêtent très-bien à ce calcul lucratif.

L'argent peut être considéré en Turquie comme la marchandise de premier ordre : nulle part, en effet, il ne produit autant. D'après la loi mahométane l'intérêt est défendu ; le gouvernement, de son côté, n'a pas l'air de le tolérer ; cependant dans aucun pays l'usure n'est poussée aussi loin. Le prêteur retire le dix, le quinze, le vingt pour cent, et souvent même il exige encore des objets de prix pour nantissemens, car le droit d'hypothèque sur les immeubles formerait contradiction avec le Code. Le peu de stabilité de certaines fortunes, principalement de celles qui tirent leur

encore, se rendent maîtres du maniement des affaires politiques. Cette autre vérité est mise au grand jour dans la Notice que j'ai publiée sur la Valachie et la Moldavie (1).

Le commerce intérieur, abandonné presque en entier aux régnicoles, établit des relations continuelles entre Smyrne, Salonique, Constantinople, les ports de la Syrie, ceux de l'Egypte, de l'Archipel et de la Mer Noire; entre les places de l'intérieur, telles que Bagdad, Bassora, Alep, Erzerum, Andrinople et les bords du Danube, au moyen des caravanes, qui généralement ont pour conducteurs,

(1) Il y a au plus quatre années qu'une famille arménienne était encore à la tête de l'hôtel des monnaies, et moyennant six cent cinquante bourses qu'elle rendait chaque mois au miri, elle pouvait frapper autant d'espèces d'or et d'argent qu'elle le jugeait convenable. Une opulence scandaleuse a fini par occasionner sa perte. C'est un juif, le basiriam-bachi (chef des négocians) qui a en maniement tous les fonds et l'administration du corps des janissaires; qui établit les rôles de la solde, et à qui s'adressent, pour leur servir de caution près du gouvernement, ceux qui se mettent sur les rangs pour obtenir des emplois supérieurs dans le corps. Ces deux exemples, choisis parmi un grand nombre d'autres, sont la preuve que les sujets tributaires jouent dans l'empire ottoman un rôle beaucoup plus sérieux qu'on ne le croit : mais le grand art c'est de conserver ce qu'ils ont acquis.

des Turcs en Europe, ainsi que dans l'Asie mineure, et des Arméniens dans la haute Asie.

Le commerce extérieur met les différentes échelles en rapport avec les quatre parties du monde. Les habitans de l'Archipel se répandent dans tous les ports de l'Adriatique, de la Méditerranée et de la mer Noire. Les Alexandrins fréquentent Livourne, Gênes, Marseille; les Asiatiques étendent leurs relations dans la Perse; les Arabes qui habitent sur les côtes, visitent les établissemens voisins, dans la mer des Indes. Les négocians de Valachie et de Moldavie trafiquent avec le Nord et en Allemagne. Constantinople centralise toutes ces opérations, fait un commerce d'échange immense entre l'Europe, l'Asie, l'Afrique et le Nouveau-Monde. Sa propre consommation, il est vrai, reverse dans la circulation intérieure une partie des métaux qu'elle attire de toutes les provinces de l'empire, bien moins cependant comme grand marché, qu'en sa qualité de capitale; mais les articles de luxe, d'origine étrangère, en enlèvent une masse plus considérable. Combien son rôle serait brillant si l'industrie animait les bras de son immense population, de manière à se passer du dehors et à

pourvoir aux besoins des provinces ; qui s'épuisent au contraire pour subvenir aux siens, sans parvenir à apaiser ce chancre dévorant. L'empire tout entier est ici dans la capitale; or on sait que Montesquieu a signalé cette calamité comme la plus grande qui puisse accabler un Etat.

L'Egypte envoie à Constantinople des grains, du riz, du maïs et du sucre. Cette contrée fournit à l'exportation du lin, des dattes, des drogues, de la soude et plusieurs autres articles qui prennent aussi, pour une part, la route de la capitale. L'Archipel verse, dans le commerce extérieur, des huiles, des vins, des fruits secs, des limons, des oranges et de la soie. Ces produits sont principalement expédiés pour la mer Noire, où ils subissent un échange très-avantageux. La Morée et l'Albanie envoient au dehors des huiles et une grande quantité de soie qui passe en France, en Angleterre et en Allemagne. Elles produisent aussi en abondance des tabacs à fumer fort estimés, non-seulement dans le Levant, mais dans la généralité de l'Europe. C'est la Russie qui en reçoit la plus forte part; il s'en introduit aussi en France malgré la prohibition. La Macédoine fournit à l'ex-

portation une grande quantité de coton, pour laquelle la France et l'Allemagne entrent en concurrence. La première l'achetait presque en totalité, dans le temps que la guerre maritime paralysait son commerce avec l'Inde, et que le système continental la réduisait à ce moyen pour alimenter ses fabriques : Salonique était le grand dépôt. Des maisons françaises avaient formé des établissemens dans les différentes places marquées comme points de station aux caravanes, qui le transportaient à Costanitza. Trieste recueillait, à titre d'indemnité, les bénéfices du transit. Smyrne, dont la campagne est aussi très-productive en cotons, expédiait alors son excédant sur Salonique, pour recevoir la même destination que ceux de la Macédoine. Aujourd'hui il est enlevé directement par les bâtimens de Marseille, de Trieste et des ports marchands de l'Italie. Smyrne répand encore à l'étranger de la soie brute fort estimée, que les Anglais achètent en grande partie; des fruits secs qui l'emportent, pour la qualité, sur ceux de l'Archipel, et qui passent en Europe, surtout dans la mer Noire. L'Asie, en outre du coton et des soies qu'elle fournit au commerce d'exportation, y verse des drogues, de la cire, des peaux de

lapins, des laines, des poils de chèvre, des noix de galle que les différentes nations européennes se partagent.

L'exportation des grains, du riz, du savon, des munitions de guerre et de quelques autres articles, est prohibée. Cette mesure de sûreté contre la pénurie, jointe à la nécessité de recourir souvent à l'étranger pour subvenir aux besoins les plus impérieux de la vie, dénote assez l'état d'indolence, la langueur de l'agriculture, dans un empire qui possède l'Egypte, la Roumélie, la Valachie et tant d'autres provinces célèbres par leur fertilité. Mais la prohibition et les visites auxquelles sont astreints aux Dardanelles, les bâtimens qui viennent de la mer Noire, n'empêchent pas que le commerce étranger n'enlève beaucoup de grains indigènes. Il suffit pour cela de falsifier les certificats d'origine; et l'intimité des possessions russes avec les provinces ottomanes facilite cette fraude. D'ailleurs le négociant a encore la ressource de l'or, et les préposés des douanes turques ne sont pas à l'épreuve de la séduction. De son côté l'Egypte trouve plus de profit à verser dans les greniers de Malte son immense superflu, que de le réserver scrupuleusement pour l'ap-

provisionnement de la capitale. Ces infractions réunies contribuent à l'état de pénurie où le pays se trouve souvent. Tout du reste semble concourir à le provoquer. Le gouvernement fixe, de sa propre autorité, le prix d'achat des grains qu'il se réserve : ce droit odieux augmente nécessairement le nombre des délinquans. Si l'on réfléchit ensuite que le port de la capitale est le grand entrepôt des grains qui proviennent de la Russie, on comprendra sans peine que le privilége accordé à cette marchandise étrangère, de passer le Bosphore pour se répandre en Europe, doit être singulièrement favorable à la contrebande. Enfin arrive-t-il parfois au gouvernement d'autoriser l'exportation des grains, c'est toujours par le même principe de fiscalité. Dans ce cas-ci il se tourne contre le consommateur, car il amène la disette; et cette situation malheureuse fournit encore matière à spéculations aux monopoleurs. Ce sont principalement les Anglais qui font la contrebande.

On va voir que le commerce d'importation de l'empire ottoman consiste en effet, pour une part considérable, en objets manufacturés avec les matières premières que nous avons passées

en revue à l'article de l'exportation. Les étoffes de la Perse et de l'Inde, telles que cachemires, tapis, mousselines, étoffes brochées or et soie, constituent une des branches les plus ruineuses de ses achats à l'étranger : Constantinople y est inscrite pour une somme énorme. Les perles, les diamans, les pierres précieuses en général, passent aussi par la Perse, pour se répandre dans les différentes parties de l'empire, surtout dans la capitale, où le luxe des harems les attire. La garniture des armes de prix accroît encore l'impôt considérable que la Turquie acquitte pour ces articles dispendieux, qui arrivent par les caravanes. Elle fait une grande consommation de sucre et de café, à laquelle l'Egypte et l'Yemen ne sont point en état de suffire. Il est vrai que le sucre est en partie suppléé par le miel que fournissent, bien au-delà des besoins, la plupart des provinces d'Asie et d'Europe ainsi que l'Archipel; mais ces deux objets de nécessité absolue dans le Levant, ne sont pas moins, pour l'Angleterre, une source de spéculations très-lucratives, surtout depuis que la France n'est plus en état de soutenir une concurrence qui était précieuse pour la partie prenante. L'Angleterre verse dans ce commerce des draps superfins; cepen-

dant comme ses fabricans ne peuvent les donner qu'à un prix élevé, elle ne lutte pas avec avantage sur cet article avec la France, l'Allemagne et le royaume des Pays-Bas. Les commandes sont faites exprès et réglées sur les goûts du pays, où les couleurs tranchantes jouissent de la préférence. Les Anglais lui donnent encore de l'indigo, de la cochenille, du bois de Brésil, d'autres matières pour teintures, et presque toutes les productions coloniales qu'elle consomme; des montres de poche et de sopha; de la quincaillerie, des tissus coton, des mousselines, des camelots, des cotons filés, des cristaux, de la faïence, du fer-blanc, des armes à feu, de la poudre de guerre, du fromage et plusieurs autres produits de son industrie. La Saxe lui fournit des mousselines et des galons; l'Autriche, des galons d'or, des dentelles or et argent, des toiles, des dentelles de fil, de l'ambre, des bois de teinture, des calottes connues sous le nom de fess, des canons de fusils et de pistolets, de la quincaillerie, du clinquant, des coussins de velours, des cristaux, des draps de Moravie et de Bohème, des étoffes de soie, du fer-blanc, des toiles, des indiennes, des vitres, de la faïence et d'autres menus articles:

Ce commerce se fait en grande partie par Trieste. La Belgique lui envoie des draps; Florence des taffetas et des velours; Venise, des satins, de la soie et des vitres.

Dans le temps de leur splendeur, les Vénitiens et les Génois, habitués, depuis les croisades, à fournir aux besoins des contrées orientales et de l'empire grec, nouèrent les mêmes relations avec les Ottomans, lorsque ces conquérans s'installèrent sur les rives du Bosphore. Ces deux républiques marchandes ont même possédé exclusivement, pendant un certain laps de temps, ce brillant avantage. Plus tard les autres nations se sont présentées successivement pour en prendre leur part. La nôtre, dans la lutte élevée par la rivalité, avait fini par acquérir une prépondérance que l'expédition d'Égypte et la guerre maritime de la révolution lui ont ravie pour la donner à l'Angleterre.

Il faut remonter au règne glorieux et vivifiant de Louis XIV pour trouver l'origine de la prospérité de notre commerce dans le Levant. Jusqu'alors il avait été languissant, malgré tous les avantages que les capitulations lui garantissaient; mais à partir de cette grande époque de notre histoire, les fabriques du Languedoc se mirent en

possession du privilége presque exclusif de fournir des draps à la Turquie ; et dès lors les Anglais, les Hollandais, les Vénitiens ne purent plus soutenir la concurrence que dans les qualités superfines. La masse de l'exportation et de l'importation s'élevait pour nous, année commune, à près de trente millions. Il devait en résulter, pour le port de Marseille, un mouvement, une activité qui explique du reste le degré d'opulence qu'avait atteint cette ville précieuse sous tant de rapports.

Les draps de la Belgique ont commencé à obtenir du crédit dans le Levant quelques années avant la révolution. Les manufacturiers de Lodève et de Carcassone, en apportant moins de soins dans leur fabrication, contribuèrent à ce premier succès, que la réunion des Pays-Bas à la France a complété. Il nous reste l'espoir de les supplanter, et la certitude d'y parvenir, si nous voulons faire quelques efforts pour mettre à profit les avantages de notre position relative. L'Autriche est entrée aussi en concurrence pour les qualités inférieures, au moyen des draps de Moravie et de Bohème, qu'elle a réussi à faire goûter, en les tenant à un prix qui flatte le consommateur ; mais elle ne peut porter qu'un préjudice médiocre à nos manufactures. Les

fabriques de Lyon ont conservé notre supériorité en Turquie, pour les étoffes de soie, les tissus or et argent, et tout ce qui concerne la passementerie. Orléans et Marseille sont encore en possession, cependant concurremment avec Gênes, de lui fournir des calottes façon de Tunis. Les deux dernières font avec Venise tous les envois du papier qu'il consomme.

Vingt-cinq années de guerre, et les bouleversemens que l'Europe a éprouvés, en rompant les relations que la Turquie entretenait avec la Hollande, la Suisse et plusieurs parties de l'Allemagne, ont donné à l'Angleterre les moyens de se substituer aussi en leur lieu et place dans le commerce du Levant, pour plusieurs articles d'industrie, parmi lesquels on doit mettre en première ligne, les mousselines fines les perkales, les basins et les indiennes. Il est vrai que le manque de débouchés a forcé l'Angleterre, à la même époque, à baisser tous ses prix, de manière à lui faire acheter assez cher une prépondérance momentanée. L'état de paix réussira à corriger cette inégalité : l'Allemagne a pour elle la contiguité; de notre côté, la grande extension qu'ont prise nos fabriques de coton, nous donne aussi le droit d'entrer en concurrence.

La Turquie est encore un débouché pour notre horlogerie; cependant les Anglais sont sur cet article des rivaux dangereux. Leur quincaillerie obtient également la préférence sur la nôtre et sur celle de l'Allemagne. Il n'en est pas de même de la bijouterie: cette branche en grande partie est à nous. Nous entrons en concurrence avec eux pour les envois d'armes à feu; mais ce débouché pourrait offrir aux manufactures françaises un débit beaucoup plus important, et de nous seuls encore dépend un succès qui mérite attention. Nos fabriques de rubans, d'épingles et d'aiguilles entretiennent aussi dans ces contrées des relations susceptibles de s'accroître. A plus forte raison on peut en dire autant de nos eaux-de-vie, qui même n'ont rien à craindre de la rivalité. Cette voie d'écoulement devrait être préférée, pour les vignobles du Midi, à ce flux et reflux que leurs produits, conservés à l'état vineux, occasionnent dans nos provinces de l'est et du centre: le commerce de la mer Noire débiterait plus avantageusement et sans de grands efforts tout notre superflu. Aujourd'hui que nos relations ont repris la route facile de la mer, nous pouvons envoyer de nouveau, dans les différentes échelles, de la

faïence, des cristaux, et une série innombrable d'autres produits de l'industrie nationale, dont les expéditions avaient été suspendues forcément.

En résumé, les mines d'or du Levant, plus que jamais, doivent être considérées comme notre patrimoine, actuellement que nous n'avons plus d'aussi grands intérêts dans le Nouveau-Monde et dans l'Inde. C'est vers les contrées orientales que nos spéculateurs sont invités, par la certitude de la réussite, à diriger leurs entreprises. Nous sommes donc intéressés, plus qu'aucune autre nation, à la conservation d'un empire que nous pouvons regarder comme notre colonie la plus riche en espérances. Cette réflexion conduit à demander aux philanthropes qui rêvent la destruction de plusieurs millions d'hommes, et la ruine d'un allié naturel, qui semble exister pour la prospérité de notre commerce, quelles sont les compensations qu'ils lui réservent en retour de l'héritage dont ils veulent le dépouiller? Quant à la réponse, on est bien autorisé d'avance à la déclarer non recevable, si elle ose nous parler de la résurrection des Grecs. D'ailleurs est-il une puissance qui consente à souscrire le traité qui nous lie, depuis des siècles, avec la Porte? Existe-t-il une autre nation en

Europe qui abandonne gratuitement à l'industrie étrangère le droit de mettre en œuvre ses immenses ressources?

Nous n'avons point encore parlé des productions variées que la mer Noire fournit au commerce d'exportation de l'empire ottoman et à sa propre consommation. L'abondant superflu de ces côtes fécondes se répand sur la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, sur la généralité des états européens, qui le partagent et emploient un grand nombre de bâtimens à le trausporter chez eux. La Porte a fait une perte énorme en abandonnant ses droits sur la Crimée, sur le bouches du Tanaïs, du Borysthène et du Dniester. Avant les traités de Kaïnagik et de Jassi, l'entière possession de la mer Noire et de ses débouchés lui donnait une prépondérance dont elle n'a jamais usé, il est vrai, mais qu'elle doit s'expliquer aujourd'hui. Cependant elle regrette cette même possession, moins peut-être sous le rapport des prérogatives commerciales, que par un sentiment de religion et par un mouvement d'orgueil humilié. De son côté la Russie, stimulée par une ambition éclairée, a fait un pas gigantesque le jour où elle est parvenue à briser la barrière qui l'emprisonnait au

midi, ou du moins qui la tenait dans une dépendance rigoureuse. On ne peut nier que ce ne soit elle qui ait ouvert le Bosphore à l'Europe; mais cet avantage doit être considéré comme momentané. Il ira toujours en déclinant, à mesure que la Russie agrandira son industrie : la mer Noire, changeant de rôle, servira alors à une exportation, ruineuse pour ceux qui s'enrichissent aujourd'hui par la fréquentation de ses parages; et cette décadence successive conduirait à une déchéance formelle, si le Nord étendait son influence sur les deux détroits.

Les provinces que l'empire ottoman possède encore dans le bassin de la mer Noire, pourraient contribuer puissamment à sa prospérité, s'il exploitait avec intelligence les richessses qu'elles lui offrent; mais les plus brillans avantages périclitent dans ses mains. Tous les jours ses ports se comblent et sont moins fréquentés. Synope, Amaressa, qui pourraient servir d'entrepôts à un commerce d'exportation incalculable, sont la triste preuve de cet abandon inexplicable. Il laisse périr sur pied les forêts qui couvrent la côte dans le voisinage de ces débouchés précieux, où d'ailleurs il pourrait établir de grands chantiers, tandis que ses arsenaux, dépour-

vus d'approvisionnemens, emploient les bois à mesure qu'ils sont débités. Il a pourtant l'exemple de la Russie, qui surmonte les difficultés pour faire descendre le Dnieper aux bois de construction et de mâture qu'elle va chercher très-avant dans les terres. Il traite avec une indifférence aussi coupable les mines d'or et d'argent que recèlent les montagnes de la Natolie. Une exploitation suivie avec activité pourrait cependant lui fournir les moyens de réparer tous les désordres inséparables de l'altération des monnaies. Mais le mode qu'il emploie pour arracher ses trésors à la terre ne peut manquer de faire avorter ses espérances. Les sujets condamnés aux travaux pénibles de l'exploitation, dans les cantons où l'on découvre des mines, préfèrent séduire les commissaires envoyés sur les lieux, et payer une déclaration qui leur assure la tranquillité. Le gouvernement, immolé par ses fondés de pouvoirs, perd tout par excès d'avidité; ou si dans le nombre de ses agens il s'en rencontre un qui repousse l'or arrosé des larmes des malheureux que les entrailles de la terre attendent, celui-là se réserve de faire tourner à son profit une partie du produit de l'exploitation.

Le commerce étranger tire des côtes de la mer Noire, depuis le détroit du Bosphore jusqu'à Trésibonte, une grande quantité de laine, de miel, de cire, de chanvre, de soufre et de goudron, que les bâtimens français, anglais, autrichiens, vont charger dans les ports d'Onina, de Guenze, d'Emboli, de Synope et d'Amaressa. Cette contrée fournit aussi à la capitale, du bois de chauffage, des bois de charpente, de construction et de mâture, du charbon, des volailles, des fruits de toute espèce, du salpêtre et des suifs; tout le chanvre et le goudron que consomme son arsenal. Les mines de cuivre de Kurch, sur le territoire de Synope, sont trop riches pour être abandonnées: la nécessité d'ailleurs force d'y recourir. Elles pourvoient au doublage de bâtimens de guerre; elles alimentent les fonderies de l'artillerie de terre, et même de la marine, qui emploie le bronze de préférence au fer, par principe d'économie. Ces mines fournissent encore les nombreux ateliers qui travaillent pour les besoins usuels. Enfin, comme le cuivre est à plus bas prix en Turquie que dans la plupart des états européens, il en passe beaucoup à l'étranger par contrebande.

La côte de Trébizonte, autrement le pays des

Natolie.

pourrait

parer tous les

ration des

pour attacher

manquer de

jets condamnés au

ploitation, dans les

des mines, préfèrent

envoyés sur les lieux

qui leur assure la tranquillité

immolé par ses bandes

par excès d'avidité, ou

ses agens

arrosé des larmes

trailles de la te

de faire

des

à la

Phase,

il lui

maître

métaux et

les, tels

l'Ar-

des

trées,

qui fournissent au commerce européen les mêmes articles, ainsi que des cuirs, des laines, de la cire et du miel. On s'acquitte, partie en échanges, consistant en eaux-de-vie et en armes à feu, partie en espèces monnayées. Comme les manufactures de toiles à voiles que la Turquie possède en Asie, ne peuvent suffire à ses besoins, elle en tire de la Russie par Tangarog et Azow. Il lui arrive encore, par ces deux ports, des cordages et du caviar; des fers de Sibérie, dont elle pourrait du reste très-bien se passer, si elle encourageait l'établissement des forges dans ses possessions d'Europe, et qu'elle exploitât les mines répandues dans la province de Sinope. Odessa et les ports de la Crimée lui donnent des toiles, des indiennes, de la morue, des sacs en crin, des toiles cirées, des toiles de Pologne, de l'ambre, plusieurs articles du nord de l'Allemagne, et des grains quand sa récolte est insuffisante. Les fourrures constituent la branche la plus coûteuse de son commerce d'importation avec la Russie. A la vérité elle lui fournit en retour des denrées coloniales qu'elle achète à bon compte aux Anglais; des huiles, des vins, des eaux-de-vie, des étoffes d'Alep, de Damas et du Diarbekir;

des chaly de Barbarie et d'Egypte, de l'encens, du corail, des couvertures de Smyrne; du lin d'Egypte; des pistaches, de la rhubarbe, des toiles de l'Archipel; des noix de galle, de la soie, du coton, des maroquins, de l'aloës, du tabac à fumer, des datues, des soiries tirées de nos fabriques et de l'Italie; un assortiment considérable de productions variées de l'Archipel, tels que limons, oranges et fruits secs; mais tous ces articles réunis ne forment qu'une partie du paiement : pour solder le reste, elle est forcée de prendre sur les bénéfices de son commerce d'exportation avec l'Europe. En parlant de ses relations dispendieuses avec l'Inde, nous avons vu qu'elle les entretient uniquement avec du numéraire : on peut donc conclure qu'elle verse au dehors la majeure partie des métaux monnayés qu'elle reçoit par la voie du commerce. D'un autre côté, ce qui peut faire croire qu'elle ne les rend pas en totalité, c'est le mince produit de ses mines, comparé avec la somme énorme qu'elle possède en espèces perdues pour la circulation, laquelle somme tend à s'accroître loin d'aller en diminuant.

Les établissemens russes de la mer Noire donnent une grande activité à la navigation. Les

bâtimens français, autrichiens, ottomans, fréquentent beaucoup ces parages, où descendent tous les produits de la Russie, surtout les grains, les chanvres, les fourrures, les laines, le crin, les cuirs, les peaux de lièvres, les bois propres au service de la marine, les toiles à voiles et les fers de Sibérie qui jouissent d'une réputation bien méritée. On y porte en échange des denrées coloniales, et tous les produits variés de l'industrie européenne : pour notre compte particulier nous ajoutons des eaux-de-vie à nos envois. Comme les articles de paiement sont d'un mince volume, tandis que les autres offrent généralement un poids considérable, les bâtimens s'y rendent à peu près sur leur lest; c'est dire assez que l'arrêté de comptes est au profit de la Russie.

Si l'on passe aux côtes occidentales de la mer Noire, on trouvera les riches provinces de la Moldavie et de la Valachie sur la rive gauche du Danube; la Bulgarie et la Roumélie au-delà du fleuve. Plusieurs de leurs productions entrent dans le commerce d'exportation, tels que le sel, les cuirs, le suif, le miel, la cire, les peaux de lapins et de chagrin, le goudron et le tabac. Le riz et les grains de toutes espèces

y passent aussi, mais par contrebande. L'Autriche, la Russie, la France et l'Angleterre, surtout les deux premières, entretiennent des relations suivies avec la Valachie et la Moldavie. Constantinople reçoit de ces provinces et de la Roumélie, la majeure partie de son approvisionnement en blé, beurre, miel, cire, volailles, bois de construction et de mâture. Ces productions sont tellement abondantes qu'elles se répandent jusque dans l'Archipel, et s'étendent à plusieurs autres parties de l'empire. Les places de Varna, de Galatz, de Bourgas et de Roudchiouk, sont les principaux marchés de ce commerce important.

A raison du voisinage, l'Autriche est en possession de pourvoir les deux provinces tributaires, d'un grand nombre d'articles de son industrie. En retour, elle reçoit des productions territoriales au-delà du paiement. La Russie est aussi en compte ouvert avec elles, mais elle donne au delà du montant de ses commandes. La France et l'Angleterre nécessairement ont moins d'avantages que ces deux puissances dans le commerce d'échanges; cependant la seconde trouve encore à y placer une certaine quantité de denrées coloniales. Quant à la Turquie,

fidèle à son apathie naturelle, elle ne se réserve guère que la fourniture des articles d'origine étrangère : des marchandises de l'Inde, par exemple, et quelques produits d'industrie nationale. Elle est donc bien éloignée de mettre à profit, comme elle le pourrait, une possession aussi favorable aux spéculations qui sont du domaine de l'économie politique (1).

Les provinces tributaires trouveraient le régime colonial bien doux, comparé à celui sous lequel elles gémissent. C'est même comme métropole que l'empire ottoman devrait se considérer à leur égard, s'il était, par son industrie, en état de subvenir à tous ses besoins. Mais une fiscalité révoltante s'emparerait encore de cette idée, et la ferait servir à désoler la pauvre humanité.

Ce tableau des productions variées que l'empire ottoman récolte en Europe, dans l'Asie et en Afrique, aura conduit à penser que non-seulement il pourrait se suffire à lui-même, s'il savait tirer parti d'une si grande masse de richesses qu'il se laisse enlever ou qu'il néglige,

(1) Cet article est traité avec les développemens qu'il comporte, dans le Mémoire que j'ai publié sous le titre : *De la Valachie, de la Moldavie, et de l'influence politique des Grecs du Fanal.*

mais encore qu'il réunit toutes les conditions, sauf le vouloir, pour mettre les États voisins dans sa dépendance. Le commerce d'échange entre ses nombreuses provinces, en supposant qu'il fût protégé, loin d'être soumis au régime vexatoire des avanies, procurerait à lui seul des profits incalculables à tous les régnicoles qui se chargeraient de nouer ses relations. Rien enfin ne lui manque de ce qui peut assurer ce résultat : matières premières, situation géographique, productions, entrepôts, communications maritimes et fluviales; il possède même bien au-delà de ce qu'une grande puissance oserait désirer. D'un autre côté, ses nations tributaires, dont il enchaîne les bras; qu'il immole stupidement à des intérêts étrangers, n'attendent qu'un signe d'adhésion pour donner essor à leur esprit industrieux.

CHAPITRE V.

Du gouvernement et de l'administration.

Le système administratif en Bosnie, comme dans toutes les provinces de l'Empire, s'annonce par une simplicité de formes, qui dénote en général un point de départ heureux, mais qui se tourne contre les contribuables dans les Etats où l'arbitraire a pris la place de l'autorité légitime. Cette question particulière, pour offrir de l'intérêt, demande à être précédée de l'examen critique d'une machine, que ses vices organiques et des altérations ont usée bien plus que le temps. Quant à l'opinion, comme elle n'a pas varié, sa force constante corrige ici l'influence des siècles, loin de la favoriser.

Le grand seigneur, comme kalife, est chef spirituel de la nation, le lieutenant du prophète, et l'ombre de Dieu sur la terre. C'est à ce titre suprême, dont la qualification de

sultan n'est qu'un diminutif, que l'exercice des trois pouvoirs est attaché. Mais cette faculté, qu'on croit illimitée, ne peut être reconnue pour telle, même en principe, et son action rencontre des obstacles fréquens, contre lesquels elle échouerait infailliblement si elle s'obstinait à les braver!

L'opinion, il est vrai, dans laquelle réside aujourd'hui l'autorité qui lui reste, rend le grand seigneur, en sa qualité de souverain pontife, arbitre absolu de la vie des sujets et de leurs fortunes. Cependant ce pouvoir judiciaire, sans bornes en apparence, de fait ne se manifeste guère sans réserve qu'à l'égard des vezirs, des pachas, des ministres, de tous ceux enfin qui occupent des emplois dans le militaire et dans l'administration. Il respecte forcément les chefs de l'uléma, ou du moins il se trouve contraint de prendre avec eux des voies détournées pour arriver à ses fins, lorsqu'il en veut à leur fortune ou à leur vie. Dans ce cas il les sort de l'ordre sacerdotal et législatif qui les met hors d'atteinte; sous les apparences trompeuses de la bienveillance, il les attire dans les rangs des officiers militaires, et ne peut les regarder comme sa proie qu'autant

qu'ils ont subi cette métamorphose. Voilà déjà une restriction majeure à l'étendue de ce même pouvoir judiciaire dont on se fait une idée inexacte.

Il en existe une autre à l'égard des sujets musulmans de la classe privée : leurs biens, leur existence ne se trouvent jamais compromis sans motifs plausibles. La nation abandonne à sa hautesse tous ceux qui sont à son service. Elle applaudit aussi souvent qu'il lui arrive de faire tomber une de ces têtes orgueilleuses et dévoratrices, que l'oppression réussit à élever au dessus des autres. Il n'en serait pas de même si l'arbitraire venait désigner des victimes innocentes dans ses rangs. Cette nation fière, et qui se croit appelée à commander aux autres, conserve le sentiment de ses droits et de sa dignité tout en s'inclinant religieusement devant le pouvoir légitime. Elle le reconnaît sans examen pour une émanation céleste ; mais les actes de ce même pouvoir cesseraient de porter à ses yeux l'empreinte de l'inspiration divine, s'ils étaient dictés par une volonté déréglée et évidemment capricieuse.

Sous les règnes des premiers sultans, sans aucun doute, les sujets, bien moins enclins

à murmurer, annonçaient une obéissance plus passive. Mais depuis ces grands princes dont le sabre appuyait énergiquement la volonté, et que leur brillante fortune pouvait bien faire reconnaître pour des êtres privilégiés du Ciel, l'autorité légitime, confiée à des mains débiles, a fait des concessions capitales. La coutume s'est établie sur l'autre plateau de la balance; peu à peu elle a completté un Code, qu'elle est parvenue à faire accepter à sa rivale; aujourd'hui, enfin, elle forme un véritable contre-poids, une garantie très-forte en faveur des sujets, qui non seulement voient en elle une égide secourable, mais encore qui l'emploient comme arme offensive.

Le souverain n'entreprend rien qu'elle n'autorise, et ne peut guère dépasser, sans un danger manifeste, les limites qu'elle a posées. Elle est d'autant plus à craindre pour lui, que le corps sacerdotal rend ses oracles, qui prononcent sa condamnation, lorsqu'il se montre indigne de la toute-puissance. En pareil cas, l'arbitre suprême d'un si grand nombre de destinées est dépouillé juridiquement du titre de kalife, et condamné à descendre du trône, comme ayant cessé d'être agréable à Dieu. On voit donc que le pouvoir

judiciaire dont on le pare, non-seulement est restreint de fait et de droit ; mais encore, par une subversion de principes, que le régime despotique peut seul excuser, on voit qu'il se tourne contre celui qui en abuse.

Les insurrections militaires achèvent de rendre le prince circonspect, timide même à l'égard des coupables qui se sont mis sous la protection des janissaires. S'il ose braver cette milice, il compromet l'inviolabilité du sanctuaire d'où il gouverne, retranché derrière des murailles qui l'empêchent d'apercevoir les parties les moins éloignées de son vaste empire.

On doit dire aussi qu'en Turquie les ministres sont responsables, et plus responsables que dans les gouvernemens représentatifs. Le plus souvent il arrive que la nation s'en prend à eux de ses mécontentemens, et demande leurs têtes, que le souverain se dépêche d'accorder pour prévenir les conséquences funestes d'une escalade dans les formes : mais le résultat est toujours un échec humiliant pour le trône. Enfin le vezir est destiné à détourner, en les attirant sur lui-même, les orages qui menacent le prince, et à servir de victime expiatoire toutes les fois que les sujets en demandent une;

du moins c'est ainsi que le souverain l'envisage. Cette grande charge, sous ce rapport, est donc l'ancre de sûreté de l'État, et contribue puissamment à le préserver du naufrage.

Montesquieu dit qu'il ne faut jamais changer les mœurs et les manières dans les gouvernemens despotiques. A ce conseil donné au pouvoir, le penseur profond aurait pu ajouter qu'en Turquie le prince doit même éviter soigneusement de les choquer. Othman II est la preuve que chez les Osmanlis, le code des coutumes est l'arche sacrée. Il s'obstina, malgré les représentations de l'uléma, à prendre pour femme la sœur de Mahomet III, mariée à un pacha; par ce double attentat contre les idées reçues, il s'attira les foudres du chef de la loi, et la déposition le conduisit à la mort.

La religion est souvent aussi, en Turquie, le refuge des opprimés. Ibrahim, poussé par un génie déréglé, à faire violence à la fille du muphty, souleva contre lui la nation. Cité à ce tribunal redoutable, assemblé dans la mosquée de Sainte-Sophie, il comparut en coupable suppliant, et sa déposition fut prononcée unanimement.

Mustapha Ier, Mahomet IV, Achmet III, Mustapha II sont encore des exemples frap-

pans du pouvoir que s'arroge une nation qui professe l'obéissance passive. Ces princes laissèrent s'introduire des abus sans nombre dans l'administration, ou permirent que le nom ottoman fût humilié, et furent déposés comme incapables d'occuper le trône.

Mais le mécontentement général, pour sanctionner ces actes violens, doit forcément emprunter l'organe du grand muphty, ce qui restreint son action. Quant à la puissance usurpée de ce même muphty, redoutable, uniquement par la force de l'opinion, elle devient bien plus terrible lorsqu'il existe un traité d'alliance entre elle et le corps des janissaires. La déposition de Selim III est l'ouvrage d'un de ces pactes destructeurs du pouvoir légitime. Le chef de la loi déclara réprouvé du ciel ce prince infortuné, en fondant son oracle sur le manque absolu de postérité où ce même ciel le laissait après un règne qui comptait déja plusieurs années. Du côté des janissaires, la nouvelle discipline établie par le nizamé-dgédid constituait le véritable grief; peut être aussi que Sultan Selim avait offusqué la nation par les changemens apportés dans les coutumes, et qui s'annonçaient comme les préludes d'autres

changemens plus sérieux. Enfin il arrive encore que le scheik-ul-islam, à l'exemple des kalifes de Bagdad, soit consulté seulement pour sanctionner l'ouvrage d'un parti : quand les ayams, conduits par Baïractar, forcèrent Mustapha IV à descendre du trône, et, au défaut de l'infortuné Selim, y placèrent Sultan Mahmoud, la puissance spirituelle ne fut appelée à jouer un rôle que lorsque l'action avait amené le dénoûment, et qu'il ne fallait plus que satisfaire aux formes.

Les incendies sont généralement précurseurs de l'orage en Turquie, où d'ailleurs il est rare qu'une révolte sanglante n'amène pas la catastrophe. Alors en un clin d'œil l'effervescence est à son comble; les sujets luttent contre le prince les armes à la main, et semblent faire au trône une guerre d'extermination. Mais le crime est à peine consommé, que les coupables, honteux de leur victoire, demandent humblement au pouvoir qu'il daigne les recevoir de nouveau sous le joug. Lors de la dernière révolution qui a ensanglanté la capitale de cet empire, aussitôt que le grand-vezir Baïractar, qui l'avait provoquée par sa conduite impolitique, eut mis fin à ses jours en se faisant sauter avec les débris

du palais ministériel, les janissaires, qui assiégeaient dans le même temps, et le sérail et la Porte, firent arriver au pied du kalife leurs supplications pour qu'il daignât leur rouvrir le sein de l'islamisme. On voit que le pouvoir spirituel répare les échecs de la puissance temporelle, et la réhabilite, du moins en principe.

Quant à la fin tragique de plusieurs sultans, les sujets n'ont jamais poussé la subversion de la morale publique jusqu'au parricide. C'est toujours dans les antres ténébreux du sérail; par un ordre émané de celui qui occupe le trône ou donné en son nom, et par les soins de vils eunuques, que sont mis à exécution ces actes violens, dictés par l'ambition alarmée: en deux mots, c'est le pouvoir naissant qui porte le coup de grâce au pouvoir déchu, et le sang de la victime ne rejaillit jamais sur la nation. L'arrêt de mort de Selim a été prononcé par son cousin Mustapha. Peu de temps après, si Mustapha a été lui-même immolé, c'est du consentement de sultan Mahmoud, qui n'avait à choisir qu'entre ce parti extrême et le sort de l'infortuné Selim. En se reportant à des époques plus reculées, on voit Mustapha Ier périr par ordre d'Amurat IV; et Ibrahim étranglé immédiate-

ment après sa déposition. Mais la vengeance qui attenta aux jours de ce prince se garda bien de revêtir cet acte des formes juridiques, et bien moins encore d'en tirer vanité, quoiqu'elle eût pour elle le chef de la loi. Othman II enfin, qui tomba dans sa prison, sous les coups d'une poignée d'assassins, fut aussitôt vengé par cette même milice qui avait servi d'instrument pour sa déchéance.

Nous avons parlé du crédit funeste attaché au titre de janissaire; en voici un exemple. Lorsque Husseïn Pacha, chargé par Sultan Selim de soumettre Paswan-Oglou, marcha contre ce rebelle célèbre, il n'osa pas conduire de janissaires avec lui, par la raison spécieuse que le félon était inscrit sur les rôles de cette milice. Réduit, devant Widin, à faire soutenir son artillerie de siége par un corps de cavalerie, on devine sans peine l'issue que dut avoir l'entreprise avec de semblables moyens d'exécution. Cependant ces égards criminels cesseraient dès l'instant où le principe de la légitimité paraîtrait compromis; et cette même milice, qui d'habitude fait trembler ses maîtres, serait la première à se presser autour du trône s'il était menacé d'un changement de dynastie. L'effica-

cité de ce contre-poison est si bien connue de l'ambition, qu'à travers les révolutions qui ensanglantent les annales ottomanes, on n'aperçoit pas même l'ombre de l'usurpation.

La faculté législative du sultan est incomparablement plus bornée que son pouvoir judiciaire. Depuis les empiétemens que l'uléma a faits sur le domaine de la couronne, le chef de l'État ne peut plus déclarer la guerre, conclure la paix, asseoir un nouvel impôt, apporter aucun changement dans les coutumes, sans avoir obtenu l'adhésion de ce corps, dont l'empire est absolu sur l'opinion. Suleïman le Canuniste a posé les fondemens de cette puissance modératrice, qui a profité, pour s'élever, de l'impéritie de ses successeurs.

La nation elle-même prend aussi parfois l'initiative dans les questions d'intérêt politique; entraîne le gouvernement à la guerre contre son vœu, et le détermine encore à précipiter la signature de la paix. Elle élève si haut la voix lorsqu'il lui arrive de rompre le silence, qu'il y a nécessité pour le souverain de se rendre à ses instances énergiques. D'ailleurs elle a de droit des délégués dans cette assemblée générale, composée de tous les ordres de l'État, et qu'on

n'omet guère de convoquer dans les circonstances extraordinaires. Cette assemblée, qui porte le nom de Aïak-Divany, n'est, il est vrai, que consultative; mais une marque de déférence aussi prononcée ne ressemble en rien à la manière de procéder du pouvoir absolu. D'ailleurs l'opinion qu'elle émet fait pencher la balance, et presque toujours tranche la difficulté.

A l'époque où les Français débarquèrent en Égypte, la nation demandait à grands cris qu'on déclarât la guerre à notre gouvernement. Une femme, saisissant le moment où le sultan se rendait à la mosquée, osa l'apostropher en ces termes: *Attends-tu que les infidèles soient maîtres des villes saintes pour marcher contre eux?* Dans cette circonstance, Selim fut entraîné, et ne se décida à déclarer la guerre à la France que pour céder au vœu général. Il est vrai que cette détermination, commandée par une agression manifeste, que le gouvernement français cherchait cependant à faire envisager à la Porte comme une entreprise dans son intérêt, était subordonnée à un projet d'alliance qui devait provoquer l'hésitation, et même la répugnance, dans le cabinet ottoman. Les instances de la nation, abusée par des traîtres, ont beaucoup

contribué aussi à la ratification du traité de Bukaretz (1).

Le pouvoir exécutif, qui devrait au moins appartenir sans réserve au grand-seigneur, n'existe plus lorsque le trône est occupé par

(1) Lors de l'expédition d'Egypte, le muphty se refusa constamment à autoriser de son fetwa la déclaration de guerre à l'égard de la France, ainsi que l'alliance offensive et défensive avec l'Angleterre et la Russie. Il se retranchait derrière cet argument : s'unir avec une puissance qui fonde son agrandissement sur la ruine de l'empire, tel est le projet qu'on voudrait me faire sanctionner. Enfin, il préféra la déposition à une condescendance criminelle. M. Ruffin, chargé d'affaires de la France, et M. Dantan, premier drogman de la légation, selon les instructions qu'ils avaient reçues, présentaient au reïs-effendy l'invasion de l'Egypte, de la part du gouvernement français, comme une mesure de sûreté tendante à diminuer l'influence de l'Angleterre près des beys, et à faire rentrer ces félons dans l'obéissance. Le ministre ottoman ne répondit que ce peu de mots : « Vous êtes trop jeune, M. Dantan; » mais votre chargé d'affaires, à qui sa longue expérience donne » le droit de prononcer, se rappellera que derrière ces murs » sont les ossemens d'Ibrahim-Pacha. » Cet Ibrahim, grand-vezir sous Achmet III, abusé par un excès de confiance, fut proscrit par l'opinion. Son maître, menacé lui-même, crut apaiser les mécontens en leur faisant jeter le cadavre de la victime qu'ils demandaient à grands cris; mais cet infâme sacrifice ne fit qu'avancer l'instant de sa déposition. Le reïs-effendi, qui avait sous les yeux la sépulture d'Ibrahim-Pacha, lisait dans son épitaphe le sort réservé dans l'empire ottoman aux ministres qui s'attirent la haine de la nation.

un prince faible. Dans le cas contraire, il jouit seulement d'une faculté d'emprunt que le moindre acte de félonie peut compromettre au point de la rendre impuissante. C'est encore la faute de la couronne : la mollesse, l'oisiveté, l'état de défiance dans lequel les sultans passent leurs jours depuis que leur palais est devenu une véritable prison, ont amené forcément les nombreuses concessions qui s'arment aujourd'hui contre leur autorité. Les Bajazet, les Amurat, les Mahomet pouvaient investir de tous les pouvoirs ceux qu'ils déléguaient dans les provinces : le félon ne parvenait jamais à retarder l'heure de la vengeance. Mais comment des princes qui se sont dépouillés gratuitement de la prérogative de commander aux baïonnettes ; qui même ont laissé s'élever et croître autour d'eux le système onéreux des grands vassaux, que l'existence d'une armée permanente mitigeait dans l'origine ; comment, dis-je, peuvent-ils espérer que leur volonté deviendra un ordre absolu, et recevra cette exécution rapide qui doit caractériser le pouvoir dans tous les gouvernemens? Le despotisme, il est vrai, appesantit son sceptre de fer sur l'empire ottoman, frappe le sol de stérilité et

tue l'industrie; mais ce sont les délégués de Sa Hautesse qui l'exercent et qui en recueillent les profits ensanglantés.

Le gouvernement, du reste, a mis lui-même les armes en main aux pachas. Par une vieille tactique, imaginée dans les temps où ce vaste empire, composé de pièces et de morceaux, ne formait pas encore un tout homogène, lorsqu'une province se mutinait, on se servait de la province voisine pour la faire rentrer dans l'obéissance. De là est venue l'autorisation accordée aux gouverneurs d'avoir à leur disposition des forces qu'ils ont amenées peu à peu à l'état de permanence, en perpétuant l'état de guerre. Le gouvernement a étendu ce système vicieux, au lieu de le corriger : aujourd'hui il se se t des individus pour se venger des individus; il arme les pachas contre les pachas. Voilà les seuls moyens de défense qui lui restent, et l'abus intolérable que Selim voulait anéantir en créant une armée permanente.

Si l'on continue à parcourir les annales ottomanes, avec l'intention de rechercher les causes de la décadence du pouvoir, on reconnaît que la défiance se glissa plus que jamais dans la famille impériale sous le règne de Suleïman-le-

Grand ; que ce législateur, trompé par l'astuce d'une femme, l'institua même en principe ; et dès lors que la réclusion des princes fut regardée par le sultan comme nécessaire à son repos.

Peu après ce règne mémorable on voit commencer la nullité du souverain, l'accroissement de l'autorité des ulémas, des grands-vezirs et l'insolence des janissaires. Le prince s'annonce ombrageux par système ; et les fratricides, les infanticides, de plus en plus fréquens, signalent son avénement au trône. La sultane mère et les eunuques se glissent dans le conseil, souvent même s'emparent du sceptre sans déguisement. Une foule d'abus s'introduisent dans l'administration, et les impôts vexatoires, qui en sont la conséquence, à tous les instans provoquent les signes du mécontentement. Les sypahis se révoltent, on leur oppose les janissaires ; ceux-ci à leur tour menacent-ils le prince d'un soulèvement, on les désarme en leur faisant des largessese. Le timon de l'Etat passe de main en main, et rencontre rarement un pilote expérimenté, parce que le caprice ou l'intrigue dicte le choix du sultan, qui, de son côté, s'estime heureux d'arriver au port en louvoyant constamment sur une mer toujours

prête à s'irriter : tel est en abrégé l'historique du sérail. En suivant ses différentes phases, il est facile de se convaincre que le pouvoir, absolu dans le principe, a fléchi en vieillissant; que les institutions se sont altérées, que les corps délibérans se sont engendrés ; et qu'il en est résulté une anarchie où chacun commande, où personne ne veut obéir.

Cependant un caractère fortement trempé, tel s'annonce sultan Mahmoud, dictera sa volonté d'un ton plus décisif, en imposera à une milice séditieuse, contiendra les pachas par des exemples toujours prompts, d'une sévérité inflexible, et parviendra enfin à rentrer dans ses droits. S'il survient en outre, sous ce règne, régénérateur des circonstances extraordinaires qui réveillent dans le cœur des sujets le sentiment de la patrie et le fanatisme religieux, on conçoit qu'un concours aussi heureux doive amener une crise salutaire, et tende de nouveau le ressort.

Il existe, avons-nous dit, deux êtres de raison en la personne du grand-seigneur : le kalife et le sultan. Le scheik-ul-islam, que le premier nomme et qu'il peut déposer, marche souvent de pair avec lui, et prouve dans les circonstances difficiles qu'il l'a dépouillé de

ses plus belles attributions : celles d'interpréter la loi et de la faire parler. Il préside, assisté du chef des émirs, à la cérémonie du couronnement. Lorsque le prince touche à sa dernière heure, c'est lui qui récite la prière funèbre près de son lit de mort. Quand il approche de sa personne révérée, au lieu de se prosterner le front contre terre à l'exemple de tous les sujets, il lui imprime sur la poitrine un baiser qui est plutôt le signe de la tendresse paternelle que de la piété filiale, comme l'indique d'ailleurs le titre de précepteur (kodgia), que son maître affecte de lui donner. Le sultan, les officiers militaires, tout ce qui porte le sabre ne se montre en public qu'à cheval; le chef de la loi et les principaux ulémas jouissent, avec les femmes, du privilége exclusif d'user du cotchi, voiture assez semblable à nos anciens coches. Cette différence tranchante a pour but encore d'attirer une considération plus marquée sur la haute magistrature. Enfin, après avoir vu le scheik-ul-islam, à la tête des docteurs de la loi, comme organe du pouvoir législatif, et comme chef de l'ordre judiciaire, nous le retrouvons, le premier de tous, dans l'ordre sacerdotal. Le titre éminent de souverain pontife,

qu'il cumule avec les deux premiers, complète cette triple puissance, empruntée du kalifat, et qui commande le respect chez tous les peuples.

Il est à remarquer cependant que le règne d'Abdul-Hamid ou plutôt de Cara-Mehemet, vezir de ce prince, a été d'une influence défavorable pour l'uléma, à raison des échecs que le corps a reçus en la personne de plusieurs grands muphtys. Par des dépositions répétées, le pouvoir a nui au prestige, en familiarisant le profane avec le sacré. Pour atteindre un but regardé jusqu'alors comme inabordable, ou du moins comme périlleux, l'habile ministre glissa la division parmi les membres principaux du corps. Le chef de la loi vengea plus tard, il est vrai, la puissance sacerdotale, lorsqu'il prononça la déchéance des deux successeurs d'Abdul-Hamid; mais Selim ne succomba que pour avoir laissé se former une ligue redoutable entre l'autorité spirituelle et les janissaires. Mustapha fut également victime d'une coalition puissante. Ces deux exemples prouvent l'infaillibilité d'un principe mis en pratique par les sultans expérimentés, et qui leur rappelle à tous les instans qu'ils doivent diviser s'ils veulent régner.

Le grand-vezir, qui représente le sultan,

c'est-à-dire la puissance temporelle, loin des yeux de son maître, commande les armées, dirige le ministère, imprime sur tous les visages le respect de la servitude. Sa Hautesse vient-elle à paraître, il rentre dans la poussière, et l'on ne retrouve plus en lui qu'un premier esclave, qui se fait remarquer par une plus grande abnégation de lui-même. En guerre il est toujours accompagné du saint étendard; cependant cette enseigne ne devrait être déployée que lorsque le sultan commande en personne. Dans les cérémonies sept chevaux richement caparaçonnés le précèdent. A l'armée on le reconnaît à trois queues de cheval (tougues) qu'on porte devant lui, selon la coutume tartare. Les ordonnances lui accordent encore une musique militaire (tabulkana), dont la composition est réglée d'après le poste éminent qu'il occupe. La police de la capitale fait partie de ses attributions, comme un des soins les plus importans de l'empire. Il préside le mukhavéré, autrement le conseil d'Etat, et rend compte à Sa Hautesse de ses délibérations. Quatre jours dans la semaine il rend la justice, assisté alternativement par les deux cady-askers, l'istambol-cadyssy, les mollas de Galata, de

Scutari et d'Eyub, qui prononcent, sauf l'approbation du vezir.

Au divan-kané et au galibé-divan (1) sont attachés, en qualité de greffiers, le buyuk-teskéredgi et le kutchink-teskéredgi. Ces deux officiers se tiennent debout, le premier à droite, le second à gauche des juges. Ils reçoivent les requêtes (arzuhal) des mains du tchiaousch-bachi, et en donnent lecture (2). Avant l'audience ils se partagent les plaideurs et appellent les causes à tour de rôle. Toutes les décisions du grand-vezir en matières juridiques sont prises en note par eux.

Le sultan honore son premier ministre du titre de lala qui répond à celui de tuteur. Cependant, lorsque ce dernier aborde son pupile, il fléchit le genou, touche la terre de la main droite, la porte à sa bouche, ensuite à son

(1) Le premier se tient à La Porte, c'est-à-dire dans le palais du grand-vezir; le second, dans la salle du koutbey au sérail. Dans l'un et l'autre cas le tribunal est composé comme il a été dit plus haut.

(2) La concision est de rigueur dans la rédaction d'un arzuhal. Ces sortes de requêtes sont dressées par des écrivains publics expérimentés, et qui font une étude particulière de ce genre de composition.

front en s'inclinant humblement. Il use du même cérémonial pour prendre congé de Sa Hautesse.

Le capitan-pacha commande sur mer avec une autorité aussi illimitée. Toutes les îles et les côtes font partie de son département, qu'il parcourt chaque année pour lever le tribut. A Constantinople il exerce une surveillance immédiate sur l'arsénal de construction, sur les troupes de la marine et les faubourgs de la rive septentrionale du port. En présence du grand-vesir il n'est plus qu'un personnage très-secondaire, selon ce principe fondamental qui préside partout à l'ordre hiérarchique dans l'empire ottoman.

Le ministère se compose ainsi qu'il suit :

Le keaïa-bey, en sa qualité de secrétaire des commandemens du grand-vezir, et à raison de l'influence que lui donnent ces fonctions élevées, doit être mis en tête. Il transmet aux gouverneurs des provinces ainsi qu'aux différens chefs militaires les ordres du représentant de Sa Hautesse. Dans ses bureaux on enregistre tout ce qui est envoyé aux provinces, en laisssant cependant au defterdar et au reïs-effendi le soin de dresser les expéditions,

chacun en ce qui le concerne. Il ouvre les lettres adressées au grand-vezir, et lui en présente l'extrait ; il donne des ordres en son nom, et même il peut le faire sans le prévenir. Mais aujourd'hui son autorité est déchue; il en est de même de celle de son chef. Ces deux dignitaires se montrent très-réservés à prendre sur eux, par suite des craintes qu'inspire la responsabilité.

C'est le grand-vezir qui nomme le keaïa-bey, sauf l'approbation du grand-seigneur. Cela doit être ainsi, puisque le second est l'homme de confiance du premier ministre et un autre lui-même. Cet emploi conduit assez ordinairement au veziriat.

Le defterdar, autrement le ministre des finances, est chargé de poursuivre la rentrée des fonds, de pourvoir à toutes les dépenses, d'affermer les revenus de l'empire, de centraliser enfin la comptabilité du miri et d'en présenter chaque jour le tableau sommaire au grand-vezir, de manière à le tenir constamment au courant de l'état financier. Cet emploi constitue donc intendant-général et grand-trésorier celui qui en est revêtu. Dans les cérémonies le defterdar cède la préséance au keaïa-bey, et

marche sur la même ligne que l'aga des janissaires.

Le reïs-effendi vient ensuite. Il a en partage le département des affaires étrangères; il est en outre chancelier ou archiviste de l'empire. Dans ses bureaux, qu'on nomme divan-calem, sont dressés tous les fermans, excepté ceux qui ont rapport aux finances et à l'administration, dont la rédaction appartient au defterdar. Son nom, traduit littéralement, répond à cette qualification : *homme de bureau en chef*. Il ferme la liste du ministère proprement dit, à moins qu'on n'y porte encore le tchiaousch-bachi, autrement le chef des messagers d'Etat.

Ce dignitaire est chargé de l'expédition ou de la transmision des ordres. Il siége au divan, c'est à dire aux audiences consacrées à administrer la justice, et prononce sur les causes qui ne sont point assez importantes pour être soumises au grand-vezir. Intermédiaire de l'autorité première pour tout ce qui est du ressort de la justice, il porte au rôle et appelle les causes à juger. Le corps des tchiaouschs est sous les ordres de ce dignitaire. Ces messagers d'État remplissent encore les fonctions d'huissiers

près du grand-vezir, lorsqu'il tient divan, ou qu'il parcourt la capitale comme ministre de la police.

Le ministère est spécialement attaché au grand-vezir, et le suit à l'armée. Dans ce cas le grand-seigneur nomme pour résider près de sa personne un kaïmacam et un second ministère tout semblable au premier, mais dont les fonctions se bornent à préparer les affaires. L'autre ne perd rien du privilége de les conduire à fin, ce qui entraîne des lenteurs souvent préjudiciables au service. Cette restriction est une conséquence de la responsabilité qui doit peser sans partage sur une seule tête, conformément à la maxime favorite du gouvernement.

Les dignitaires qui jouissent du privilége d'assister au conseil d'Etat sont : le chef de la loi, le capitan-pacha, les deux cady-askers, le kéaïa-bey, le defterdar, le reïs effendy et le tchiaouch-bachi. Les chefs de division du ministère, les agas des janissaires, des selictars et des sypahis restent, les seconds en dehors sous les portiques de la salle, les autres dans une pièce voisine, de manière à pouvoir comparaître aussitôt qu'ils sont demandés. On voit en

face de la porte l'œil de la surveillance. C'est une petite fenêtre grillée qui fournit à Sa Hautesse le moyen d'assister invisiblement aux délibérations.

Après les grands personnages du ministère, il existe une hiérarchie de second ordre, qui jouit aussi d'une haute considération et complète le mouvement de la machine. Sa marche, du reste, est régulière, impassible même, et les changemens fréquens qu'elle éprouve dans ses principaux rouages, n'occasionnent en elle ni commotion, ni ralentissement; parce que les autres, sur lesquels roule vraiment l'administration, sont doués d'une permanence complète. Tout y est réglé encore sur le même pied qu'au temps de Suleïman qui l'a fondée : les Osmanlis témoignent autant de répugnance à opérer des changemens dans leurs manières que dans leurs mœurs.

Il serait à désirer que l'ordre parfait, la régularité invariable qu'on remarque dans les différens bureaux de la Porte, se retrouvassent aussi dans les provinces, où l'administration, soumise, au contraire, à des gouverneurs qui ne connaissent de règle que leur volonté, procède le plus souvent au gré de l'arbitraire.

Le nichandgi est le premier officier de la Porte après les ministres. Ses fonctions consistent à apposer le chiffre de Sa Hautesse sur tous les fermans. Avant d'arriver à lui pour recevoir le cachet de l'authenticité, ils sont signés par le secrétaire rédacteur, parafés par le chef du bureau où ils ont été dressés, et revêtus du seing du reïs-effendi ou du defterdar. Cette filière offre la preuve de cette grande régularité, de cet esprit méthodique, qui caractérisent l'administration centrale (1).

Après le nichandgi viennent les chefs de division de la defterdarerie, qui se partagent toutes les branches de service, c'est-à-dire ce qui constitue chez nous plusieurs grands départemens connus sous le nom de ministères. Dans l'empire ottoman, la marine, l'armée

(1) Le chiffre du sultan, autrement le kaatif-schérif, s'appose en tête des fermans, avec une espèce de griffe qui porte le nom de tourra. Selon le dire de Cantemir, les premiers princes ottomans écrivaient eux-mêmes leurs ordres, et la charge de nichandgi n'a été instituée que pour remplacer cette pratique estimable, tombée en désuétude. Sur les fermans relatifs aux finances, le parafe du reïs-effendi est substitué à celui du defterdar. Quant au grand vezir, il ne contresigne que les lettres d'envoi et ses ordres particuliers. Le nichandgi fait prendre copie de tous les fermans soumis au tourra.

de terre, les finances, l'intérieur et la maison de l'empereur relativement à plusieurs articles de recouvrement et de dépenses, n'en forment qu'un seul pour les deniers. Le defterdar est le centre commun de ces divisions principales, qui portent le nom de calem. La première règle la marche des autres, contrôle leurs opérations, asseoit et fait la répartition générale des impôts. Les autres pourvoient, chacune en ce qui la concerne, à la rentrée des fonds, soient qu'ils proviennent des biens domaniaux, ou des impositions; aux dépenses des différens services, c'est-à-dire à la solde de l'armée de terre et de l'armée de mer, aux gages des officiers civils et militaires qui tombent à la charge du trésor; à l'entretien du matériel de la marine et de la guerre; aux fondations pieuses, à la vérification des rôles de la milice, enfin à la confrontation de la recette et de la dépense, établie de telle sorte que la situation de caisse ressorte en très-peu de pages, comparativement à la complication et à l'abondance des matières. Les subdivisions achèvent d'établir dans cette administration immense une clarté parfaite sous le rapport du classement et de la distribution des fonctions, de manière que les empiétemens et les incertitudes

n'entravent jamais la marche des affaires. D'un autre côté la partie des écritures ne prend pas ces accroissemens effrayans qui finissent par amener la confusion ; et si le principe d'invariabilité a ses inconvéniens, du moins empêche-t-il le ministère ottoman de s'égarer dans un dédale.

La rédaction se fait en turc, mais avec toutes les richesses d'emprunt dont cette langue est redevable à l'arabe et au persan.

Le terzana-emini a l'intendance de la marine pour la partie administrative. Le top-khané-nazyr joue le même rôle dans l'arsenal de terre. Le dgiumi-khané-emini est inspecteur des mines. Le muhaïdgi fait les achats de grains pour le compte du gouvernement. Le zarphazné-emini exerce son inspection sur l'hôtel des monnaies. Les douanes constituent les attributions de dgiuruk-emini. Ces différens chefs d'administrations particulières ont aussi des rapports directs avec le defterdar, qui se retrouve constamment en matières de comptabilité, quels que soient les services. De cette manière d'être résulte que le ministère ottoman est partagé en deux grandes divisions, dont la première embrasse les ordres, les mouvemens et la diplomatie, dégagés de la partie financière,

tandis que l'autre rassemble, sans partage, tout ce qui a rapport à l'administration.

Après les ulémas, quelquefois même avant eux, c'est parmi les effendis et les kodgias (gens de plume) qu'on trouve le plus d'instruction. Le defterdar et les reïs-effendi sortent presque toujours de cette classe rompue aux affaires; elle a donné aussi des pachas et même des grands-vezirs. Les officiers militaires qui doivent leur élévation aux emplois ministériels ou qui tirent leur origine de l'intérieur du sérail, se distinguent de ceux qui sortent des rangs de l'armée, par une urbanité et des manières sensiblement plus épurées, surtout par une étendue de connaissances que les autres n'ont pas; mais ceux-ci, en revanche, familiarisés avec la profession des armes, sont bien plus propres à diriger les opérations militaires. Sous ce rapport ils ont l'opinion pour eux, tandis qu'elle désigne de préférence les premiers pour la négociation des affaires diplomatiques, auxquelles ils mêlent une dextérité dont on croit cependant les Osmanlis entièrement dépourvus. La conduite que tient la Porte dans le moment présent doit suffire pour détruire un préjugé qui pouvait, il est vrai, passer

pour une opinion fort raisonnable, dans le temps de ses démêlés avec l'impératrice Catherine.

Le titre de beyler-bey, qui signifie prince des princes, aujourd'hui est conféré seulement au pacha de Roumélie ou plutôt de Sophia, et à celui de Natolie, qui fait sa résidence à Kutaïe. Autrefois le pacha de Damas jouissait aussi des prérogatives attachées à cette dignité. Dans le principe, elle accordait à ceux qui en étaient revêtus, le privilége de recevoir de la Porte les ordres relatifs aux gouverneurs de leurs ressorts respectifs, et les investissait du droit de surveillance à l'égard de ces subordonnés. Depuis que les pachas sont regardés comme fidèles pour peu qu'ils veulent bien paraître soumis, la charge de beyler-bey a perdu son autorité, et n'en conserve plus que le souvenir. Le gouvernement s'adresse d'habitude aux premiers, sans employer l'intermédiaire souvent méconnu des autres.

Dans les ordonnances de Suleïman, tous les pachas indistinctement sont qualifiés de beyler-bey. L'adulation accorde souvent encore ce titre flatteur au pouvoir, qui de son côté se prête à cette cajolerie, d'autant plus facilement qu'il est familiarisé avec la langue hyperbolique, par le sultan lui-même, qui en donne

l'exemple dans le protocole de ses fermans.

Les gouverneurs de province reçoivent, avec la pelisse d'investiture, le libre exercice de la puissance temporelle attribuée sans aucune restriction au grand-seigneur. Mais, pour apposer sur leurs ordres le cachet de l'irrévocabilité, ils ont de plus que Sa Hautesse, à leur disposition, des maisons militaires nombreuses, composées en grande partie d'Albanais qui leur obéissent aveuglément. Le ourf, ou le droit de prononcer en dernier ressort au civil et au criminel; la perception des impôts qu'ils sont chargés de faciliter, et qu'ils prennent souvent à leur compte; le privilége qu'ils s'arrogent sous différens prétextes, de lever des contributions, sans que leur conduite soit soumise à examen, pourvu qu'ils conservent les dehors de la soumission; cette existence précaire, qui leur rappelle à tous les instans que leur grandeur est la plus fragile des grandeurs humaines, deviennent autant de considérations puissantes qui, se liguant avec tous les moyens d'opprimer dont ils sont investis, aiguisent chez eux une avidité à laquelle les malheureux rajas servent de pâture de préférence aux vrais croyans.

La seule entrave mise à cette faculté illimitée

de faire à volonté le bien ou le mal, c'est l'assemblée des notables de la province, qu'un pacha est tenu de consulter quand il s'agit d'une taxe extraordinaire ou de déroger à la marche accoutumée des choses. Mais on conçoit que cette garantie devient nulle avec un gouverneur puissant; d'ailleurs elle ne s'étend pas aux intérêts isolés. En résumé celui qui commande dans un pachalik cumule les pouvoirs et attributions des lieutenans généraux délégués dans nos divisions militaires, des intendans chargés anciennement de l'administration de nos provinces, et se prévaut encore d'une autorité judiciaire affranchie des entraves de la loi.

Les vaïvodes sont les gouverneurs particuliers des villes ou des pays érigés en apanages et abandonnés aux sultanes mère et sœurs du grand-seigneur pour leur entretien, ou bien affectés aux principales dignités de l'empire. L'Archipel possède plusieurs apanages. Les tributaires qui vivent sous ce régime, surtout ceux qui relèvent des sultanes, sont à une condition incomparablement plus douce que les autres. Ils trouvent, dans les apanagistes, des protecteurs empressés à les défendre par intérêt

personnel et par affection : le vaïvode n'est qu'un intendant.

Les pachas du premier ordre se font précéder de trois chevaux de main dans les cérémonies, et de trois tougues en guerre : de là vient le titre de pacha à trois queues. Non-seulement ils sont appelés au gouvernement des provinces, mais encore au commandement en chef des armées, auquel cas ils prennent la qualification de Sers-Askers.

Les pachas à deux queues reçoivent des gouvernemens de second ordre, qui les mettent en relations directes avec la Porte. D'autres jouent le rôle de maréchaux-de-camp dans les pachaliks de première classe. Ceux-ci, comme on le conçoit, sont bien moins avancés que leurs confrères sur la route de la fortune et de la considération. Enfin dans plusieurs villes, telles que Philippopoli, la Porte envoie des capidgy-bachi la représenter, avec le titre de mutezelim. Ces dignitaires, classés parmi les principaux officiers du sérail, c'est-à-dire qui sont *de l'intérieur*, pour parler la langue usuelle, lui offrent plus de garanties que les chefs militaires dont l'avancement est dû souvent au corps des janissaires.

Les beys sont des officiers militaires, nommés par le grand seigneur au commandement des sandgiaks ou arrondissemens, sous les ordres des pachas. Autant qu'il est en leur pouvoir, ils marchent sur les traces de leurs chefs ; en sorte que ces oiseaux de proie s'engraissent encore aux dépens des contribuables. Ils se reconnaissent à la tougue et au cheval de main qui les précèdent. Lorsqu'ils sont convoqués pour la défense de l'Etat, ils rassemblent sous l'étendard ou sandgiak affecté à chaque arrondissement, les feudataires et le contingent de leurs commandemens respectifs. Dans le nombre il en est qui parviennent à réunir des armées entières autour de cette enseigne modeste : Ismaïl-Bey offrait naguère encore un exemple de cette puissance colossale qui est toujours en Turquie, l'ouvrage d'un homme, et croule avec lui. Sans un correctif aussi précieux qu'on ne trouve que là, depuis long-temps l'empire ottoman n'existerait plus. Avant la création des pachas et des beylerbeys on donnait aux différens gouvernemens la qualification de sandgiak, et les membres de la famille impériale, qui passent aujourd'hui leurs jours dans la réclusion, étoient appelés à y représenter le sultan.

Dans les lieux où il n'y a ni bey ni ayam, le pacha nomme des mutezelims, et plus généralement des délégués revêtus du titre d'aga. Ce terme générique répond à la qualification de commandant. Voilà la part du pouvoir; il reste à examiner les contre-poids que les abus toujours croissans ont fait naître, et que la résistance à l'arbitraire a légitimés.

Les ayams, dont nous allons exposer l'origine et l'historique, viennent après les beys, mais quelquefois marchent avant les pachas, en mesurant leur rang sur la puissance effective. Dans plusieurs villes de l'empire, et surtout en Roumélie, les corps municipaux se sont arrogé le privilége de choisir un de leurs concitoyens pour prendre en main les intérêts de la commune, et veiller à ce que les pachas ne leur portent pas atteinte. Le motif avoué de l'institution, se renferme dans le droit pur et simple de représentation à l'égard du gouvernement, en cas de lésion de la part de ses délégués; dans la répartition des taxes et l'exercice du pouvoir municipal. D'après les clauses de ce contrat, l'ayam devrait se borner à jouer le rôle de chef communal, et d'intermédiaire de sa ville envers l'autorité. Au choix de ses concitoyens, c'est toujours un

homme capable d'en imposer par ce crédit que donne la fortune, et par la considération que la force morale imprime partout, mais principalement chez les Osmanlis, quand elle peut encore se prévaloir d'un extérieur imposant. On va voir comment cet emploi purement civil a pris un caractère militaire bien prononcé.

L'attitude défensive des ayams, la petite guerre qui s'est élevée naturellement entre eux et les gouverneurs, d'abord leur a mis les armes en mains, ensuite les a conduits à oublier le motif de leur institution, et bientôt ils ont été entraînés dans la félonie, sous le prétexte de résister à l'oppression. Avant le règne régénérateur de Sultan Mahmoud, plusieurs ayams étaient même parvenus à rendre leur autorité héréditaire, et tous tendaient, avec l'espoir du succès, vers ce but ambitieux. La guerre désastreuse que la Porte fut dans l'obligation de déclarer au fameux Passwan-Oglou, le premier des ayams de la Roumélie, et dans laquelle la sûreté de l'Etat se trouva compromise, prouve le degré de puissance que ces chefs entreprenans avaient acquis, et qu'ils atteindront de nouveau aussitôt qu'un prince faible, tel que Sultan Abdul-Hamid, montera sur le trône.

Il faut convenir aussi que la Porte elle-même a favorisé par calcul l'essor des ayams. Selon sa politique accoutumée, elle jeta les yeux sur eux pour les opposer aux pachas, dont la puissance avait grandi, sous le règne d'Abdul-Hamid, de manière à l'alarmer sérieusement. Les ayams, autorisés tacitement par le gouvernement, prirent à leur solde une multitude d'aventuriers, habitués à chercher fortune sur les grandes routes. Avec ce ramassis de bandits ils déclarèrent la guerre aux pachas; l'allumèrent dans le même temps en Europe et dans l'Asie; ne tardèrent pas à s'entre-déchirer eux-mêmes; enfin pendant plusieurs années les plus riches provinces de l'empire furent la proie de leurs brigandages. Les pachas, à leur tour, appelés au secours de la Porte, changèrent de rôle avec les ayams; mais la soumission de ces nombreux ennemis domestiques ne date que du règne de Mahmoud. En définitive, les villes en Turquie, comme nos communes dans les temps de la féodalité, cherchent un refuge contre les grands vassaux, et les hommes puissans se règlent aussi sur la conduite que tenaient les barons à ces époques d'anarchie. Cependant, bien moins heureux, depuis des siècles ils luttent

en vain pour ériger des fiefs transmissibles et des principautés indépendantes : les annales ottomanes à chaque page présentent des exemples de fortunes aussi brillantes et de fins aussi tragiques que celle du vieux pacha de Janina.

Sultan Mahmoud a fait la guerre au pouvoir héréditaire dans toute l'etendue de l'empire. Les grands feudataires de l'Asie, recommandables par leur soumission constante, n'ont pas même été exceptés de cette loi imprescriptible qu'il s'étoit imposée en montant sur le trône. Ali-Pacha, qui rappelait encore les règnes malheureux de ses débiles prédécesseurs, vient enfin de succomber ; et Mahmoud, en promenant ses regards sur les nombreuses provinces de sa domination, peut dire avec un orgueil légitime : « Mon nom est par- » tout respecté ; nulle part ma volonté n'est » méconnue. » Depuis bien des années les sultans n'ont osé tenir un langage aussi fier.

Tout en faisant l'éloge du système de soumission, sans lequel d'ailleurs il n'existe pas de gouvernement, on est forcé de convenir qu'avec le degré d'irrégularité où l'administration provinciale est arrivée, les pachas, qui ne

ne tendent pas à s'affranchir des devoirs de la subordination, généralement sont plus accablans pour les contribuables que les gouverneurs indépendans. Rien de plus facile à expliquer que cette prétendue contradiction : non seulement le pacha soumis a la crainte chaque année au baïram, qui est l'époque des nominations et des confirmations, qu'un nouvel élu ne vienne les déposséder ; mais encore il est tenu à des cadeaux, à des sacrifices d'argent envers les ministres, envers les officiers du sérail, s'il veut se maintenir en fonctions. Le pacha indépendant, ou plutôt celui dont la soumission n'est qu'apparente, n'a d'inquiétude que celle d'être exproprié par la force ; or, comme la félonie tire toujours son origine de la faiblesse du gouvernement, et qu'elle s'arme de manière à pouvoir lui en imposer, les grands coupables n'ont pas de peine à se persuader qu'ils sont indestructibles. Le sentiment de la permanence engendre en eux le sentiment de la propriété, qui se rattache de lui-même au principe de la conservation. Cette vérité et ses conséquences sont incontestables : les épis verts que le soldat moissonne sans égard, le cultivateur attend qu'ils soient parvenus à

maturité pour les couper, et dans le même temps il dépose la semence qui doit parer son champ d'une nouvelle récolte ; l'autre au contraire cherche, le jour suivant, une terre nouvelle pour la dépouiller aussi impitoyablement. Cependant Ali-Pacha nous fournit la preuve récente que cette règle générale a ses exceptions.

Si le grand seigneur, à l'exemple de ses aïeux, avait une armée permanente, il pourrait confier à ses pachas le gouvernement des provinces, en se rapprochant davantage du principe de stabilité. Il aurait devers lui un motif de sécurité qui préviendrait les tentatives de la félonie. Mais, pour le bien être des sujets, il faudrait qu'il retirât le pouvoir judiciaire, qui devient, entre les mains de ses délégués tout-puissans, l'arme la plus redoutable. Dans les mêmes vues, et dans l'intérêt du miri, il faudrait aussi qu'il confiât la pèrception des impôts à une autorité rivale qu'il placerait en sentinelle aux côtés de l'autorité militaire. Enfin il serait indispensable, pour le repos de ses peuples et la sienne, que les pachas ne pussent lever des deniers sous aucun prétexte, par conséquent qu'ils discontinuassent de se rétribuer

eux-mêmes, et qu'ils fussent réduits à n'user de leurs pouvoirs que pour faire respecter la bourse de leurs administrés : rien de plus élémentaire que la solution de ce problème. Pour compléter la réforme des abus, il ne serait pas moins rigoureux que le miri se chargeât de solder tous les emplois, et les salariât de manière à ce qu'on ne vît plus les agens du gouvernement se conduire en partisans qui vivent aux dépens de l'ennemi ; à plus forte raison ils devraient être dispensés d'acheter leurs offices, comme il résulte du présent d'usage auquel ils sont tenus à l'égard de Sa Hautesse. Le principe de fiscalité qu'on suit à leur égard est aussi déshonorant que faux ; c'est lui seul que les contribuables doivent accuser du système d'exploitation dont ils sont les victimes. Les charges légales présentent un aperçu tellement modéré, que même en triplant le fardeau, dans l'intention de faire cesser les extorsions, on soulagerait les peuples, de manière à s'attirer leur reconnaissance, et l'on mettrait le miri dans une situation des plus florissantes.

Les bourgs et les simples communes ont aussi leurs chefs municipaux. Partout où il y a des musulmans ce sont eux qui commandent ; dans

les villages composés uniquement de rayas, le primat est pris parmi eux, et c'est avec ce chef que l'autorité correspond, de manière que la responsabilité porte en entier sur lui. Pour les affaires qui concernent les nations tributaires, prises en masse, la Porte traite directement avec leurs chefs ecclésiastiques, qui, par cette raison, résident constamment dans la capitale. Les gouvernemens absolus, de même que le gouvernement militaire, tendent de tout leur pouvoir à la simplification, et toujours considèrent les têtes les plus élevées comme les seules responsables. Ce système donne lieu nécessairement aux abus d'autorité, mais l'exécution est rapide.

Chaque ville a son corps municipal composé des notables du lieu : c'est encore la fortune qui obtient ce titre. A l'exception de cette inégalité sociale, qui même ne se fait sentir que médiocrement en Turquie, tous les individus de la classe privée marchent de pair, et les dignitaires déchus vont se perdre dans l'obscurité d'où ils sont sortis. Il n'y a guère d'aristocratie que celle du pouvoir, et l'on a vu que le pouvoir, presque toujours privé d'antécédens, généralement est très-passager. Il est vrai que

l'uléma jouit d'une haute considération ; mais elle est gratuite, protectrice, et ne déroge point au principe d'égalité que la religion prêche, que le gouvernement, par sa nature, tend à maintenir. Ce corps est le seul où l'hérédité soit parvenue à prendre racine, de manière à offrir une filiation suivie dans certaines familles. Les kiuperli ont fait aussi, pendant plusieurs générations, exception à la règle adoptée à l'égard des grands officiers.

Cependant on trouve en Turquie une institution vraiment de l'essence monarchique : ce sont les corporations de métiers. Tous les membres de la même profession se considèrent comme solidaires l'un à l'égard de l'autre, sous le rapport de la moralité. Chacune d'elles a son chef, qui exerce une sorte de juridiction sur ses confrères, devient l'interprète de tous, leur répondant près de l'autorité, et qui prend rang parmi les membres du corps municipal. Ces chefs, en même temps qu'ils veillent au maintien de l'ordre, chacun parmi les siens, sont aussi leurs protecteurs nés.

On doit voir de plus en plus que ce gouvernement vicieux n'est pas sans correctifs : d'un côté, s'il s'annonce avec les signes apparens

du despotisme dans la transmission du pouvoir, de l'autre il laisse percer les remords, à en juger par ses défiances à l'égard des dépositaires de ce même pouvoir, et son attention à nommer d'office un défenseur au faible; mais il faut convenir aussi qu'en cela il a pensé, avant tout, à sa sûreté propre. En définitive l'intention primitive n'avait nullement en vue un gouvernement arbitraire; et même l'équité a dû poser la première pierre de l'édifice, par la raison spécieuse que l'esprit de la législation musulmane, qui découle du régime patriarcal, consacre le principe de l'égalité parfaite des droits politiques. Le sabre, en s'introduisant dans les affaires juridiques et administratives, ne pouvait manquer d'apporter des changemens notoires; cependant les maximes fondamentales, consacrées par la religion, surnagent encore; d'un autre côté les priviléges accordés aux sujets ont grandi par empiètement, mais de l'aveu du pouvoir légitime alarmé, qui s'est ligué avec eux pour lutter contre ses délégués devenus trop puissans. Les mêmes causes ont amené des effets semblables dans notre ancienne monarchie, avec cette différence que l'auto-

rité légale est rentrée aussi dans ses attributions, et que l'arbitraire a disparu.

Tous les réglemens dont on vient d'offrir la substance sont encore l'ouvrage de Suleïman le Canuniste. Ce prince législateur a commis, il est vrai, une erreur, en condamnant les membres de la famille impériale à la réclusion, puisque ce systême devait engendrer la nullité et favoriser les empiétemens; mais ses ordonnances sur l'administration qu'il a traitée dans les moindres détails; ses lois somptuaires qu'il a étendues à tous les ordres, à toutes les classes; ses constitutions militaires, où la religion et l'honneur s'étaient réciproquement, sont le fruit de la méditation, et s'encadrent à merveille dans le plan vaste que Mahomet s'est contenté d'ébaucher.

Les beys et les agas montrent d'autant moins de soumission à l'égard du pacha, que son autorité est moins solidement établie; c'est-à-dire qu'elle se règle sur les moyens qu'il a devers lui pour la fonder. Or, ces moyens ne consistent point en Turquie dans le nom, dans le génie administratif, dans l'homme moral enfin; ils résident en entier dans les baïonnettes dont le pouvoir s'entoure ou qu'il peut appeler

à son aide. Cette manière d'être est l'état habituel de l'empire ottoman, dès l'instant où la félonie a acquis la certitude de l'impunité. Alors les pachas entrent en rébellion ouverte à l'égard de la Porte ; les beys, les ayams, les agas déclarent la guerre aux pachas, ou se mettent en défense pour peu qu'ils soient menacés. Sous un prince qui gouverne, cette anarchie n'est plus que locale. Pendant les règnes d'Abdul-Hamid, de Selim et de Mustapha, elle avait atteint son apogée : l'histoire de l'empire ottoman n'offre nulle part des pages plus désastreuses ; et l'on était autorisé alors à conjecturer que le moment de sa dissolution approchait. Aujourd'hui le génie destructeur est comprimé ; toutes les plaies qu'il avait ouvertes au cœur même de l'Etat sont cicatrisées ; les seuls janissaires restent encore à soumettre ou plutôt à extirper : cette tâche n'est pas la moins épineuse de toutes celles que Sultan Mahmoud s'est imposées. Une guerre sérieuse peut singulièrement seconder ses desseins, et plus d'une fois ses aïeux ont eu recours à ce remède énergique pour atténuer les effets du mal. Il sera bien plus grand qu'eux s'il réussit à en détruire le principe.

Le pachalik de Bosnie est un des gouvernemens les plus importans de l'empire, à raison de son étendue. Il est encore un de ceux qui fixent davantage l'œil de la surveillance, par suite de sa contiguité avec les états chrétiens et de son éloignement de la capitale. Ce sont toujours des hommes d'une fidélité éprouvée auxquels on le confie ; et même ils ne le conservent guère au-delà de trois années. Cependant le caractère d'indépendance des habitans, surtout l'esprit insurrectionnel des agas, jusqu'à un certain point peuvent rassurer la Porte à l'égard des empiétemens des pachas sur sa propre souveraineté. Dans aucune province de l'empire l'autorité du gouverneur ne rencontre une opposition plus fréquente et plus soutenue. Sérajo, en sa qualité de capitale devrait être le siége du pouvoir. On y voit encore le palais qu'il occupait autrefois ; mais il s'y trouvait dans une situation critique assez semblable à celle du pacha d'Egypte, lorsque les beys le tenaient prisonnier dans la citadelle du Caire. Effrayé par les nombreux janissaires qui composent la population de cette cité, et qui dirigent l'opinion de la province entière, le pacha de Bosnie s'est vu forcé de l'abandonner pour aller fixer

sa résidence à Traunik. Il a sous ses ordres deux pachas à deux queues, qui commandent à Novi-Bazar et à Scopia; des beys ou des agas dans les arrondissemens secondaires, et un simple mutézélim à Sérajo. Cette ville, du reste, forme une véritable république. Toutes celles où les ayams s'impatronisent, avant d'arriver à reconnaître l'autorité d'un seul, commencent par l'olygarchie, de même que Sérajo : on doit donc mettre aussi ce mode administratif particulier au nombre des variétés en ce genre qu'offre la Turquie.

La plupart des chefs militaires bosniaques, favorisés par l'éloignement, jouissent encore du droit d'hérédité. Cependant ils ne s'en targuent point, se soumettent à la formalité du renouvellement de diplôme chaque fois que la province change de gouverneur; d'ailleurs ils ont donné constamment des preuves d'exactitude à exécuter les ordres de la Porte, même dans les temps dont nous avons tracé l'ébauche. Quant à une soumission aveugle à l'égard du pacha, il n'est pas dans l'intérêt et dans la politique du gouvernement de l'exiger.

Le nombre des arrondissemens de la Bosnie s'élève à quarante-huit, l'Erzégovine comprise.

Chacun d'eux a son chef-lieu où réside l'autorité militaire, et le cady ou le naïb, c'est-à-dire l'autorité judiciaire. Ce chef-lieu s'annonce toujours par un château, ordinairement de forme quadrangulaire, flanqué de quatre tours, et garni de quelques pièces d'artillerie, montées sur des affûts aussi caducs que les murailles qu'ils doivent protéger. Cependant ces mêmes défenses, où l'on remarque de larges brèches masquées avec des bois fichés en terre, feraient entre les mains des Turcs une résistance des plus opiniâtres, et coûteraient bien du sang aux assiégeans. D'ailleurs, pour s'en rendre maître, il faudrait indispensablement de l'artillerie, ce qui obligerait avant tout à ouvrir le passage à cette arme dans un pays où les communications ne sont praticables que pour les bêtes de somme.

L'effectif de la maison militaire du pacha varie entre trois et quatre mille hommes. Cet entourage n'est guère que d'apparat en Bosnie : il serait loin en effet de pouvoir en imposer au grand nombre de janissaires, de timariotes et de zaïmes que la provinee compte parmi ses habitans, liés d'ailleurs entre eux par un paote fédératif à l'égard du pacha, mais sans préjudice

pour le gouvernement légitime, dont ils sont au contraire les zélés protecteurs. Ils l'ont prouvé pendant l'insurrection de la Servie. A cette époque, qui était une épreuve pour la fidélité, ils s'offrirent à se lever en masse, et sans attendre que leur dévoûment fût agréé par la Porte, ils marchèrent contre les rebelles, traînant le pacha à leur suite. Cette opération n'atteignit pas le but, parce qu'elle fut mal conduite; et dès ce moment le gouverneur tomba en disgrâce dans l'opinion de ses administrés. La Porte aurait dû aussi appuyer l'attaque par une diversion du côté de la Roumélie. Malheureusement on la trouvera toujours en défaut lorsqu'il s'agira de mettre de l'ensemble dans une opération. Aujourd'hui elle ne s'entend guère à tourner la difficulté qu'en politique; un plan de campagne tracé sur une base large semble au-dessus de ses moyens intellectuels : il est vrai aussi que l'intérêt particulier vient presque toujours croiser ses entreprises. Une guerre nationale ferait disparaître cette inégalité tranchante, en étouffant une partie des causes qui amènent les défaites dans les armées ottomanes. Elles ne résisteraient pas mieux en ligne que dans les dernières luttes qu'elles ont eues à soutenir.

Leur dislocation s'opérerait encore après une suite de chocs malheureux; mais il en résulterait naturellement une guerre de partisans, c'est-à-dire le système de défense qui s'accommode le mieux avec le pays, et précisément celui qu'il faudrait engager les habitans d'adopter par calcul, en supposant que l'instinct ne les y portât pas.

En Bosnie, comme dans toute l'étendue de l'empire, les causes, tant au civil qu'au criminel, sont portées devant le cady ou le naïb. Les évêques jouissent du même privilége au civil à l'égard des membres de leur communion; mais les condamnés conservent le droit d'en appeler à la révision des tribunaux turcs, et d'y recourir en premier ressort. Il arrive souvent encore aux autorités militaires de s'ériger en juges et de prononcer, surtout en matière de police correctionnelle, des sentences qui ne sont pas toujours marquées au coin de l'équité. Enfin les sujets, et principalement les sujets tributaires, ont aussi à redouter ce glaive menaçant dont le grand-seigneur arme ses délégués, avant de les envoyer le représenter dans les provinces.

Les deux cadys-asker, l'istambol-cadyssi,

les mollas, les cadys et les naïbs, tous pris dans les mudéris, autrement les gradués en droit, appartiennent comme juges à l'Uléma dont ils parcourent les grades successifs, selon leur degré d'instruction. Les muphtys de la province comptent aussi dans ce corps, mais seulement en qualité de jurisconsultes, et sans pouvoir sortir de la carrière bornée où ils se sont circonscrits. Les parties s'adressent à eux pour obtenir des fetwas, c'est-à-dire l'opinion de la loi relativement à la question en litige. Comme le demandeur et le défendeur la présentent chacun à sa manière, il doit en résulter des avis contradictoires; aussi le juge n'est pas obligé de les prendre rigoureusement en considération, et dans son prononcé il s'affranchit souvent d'une autorité qui est nulle par le fait. Les parties plaident elles-mêmes. Celle que la condamnation menace, jouit du droit de recourir à un tribunal supérieur; mais il faut que la sentence n'ait pas été rendue. Du naïb on transporte la cause devant le cady; du cady devant le molla; et l'on peut, en suivant cette filière, la faire évoquer par le pacha, qui joue dans ce cas le même rôle que le grand-vezir lorsqu'il tient divan. Le souverain arrive en dernier ressort. La formalité à remplir

pour lui faire savoir qu'on invoque son infaillibilité, consiste à se présenter sur son passage, une natte allumée sur la tête, et la supplique à la main. Un des officiers de l'escorte s'avance aussitôt pour la recevoir ; le sultan, rentré au sérail, l'examine, et prononce, après avoir fait prendre les renseignemens qu'il juge convenables. Les exemples d'un recours aussi élevé sont rares, mais le droit n'en existe pas moins.

Les procédures sont affranchies de ces lenteurs que la justice affecte ailleurs; et si les juges, contre le vœu formel de la loi, rançonnent la partie qui obtient gain de cause, en lui faisant acheter la copie de la sentence, du moins les plaideurs n'ont aucuns comptes à régler avec les procureurs et les avocats; aucun de ces frais onéreux qui chez nous rendent craintif le demandeur le mieux fondé en droit.

En Bosnie le pacha centralise l'administration selon la coutume adoptée pour toutes les provinces de l'empire. A l'exemple du grand-vezir, il a son secrétaire des commandemens qui tient sa correspondance avec la Porte, et transmet ses ordres aux différentes autorités locales : son trésorier (hasnadar) ou plutôt son ministre des

finances, qui poursuit la rentrée de ses deniers particuliers, et des impôts lorsqu'il les a pris à son compte; qui pourvoit aux dépenses de sa maison, acquitte le tribut annuel auquel il est tenu envers le gouvernement, et les sommes éventuelles que ce dernier lui demande dans les momens d'urgence. Le pacha a près du ministère un fondé de pouvoirs (keala) qui parle, répond en son nom, et à l'époque du bayram, qui reçoit ponr lui la pelisse de confirmation. Ce correspondant est, à proprement dire, un agent diplomatique, un véritable résident, qui épie tout ce qui peut intéresser celui qu'il représente; cherche à surprendre la pensée du gouvernement dans toutes les circonstances difficiles, et ne laisse rien ignorer à son commettant de ce qui se fait, de ce qu'on dit, de ce qui se prépare, tant au sérail qu'à la Porte.

La maison du pacha est aussi une répétition de celle du grand-vezir. A l'instar du premier ministre, il a un selictar (porte-sabre) qui le précède dans les cérémonies; des tchiaouchs pour imprimer la crainte au moindre signe de sa volonté; un grand nombre d'officiers, chargés de son service particulier; enfin tout cet appareil de grandeur est encore rehaussé par une

musique militaire qui varie, pour le nombre des instrumens, d'après le rang du pacha.

Les dépêches de la Porte et des pachas sont confiées à des courriers, connus sous le nom de Tartares, et dont la fidélité est éprouvée, quoiqu'ils soient choisis dans le corps des janissaires. Ils voyagent, quand les circonstances le prescrivent, avec la rapidité de l'éclair. On cite plusieurs de leurs prouesses auxquelles on aurait peine à ajouter foi, si toutes les assertions ne se réunissaient pas en leur faveur. Il faut dire aussi que les maisons de poste en Turquie sont bien montées, et que chaque Tartare traîne à sa suite un second cheval, sur lequel il saute s'il arrive à sa monture de se ralentir. Après avoir relayé, il fait le premier quart d'heure au pas relevé; il prend ensuite le trot qu'il pousse en allongeant toujours, jusqu'au galop, et ne quitte plus cette dernière allure, excepté dans les montées rapides.

L'entretien des postes est à la charge des provinces. Le simple voyageur acquitte un droit assez élevé; mais le nombre des payans est bien moins considérable que celui des individus affranchis de la rétribution, puisqu'il suffit, pour jouir de ce privilége, d'être considéré comme

autorité, ou de voyager sous le nom du pacha ou bien avec une autorisation de la Porte. L'administration des postes, ainsi réglée, rappelle, mot à mot, celle que l'empereur Constantin institua; il est même à croire qu'elle subsistait encore lorsque les Ottomans s'établirent en Europe.

Les pachas, comme inspecteurs des routes, sont chargés de leur entretien; quant aux frais, c'est aux provinces à y pourvoir. Cet impôt se trouve allégé par les legs pieux, constitués dans cette intention.

Le corps des Kouroudgi, créé pour veiller à la conservation des forêts, subsiste toujours; mais aujourd'hui c'est une charge de plus pour le trésor sans qu'il en résulte le bien que l'État serait en droit d'attendre de l'institution. Elle n'a véritablement d'effet que sur le territoire de Constantinople, où les fôrêts sont consacrées, par nécessité absolue, à entretenir les réservoirs qui fournissent aux canaux de conduite de la capitale. D'après les canuns les emplois de kouroudgi appartiennent aux vétérans (oturak) du corps des janissaires.

S'agit-il d'une construction nouvelle, le grand-seigneur nomme d'office un intendant, à charge par ce dernier de se conformer au plan arrêté,

et de faire toutes les mises de fonds, au risque d'en être pour ses déboursés. Ordinairement Sa Hautesse donne la préférence à un moderne enrichi : cette manière plus honnête que la confiscation, de faire rendre gorge à une sangsue, n'a rien de choquant, et même annonce des procédés auxquels ne peut manquer de paraître sensible celui qui en est l'objet. Les mosquées ont leurs nazirs et leurs moutevellys. Les premiers sont les inspecteurs ; aux autres appartient la gestion. Les corps militaires permanens s'administrent eux-mêmes, sans être astreints à cette reddition de comptes, minutieuse, mais nécessaire, qui tend à prévenir les désordres ; aussi les exactions n'ont plus de bornes dans le corps des janissaires, qui jouit sous ce rapport d'une latitude démesurée. Telle est la marche que suit l'administration dans l'empire ottoman.

On a pu se convaincre qu'elle vise en effet de tous ses moyens à la simplification, mais que ce principe, fort bon en lui-même, rencontre des inconvéniens très-graves lorsqu'il est poussé trop loin; d'ailleurs ils sont infailliblement plus multipliés dans un gouvernement familiarisé avec l'arbitraire, et qui donne les plus pernicieux exemples à ses agens. Le monopole des grains est la

preuve de cette redoutable influence. Les préposés, à leur tour, opèrent des mélanges, altèrent les mesures, de l'aveu même des gouvernans, et ne regardent point aux moyens pourvu qu'ils arrivent au résultat qu'ils se proposent avant tout. Les boulangers profitent, pour leur propre compte, de cette leçon scandaleuse, d'autant plus qu'ils sont en droit de s'indemniser des fraudes de tous les genres, qu'ils endurent sans oser murmurer. La fabrication des monnaies se présente aussi en première ligne dans la série incalculable des abus. En achetant des sujets tributaires, par voie de contrainte, les espèces étrangères, d'après un tarif au-dessous du cours, pour les refondre, leur donner un titre altéré, et les rendre défigurées à la circulation, le gouvernement fournit un texte inépuisable aux vexations. Le banquier, le changeur, le courtier, sont réduits à faire leur négoce sous le manteau, et à soustraire au grand jour les monnaies d'or qui se trouvent entre leurs mains. Mais ils se dédommagent des avanies qu'ils essuient de temps à autre, par des spéculations qui dérivent du système même : ils accaparent les sequins, les ducats, les pièces de 20 francs, pour les reverser dans la circulation, quand la

pénurie leur a fait acquérir un surcroît de valeur, qu'ils fixent eux-mêmes.

Je terminerai ce chapitre par une remarque : l'altération des monnaies, système dans lequel persiste le gouvernement ottoman depuis si long-temps, fournit la preuve incontestable que ses relations avec le dehors tendent invariablement à accroître la masse de ses métaux, puisque tous ceux qui passent par ses mains, c'est-à-dire qu'il marque à son coin, ne peuvent plus avoir cours que dans le pays, et que l'importation procure sans relâche des matières premières à son industrie financière.

CHAPITRE VI.

Des finances et des impôts.

Pour exposer le système financier avec quelque clarté, il est indispensable de remonter à l'origine de la propriété, et d'analyser la marche que la conquête a suivie à son égard. Cet antécédent donnera l'explication des droits dont le fisc se prévaut relativement à l'impôt foncier.

Depuis l'époque où les Ottomans ont fondé leur puissance et aussi long-temps qu'elle a pris des accroissemens, chaque nouvelle conquête a été soumise à des droits féodaux, qui, réunis aux immeubles dont elle s'est emparée par expropriation ou par déshérence, ont été divisés en trois portions. Les mosquées sont entrées en possession de la première; la seconde a formé la part de la couronne; quant à la troisième, réservée pour l'armée, elle a constitué

un fonds qui appartient toujours aux départemens de la guerre et de la marine, mais qui est livré à la déprédation, de même que le domaine de la couronne.

De ces trois grandes divisions, l'Etat n'a conservé la gestion que de la seconde; à l'égard de la dernière, il s'est réservé seulement des redevances et le droit de disposer selon le bon plaisir du souverain, des fiefs qui la constituent. La première, soumise à une administration particulière, n'a avec la defterdarerie que des rapports imparfaits.

Le domaine se subdivise en parties élémentaires, désignées sous les dénominations de moukata et de haz. Les unes et les autres constituent des fiefs plus ou moins considérables, dont le fonds a été laissé aux propriétaires avec faculté d'en disposer comme bon leur semble, à charge par eux de payer la dîme de la récolte de quelque nature qu'elle soit.

Ces fiefs domaniaux sont donnés à bail pour la vie durant; mais la qualité de musulman est indispensable pour être admis aux enchères. Ceux qui afferment représentent le seigneur titulaire, et, comme subrogés, perçoivent la dîme, jouissant en outre de tous les droits réservés, tels que

péages, amendes, pêcheries, etc. Souvent le fermier n'est qu'un prête-nom : derrière lui se tient un bailleur de fonds, de la classe des rayas. Avant d'entrer en jouissance, l'adjudicataire verse la somme stipulée aux enchères, et s'engage de plus à payer chaque année le dix pour cent de cette même somme. En cas de décès le contrat se trouve annulé, et l'on procède à de nouvelles enchères. Cette clause nécessairement est d'un grand rapport pour le miri, le premier paiement, qui accompagne toujours la signature, lui restant intégralement. Le seul égard dont il use en cette considération, plus par procédé cependant que par obligation, consiste à donner la préférence aux enfans du défunt. Ce sont les juges civils qui dressent les actes d'adjudication, mais sous l'influence de la defterdarerie.

Les haz ne diffèrent des moukatas que par la destination. Ce sont des réserves prises sur le domaine, et dont les unes constituent des apanages affectés aux sultanes, tandis que les autres relèvent des grandes charges de l'empire ou des principaux emplois du sérail. La faveur a trouvé moyen de distraire sous cette dénomination,

une masse considérable de biens domaniaux, qui sont perdus pour le miri.

La couronne s'est encore réservé, pour la consommation du sérail, un approvisionnement de ce que chaque province produit de plus estimé. Ainsi l'Egypte lui donne du riz, des dattes, du blé et du lin ; l'Attique lui envoie du miel ; Candie, de l'huile ; Chio, cette pâte connue des Orientaux sous le nom de mastic, et qui fait leurs délices. Les possesseurs de haz jouissent aussi du thaïm, c'est-à-dire, qu'ils tirent de leurs fiefs tout ce qui est nécessaire à l'entretien de leurs maisons, ou bien l'équivalant en espèces sonnantes, comme cela se pratique souvent aussi pour le sérail.

Autrefois les moukatas ne pouvaient être adjugés qu'aux spahis, privilége qui fournissait à cette milice les moyens de se maintenir sur un pied respectable. Depuis qu'elle l'a perdu on a remarqué que l'intrigue et l'esprit de rapine se sont emparés plus que jamais du domaine, par une suite naturelle des facilités dont jouit la defterdarerie, de frustrer le miri dans le trafic qu'elle fait des adjudications.

Les fiefs militaires et ceux qui appartiennent

aux mosquées sont constitués d'après le même principe que les fiefs impériaux, sauf les modifications relatives à certains droits qui relèvent plus particulièrement de la couronne.

Les impôts présentent la même série dans toutes les provinces de l'empire ; le mode de perception est le même aussi : il ne restera donc au lecteur que le soin d'appliquer à la Bosnie, les données déduites de la question traitée d'une manière générale.

En Turquie le mode de régie est à peu près inconnu, ou du moins l'administration le repousse opiniâtrement. Selim (dernier du nom) voulait la mettre sur la voie du perfectionnement, et, dans cette intention, il avait adopté pour la caisse du nizamé-dgédid, cette méthode, incomparablement préférable à l'affermage. Il a échoué dans sa louable entreprise : on continue à donner à bail les revenus de l'Etat, partagés à cet effet en différens lots compris sous le nom générique de malikiané, et qui sont mis aux enchères aussi souvent qu'ils viennent à vaquer. Les douanes, les droits sur les tabacs, sur les sels, sur le bétail, tous les impôts enfin, constituent autant de fermes séparées, exploitées par des traitans.

Ce procédé simplifie beaucoup la besogne, mais le trésor paie bien cher un si mince avantage, qui ne peut paraître tel qu'aux yeux du despotisme indolent. Le gouvernement se prive aussi par là d'une nombreuse clientelle, qui lierait son existence à la sienne, et qu'il a plus qu'aucun autre les moyens de grossir. D'ailleurs combien de désordres un mode aussi désastreux ne doit-il pas traîner à sa suite, dans une contrée où l'arbitraire trouve à acheter l'impunité près du pouvoir. La remarque qu'on a lue à l'article des douanes, se reproduit ici : le droit d'exploitation revient toujours fort cher, à raison des cadeaux ; et le premier soin du fermier consiste à rentrer dans ses faux frais, par des surcharges qui tombent encore de préférence, sur la classe des sujets tributaires.

Ces fardeaux sont en opposition manifeste avec l'esprit de la loi, et même des canuns ou ordonnances royales. Les anciennes constitutions de l'empire autorisent l'impôt seulement sous les quatre dénominations suivantes : Le moukata et l'avaritz, qui constituent la contribution foncière, le karatch ou capitation, et le gélet-késan ou redevance en nature, instituée

pour fournir à la consommation du sérail. C'est après Suleïman le Grand, et surtout sous les règnes d'Othman II, d'Ibrahim, de Mahomet IV et d'Achmet III, que les dépenses folles du prince, jointes à toutes les infortunes de la guerre, en jetant le désordre dans les finances, conduisirent à créer de nouvelles charges sous des noms inconnus jusque là. Selim III, à travers plusieurs dispositions suggérées par l'envie de reformer les déprédations, a introduit aussi d'autres impôts, qui lui ont survécu, et restent seuls aujourd'hui d'un si grand nombre d'institutions qui pouvaient justifier son plan financier. Sous ce rapport l'empire ottoman a plus à faire que dans les autres branches du gouvernement, pour arriver à la hauteur du siècle. Les fiefs militaires et le domaine de la couronne sont pour lui un fonds mort en quelque sorte, mais qui le mettra dans l'opulence aussitôt qu'il se déterminera à le faire valoir. Comment ne recourt-il pas à cette voie légitime, au lieu d'altérer ses monnaies et d'accabler les contribuables? quand donc enfin se sentira-t-il assez fort pour imposer silence à quelques intérêts particuliers et à ce génie malfaisant qui vit de concussions?

Les revenus du miri, comparés à l'étendue de ses ressources, paraîtront bien bornés quand on saura, qu'aujourd'hui ils s'élèvent avec peine à quatre-vingts millions de notre monnaie. Mais son mode administratif et financier, qui l'exempte des frais de perception, de gestion et de rétribution pour le plus grand nombre des emplois ; qui le dispense de fournir à une partie considérable des frais d'entretien de l'armée et des dépenses de la marine, dotées l'une et l'autre en fiefs, restreint ses charges dans la même proportion; en sorte qu'il est en situation de faire face, dans les temps ordinaires, au petit nombre de celles qui restent à son compte. Il y a cent trente ans que sa recette ne montait qu'à trente-six millions. Elle a dû se régler sur l'altération des monnaies et la marche du temps, dans les accroissemens successifs qu'elle a pris.

Le sultan a son hazné ou son trésor particulier dans lequel s'engouffrent : les sommes annuelles payées par l'Egypte et par les deux provinces tributaires, en outre du tribut en nature que le pacha du Caire fait passer ; la vente des biens de ceux qui meurent sans héritiers ; le produit des mines, l'impôt sur les

salines, les confiscations, les présens et toutes ces redevances féodales que les grands acquittent, mais auxquels la nation fournit, et qui constituent les droits régaliens dans l'empire ottoman.

Ce trésor attire à lui des sommes qui s'élèvent bien au-delà des revenus du miri, qu'on doit au reste considérer comme une dépendance de l'autre, eu égard aux droits du souverain sur tout ce qui porte le nom d'impôt, et aux relations qui existent entre les deux caisses. C'est en vertu de cette intimité que le defterdar règle plusieurs articles de dépenses du sérail, et afferme les différentes branches de ses revenus fixes.

Lorsque le prince est économe, une faible partie de sa recette particulière suffit aux besoins de sa maison, d'autant plus que ses officiers et employés aujourd'hui sont à la charge de l'Etat, par suite des envahissemens de la déprédation qui s'est emparée des fiefs, et même qui s'est glissée jusque sur les rôles de la milice. L'autre part, mise en réserve, forme un fonds mort, il est vrai, mais précieux dans les momens de détresse. Au contraire le prince est-il prodigue, tel était Mahomet IV, que la passion de la chasse dominait, au point d'épui-

ser toutes les ressources pour la satisfaire ; ou bien Abdul-Hamid, qui sacrifiait les besoins les plus pressans de l'Etat aux caprices et au luxe du harem, alors les économies de plusieurs règnes disparaissent, et c'est aux malheureux sujets à couvrir le déficit.

Comme le mot emprunt est inconnu à ce gouvernement, il n'existe point chez lui de dette publique; d'un autre côté ses finances ne sont jamais obérées, avec la facilité dont il jouit de recourir à l'impôt quand ses coffres se trouvent vides. Un pareil système, qui serait ruineux partout ailleurs, et ne réussirait à se soutenir qu'un certain temps, depuis un siècle et demi se maintient avec une persévérance qui prouve que le sol est inépuisable. Tous les rapports diplomatiques que fournit cette période, s'accordent à dépeindre le miri comme réduit aux expédiens, et l'Etat en danger. Mais on doit conclure de ces craintes mêmes, qu'elles étaient sans fondement, puisque les finances sont aujourd'hui en bonne situation; qu'elles ont pu s'améliorer sans recourir aux moyens ingénieux qui font l'étude approfondie des têtes les plus fortement organisées de l'Europe, et que le navire tient toujours la mer comme par le passé, malgré les

écueils qu'il a rencontrés pendant une suite de règnes malheureux. Si l'on rattache ces réflexions sur l'abondance des ressources naturelles de l'empire ottoman, à toutes celles qu'a dû provoquer le manque absolu de ces ressources artificielles, qui dérivent de l'industrie et des traités de commerce, on se convaincra de plus en plus, qu'il n'est pas d'état qui puisse lui être comparé, sous le rapport des moyens d'existence. Ils deviendraient incalculables s'il provoquait la confiance au lieu de la bannir, comme il le fait tous les jours, à tous les instans.

Enfin les mosquées retirent des wacoufs un revenu plus considérable encore que ceux du hazné et du miri, par la raison qu'il est beaucoup mieux administré; que la dilapidation y fait des brêches moins visibles, et que la piété, la crainte de la spoliation réunies au principe d'économie, lui font prendre chaque jour des accroissemens progressifs bien marqués. Cette institution réparatrice préserve de la confiscation les fortunes particulières, en leur ouvrant un refuge que le sultan se voit forcé de respecter; ou bien en venant au secours du propriétaire nécessiteux, par des emprunts à un taux mo-

déré, qui prennent hypothèque sur le fonds. Elle procure aussi à l'Etat un allégement énorme, puisqu'elle soutient, sans exception, tous les établissemens publics; qu'elle pourvoit à toutes les dépenses du culte, et prend à son compte la partie fixe des traitemens de l'uléma. On peut dire encore qu'elle atténue les désordres de la fortune publique; en effet les sommes considérables qu'elle a toujours en réserve sont pour le gouvernement une ressource bien précieuse, par la faculté dont il jouit, d'y puiser à titre d'emprunt, dans les cas d'urgence, mais sans intérêts exigibles. Dans l'empire ottoman les institutions premières s'accordent pour la conservation, et fournissent aujourd'hui encore tous les matériaux que pourrait désirer le plan financier tracé sur la base la plus large.

Pour mettre en œuvre ces matériaux il suffirait de réhabiliter intégralement la couronne et le département de la guerre, dans leurs immenses possessions. A la vérité, on ne pourrait arriver à ce résultat sans froisser un grand nombre d'intérêts privés. Cependant si le prince régénérateur qui tenterait cette grande entreprise, faisait dans le même temps cesser les exactions et les impôts illégaux, en se départissant tout le premier du

système de fiscalité, adopté par les successeurs de Suleïman, il est à croire que le mécontentement particulier serait forcé de garder le silence devant le bien-être général. Sultan Selim n'a pas suivi, à beaucoup près, cette marche politique. Ses vues réparatrices ne pouvaient manquer d'être combattues dans leurs effets et jusque dans l'intention, par ce même intérêt privé, auquel il fournissait maladroitement des armes en créant plusieurs charges accablantes, à une époque de découragement, et des institutions qui devaient accroître beaucoup le nombre des mécontens. Chez les Ottomans il est plus dangereux d'improviser que dans aucun autre pays : avec eux, pour avancer, il faut indispensablement marcher à pas de tortue, mais aussi on peut espérer d'atteindre le but.

L'uléma offrira au prince un puissant appui s'il témoigne l'intention sincère de réformer les abus. Pour en donner la preuve à la nation entière, il faudrait avant tout, qu'il extirpât sans pitié ceux qui se perpétuent dans le sérail, dans le ministère et qui réagissent sur les provinces. Comme il n'y a que des individus isolés dans ce gouvernement, si l'on excepte les janissaires, qui forment un corps embarrassant, mais au-

quel il est possible d'opposer l'uléma, l'esprit de réforme tirerait encore des facilités de cet état précaire, qui tend à isoler les intérêts particuliers.

Les impôts présentent la série suivante :

IMPOTS DIRECTS.

1°. *Contribution foncière.* Elle s'acquitte en nature, et, d'après la loi, elle ne peut pas dépasser le dixième du produit ; mais il y a encore infraction sur ce point.

Les adjudicataires qui représentent le domaine dans les fiefs de son ressort, perçoivent en son nom, moyennant les redevances auxquelles ils se sont engagés ; les mosquées et les tenanciers de fiefs militaires en usent de même sur leurs terres respectives ; enfin les possesseurs de haz se prévalent des mêmes droits pour leur compte particulier. Ces nombreuses exceptions apportent nécessairement une réduction sensible dans le produit de l'impôt foncier.

Cette brêche est un peu réparée par la taxe désignée sous le nom d'*avaritz*, et qui porte sur tous les propriétaires sans distinction. Elle les divise en lots, composés chacun de trois mai-

sons, et qui sont imposés à raison de dix piastres. On est forcé de renouveler de temps en temps les rôles, par suite des mutations et des extinctions; mais, comme la solidarité convertit aux yeux du fisc les trois têtes du même lot en une seule, il ne se décide à cette mesure d'équité que lorsque les plaintes des contribuables forment un cri général.

2°. Le *karatch*, autrement la capitation. Elle pèse sur tous les rayas, ou tributaires, depuis l'âge de seize ans; les femmes exceptées ainsi que les indigens. Elle n'est pas accablante; son taux le plus élevé est de 13 piastres, c'est-à-dire, 12 francs aujourd'hui, et la classe la moins aisée paie seulement 3 piastres. Mais la répartition des contribuables dans les différentes catégories, selon les facultés, devient entre les mains des traitans une source de vexations. Les préposés des fermiers sont en droit d'arrêter le raya pour lui faire exhiber sa carte d'acquit, et de le mettre à l'amende s'il se trouve en défaut.

3°. Le *rezm-zégryé*, c'est-à-dire, les droits coërcitifs établis sur les boissons fermentées, en vertu du nizamé-dgédid. Ils s'élèvent à deux paras par ocqhe pour les vins, au double pour les eaux de-vie, et tombent en entier à la

charge des chrétiens, puisque les musulmans ne cultivent la vigne qu'avec l'intention de manger le fruit ou de le vendre.

4°. La taxe individuelle au profit des pachas. Elle porte sur tous les administrés, sans distinction de croyance, et s'acquitte, partie en déniers, partie en nature. On pressent cependant que la répartition n'est pas en faveur des rayas.

5°. Les *centimes additionnels*, qui se lèvent dans chaque arrondissement pour subvenir aux dépenses locales, dans lesquelles on doit comprendre l'entretien des postes et le passage des gens de guerre. Ce sont les juges civils et les chefs municipaux qui dressent les rôles et fixent la quotité pour chacun des contribuables, opération où l'arbitraire préside habituellement.

6°. Le *gélab-késan* ou le droit établi pour l'approvisionnement en viande du sérail. Autrefois les imposés étaient astreints à conduire en nature leur tribut à Constantinople; aujour- ils l'acquittent en argent.

7°. Le *calémié*. Il ne regarde que ceux qui sont commissionnés par le gouvernement, mais il s'étend à tous les officiers civils et militaires, ainsi qu'à tous les possesseurs de fiefs. C'est en

quelque sorte un droit de sceau, qui prend en Turquie la dénomination de droit de plume. La defterdarerie a un bureau particulier chargé de le poursuivre. Il ne dispense pas de la finance fondée illicitement au profit du hazné. Cette autre contribution pourrait être classée, aussi bien que le calémié, parmi les impôts indirects, puisque l'un et l'autre par le fait retombent à la charge de la masse des contribuables.

8°. Le *n[illegible]zoul.* Ce droit tire son origine de l'état de guerre. Dans le principe il cessait avec lui, et consistait alors en fournitures de vivres, auxquelles les pays voisins des opérations étaient tenus, moyennant paiement, de manière à ce qu'il ne restât que le transport à leur compte. Par la suite, sous le prétexte d'égaliser le fardeau, on le convertit en une somme répartie entre toutes les provinces. Cet acheminement a conduit presque aussitôt à le transformer en impôt fixe. Il en est résulté une charge de plus pour les contribuables, puisque nous retrouverons plus bas la taxe de guerre, et que les pays situés dans l'arrondissement des armées souffrent beaucoup des fournitures de vivres, dont ils ne sont pas toujours payés exactement. Mais sous Mahomet IV les désordres étaient plus grands

encore : le même impôt se reproduisait alors sous trois noms distincts qui conduisaient au même résultat ; c'est-à-dire qu'au lieu d'un simple transport de vivres, les contribuables se libéraient en comptant des espèces à trois reprises différentes, toujours pour le même motif.

IMPOTS INDIRECTS.

1°. Les droits prélevés par les douanes. On a vu qu'ils sont énormes pour les sujets comparativement à ceux que les étrangers acquittent. Mais, la fraude n'entraîne pas la confiscation ; le délinquant n'est tenu qu'à payer le double de la taxe : les mesures de rigueur ne concernent que les articles dont l'exportation est interdite. Les produits de l'industrie et les matières premières ont leurs bureaux particuliers ; les tabacs et le sel ont aussi les leurs. A Constantinople le poisson et les bois de toute espèce acquittent des droits d'octroi au profit du bostandgi-bachi et de la mosquée Achmet : voilà un double exemple de ces dotations dont nous avons exposé le principe.

Les grands bureaux des douanes sont établis à Constantinople, à Smyrne, Alexandrie, Salo-

nique, à l'Echelle d'Alep, à Trébizonte, Scala Nova, Bagdad, le Caire et Erzérum. L'empire ottoman n'est pas enveloppé, comme certains Etats chrétiens, d'une triple, d'une quadruple ligne de douanes; mais les chefs militaires remplacent les bureaux dans les lieux où il n'y en a pas, et pour leur compte propre font la guerre aux contrebandiers.

2°. Le bédeat ou nouvel impôt, créé par le nizamé-dgédid, et qui s'étend aux soies, aux cotons, aux bêtes à laine et aux chèvres. Il est fixé à un para par ocque pour les cotons, à deux piastres quinze paras par teffé de soie, à un para par tête d'animal. Cet impôt tourne en partie à la charge des négocians étrangers, vu la grande quantité de matières premières de ces catégories, qui passent dans le commerce d'exportation. C'est le seul article où l'on remarque des vues d'économies politiques.

IMPOTS EXTRAORDINAIRES.

1°. Le saliané ou taxe de guerre. Le gouvernement le fixe pour chaque province; le pacha fait la répartition de sa portion entre les différens arrondissemens de sa juridiction, de con-

cert avec le conseil des notables et les juges civils; les chefs municipaux fixent ensuite la quotité de chacun des contribuables. Cet impôt favorise plus qu'aucun autre la rapacité.

2°. Les frais de voyage des pachas. Cette taxe accablante se répétait fréquemment avant le règne de Sultan Mahmoud, c'est-à-dire dans ces temps malheureux où la Porte, constamment en guerre avec ses délégués, avait imaginé, faute de pouvoir les contenir, de les transférer d'un gouvernement dans un autre, de manière à ne pas leur laisser le temps d'acquérir nulle part une ombre d'autorité. Le pacha qui se rend dans sa province traîne à sa suite une petite armée, et vit à discrétion aux dépens des pays qu'il traverse. Ici commencent les impôts arbitraires : pour donner une idée des conceptions variées en ce genre auxquelles le pouvoir se livre en Turquie, il suffira de citer le dizartchéchi, c'est-à-dire le droit des bottes, qui dans les temps d'anarchie des règnes précédens, venait accroître encore les misères du peuple. Enfin le privilége d'infliger des amendes en matières de police correctionnelle, et même au criminel, ouvre aux délégués du pouvoir exécutif et aux juges civils, cette mine inépuisable,

désignée sous le nom d'avanies et qu'ils ne s'entendent que trop bien à exploiter.

Le principe de ces exactions dérive : de la parcimonie avec laquelle le gouvernement traite ses employés, parcimonie qui croît avec le pouvoir dont ils sont investis ; de l'appareil de puissance dont s'entourent les officiers militaires ; des dépenses énormes où le souverain lui-même les entraîne aux époques répétées du bayram, des couches de ses femmes, du mariage de ses sœurs, de ses filles et de la circoncision de chacun de ses enfans mâles. Les ministres qui les premiers sont condamnés à vivre de contributions, les officiers du sérail pour qui les cadeaux constituent aussi la part la plus précieuse de leurs émolumens, achèvent de convertir en oiseaux de proie les gouverneurs des provinces, et de les autoriser en quelque sorte à organiser le pillage dans tous les lieux où ils se montrent. Telles sont les causes de l'énorme disproportion entre la recette des coffres de l'Etat, et le produit réel de l'impôt prélevé sur un aussi grande masse de contribuables.

Il resterait actuellement à présenter le montant approximatif des contributions en Bosnie ; mais

la solution de ce problème est à peu près impossible. Je me suis hasardé d'offrir un aperçu des recettes du miri, par la raison qu'on a bien plus de données à cet égard, et des données moins douteuses. Il se glisse en effet incomparablement plus d'arbitraire dans la gestion des provinces que dans la perception du fisc : tout bien considéré, il me paraît donc plus convenable de ne rien dire sur cet article particulier, que de masquer, par des calculs erronés, l'incertitude de mes résultats.

CHAPITRE VII.

La Bosnie considérée sous le point de vue militaire et sous le rapport géographique. Itinéraires dans plusieurs directions, et relation du voyage de l'ambassade française en 1812, depuis Costanitza jusqu'à la frontière de la Roumélie.

Des Etats autrichiens on peut pénétrer en Bosnie par plusieurs routes, mais aucune d'elles n'est carrossable, et pour le devenir toutes exigeraient des travaux, qui ralentiraient plus ou moins la marche d'une armée. La partie Nord, bien moins accidentée que les autres, est aussi la plus accessible; elle se prêterait donc sensiblement mieux à une invasion.

Les routes sont fangeuses dans les vallées; à chaque pas elles présentent des montées et des descentes fort raides. Des pierres brutes grossièrement arrangées, composent au milieu un pavé très-inégal, plus étroit d'ailleurs que la voie ordinaire, et rempli de solutions de continuité.

Les bas côtés pêchent aussi par le défaut de largeur, et portent partout l'empreinte du pas grave des bêtes de somme, de manière à rendre fort pénible la marche du piéton.

On entre de la Croatie en Bosnie par Szluin, Novi, Costanitza, Dubietza, et par quelques autres communications peu fréquentées. De ces points de départ on a la faculté de se diriger sur Bagna-Lucka, Traunik, Sérajo, Maglai et Zwornik. La rive gauche de la Save fournit aussi plusieurs routes, parmi lesquelles celles de Gradiska et de Brod sont les plus suivies. La Dalmatie surtout, à raison de ses relations intimes avec la Bosnie, offre de nombreuses issues pour y pénétrer. Les principales sont Knin, où aboutissent les routes de Zara et de Sebenico; Sign, qui centralise celles de Traù et de Spalatro pour les diriger sur le Proloke; Imoski qui fournit des débouchés dans plusieurs sens, et la meilleure communication, c'est-à-dire celle de Kupris par Duvno; Vergoratz, d'où l'on peut se rendre en Bosnie par les deux rives de la Narenta, selon le point où l'on veut aboutir; Raguse enfin, d'où partent des chemins plus ou moins difficiles qui mènent à Mostar, à Traunik,

à Sérajo, à Guerude sur la Drina, et dans les différens cantons de l'Erzégovine.

Si les routes les moins pénibles ont leurs points de départ sur la Save, c'est-à-dire procèdent dans le sens des vallées, ou bien coupent les contreforts à leur partie extrême, par une raison analogue, celle de Costanitza sur Novi-Bazar par Traunik doit être la plus épineuse. En effet cette communication, qui traverse le pays dans sa plus grande longueur, passe successivement en revue toutes les ramifications de la chaîne principale, va les chercher dans leur partie supérieure, et rencontre une continuité de défilés et de rivières dont la défense tirerait naturellement des ressources brillantes par la seule force des choses. Un autre désavantage de ce débouché principal, c'est la rareté des champs de bataille : un corps d'armée serait dans l'obligation d'y marcher presque constamment en une seule colonne; et ce même corps, qui aurait en partage la tâche la plus pénible, devrait être assez fort cependant pour ne pas reculer devant les difficultés.

La plaine de Livno et de Duvno, dans l'Erzégovine septentrionale, est le rendez-vous des différentes communications qui partent des

frontières de la Dalmatie, depuis Knin jusqu'à Imoski. Arrivé là, on peut franchir la chaîne sur plusieurs points, selon la direction qu'on a l'intention de tenir; mais ces chemins de traverse sont à peine frayés. Tout ce qui passe par cette plaine va chercher le plateau de Kupris pour gagner l'autre versant. Cognitza, située plus au sud dans les monts Ivan, joue le même rôle à l'égard de la portion de frontières comprise entre Vergoratz et Raguse, quoiqu'il existe aussi, dans cette partie de la chaîne, d'autres débouchés avec lesquels Mostar et Nevesin mettent en relation. Ces nœuds de routes peuvent donc être considérés comme deux points principaux sous le rapport militaire. Mais Kupris l'emporte sur Cognitza pour les communications et les subsistances, en raison de la plaine de Livno qui contribue beaucoup à rendre les premières praticables et les autres abondantes. Au contraire on n'arrive à Cognitza que par des voies difficiles et périlleuses, qui offrent très-peu de ressources. Un autre avantage militaire de Kupris, c'est son beau plateau. Cependant il est bien moins précieux sous le rapport de l'attaque que pour la défense.

Cette position remarquable demande à être

occupée d'une manière permanente : il en est de même de Cognitza. Il suffit que ces deux points puissent fermer et ouvrir à volonté les relations entre l'Erzégovine, qui est en quelque sorte en dehors de la défense, et la Bosnie proprement dite, qui se trouve enfermée dans des retranchemens naturels, pour qu'ils asseyent solidement la base de sûreté du côté de la Dalmatie. Le plan ainsi conçu, Duvno, Livno, Mostar, Strollaz et Glubigne, qui interceptent les différentes communications, que Kupris et Cognitza tiennent en seconde ligne, joueraient seulement le rôle de vedettes à l'égard des deux camps retranchés qu'on établirait aux points de centralisation. De ces deux points, où la défense viendrait se concentrer, partiraient les nombreux détachemens chargés de surveiller les passages détournés de la chaîne, et de couvrir l'Erzégovine en se bornant à occuper les positions que ce pays de chicane présente à tous les pas qu'on y fait.

Continuons à combiner nos moyens de défense avec ceux qu'offrent les localités. L'Unna, la Save protégent, a-t-on dit, la Bosnie du côté de la Croatie et du Bannat; mais pour renforcer ces barrières il faudrait les garnir de places de quatrième classe, établies de préférence au

confluent des principaux cours d'eaux, qui descendent de la chaîne transversale. En seconde ligne il en faudrait un petit nombre d'autres de troisième classe, qu'on asseoirait sur ces mêmes cours d'eaux de manière à garder les grands bassins; enfin une place dépôt central compléterait le système défensif, que les deux camps retranchés de Kupris et de Cognitza, avec leurs postes avancés, mettraient en parfaite securité du côté de la Dalmatie: voilà ce qu'il serait convenable d'ordonner.

Ce qui existe consiste dans une cinquantaine d'enceintes défensives ou de châteaux établis, il est vrai, sur les divers affluens de l'Unna et de la Save, ou de manière à intercepter les communications intérieures; mais ils sont dans un état de délabrement tel, ils pêchent tous par des vices de tracé ou de construction si choquans, qu'il ne peut y avoir que le courage fanatique des Turcs qui soit capable d'atténuer ces imperfections notoires, et de masquer les brêches que le canon ne tarderait pas y ouvrir. Pour renforcer ces défenses il faudrait les envelopper de palanques détachées, qui formeraient système, et offriraient d'excellens camps retranchés, dont le noyau commun deviendrait naturellement le réduit. Ces asiles ser-

viraient à mettre en sûreté les ressources des pays, et ses habitans. Pour les construire on aurait en abondance les matériaux sous la main : en moins de trois semaines la province pourrait être couverte de forteresses inexpugnables. Quant à la place centrale, c'est à Sérajo que ce premier rôle appartient de droit, tant à raison de sa nombreuse population, de son importance par conséquent, que de sa position qui se défend elle-même par les défilés qu'on rencontre dans toutes les directions pour y arriver. Les inondations au moyen de retenues ; les abatis répandus, autant qu'on le voudrait, sur les diverses communications, les unes et les autres soutenues par des postes retranchés, contribueraient beaucoup encore à rendre épineuse la tâche de la conquête. Une partie de ces moyens de défense est empruntée de la tactique turque, que le judicieux Feuquières approuve dans l'emploi des palanques ou camps retranchés comme auxiliaires des places. Il accorde même aux Ottomans d'avoir fait connaître et apprécier ce genre de protection réciproque, qui s'est accrédité en Europe depuis le fréquent emploi que Vauban en a fait. Tout porte donc à croire que les Bosniaques, menacés d'une guerre d'inva-

sion, se barricaderaient chez eux, comme on vient de le dire, sans coordonner toutefois les élémens de la résistance, de manière à ce qu'ils forment système. Mais leur intrépidité ferait disparaître en partie les imperfections du plan et même son absence totale.

Cependant une circonstance pourrait leur être bien contraire : ce serait le cas où l'insurrection de la Servie se renouvellerait dans le temps où ils se trouveraient aux prises avec leurs voisins. Cette complication malheureuse les mettrait dans l'obligation de faire face de tous les côtés ; de répéter sur la Drina, sur la Lim et sur l'Ibar, l'appareil défensif de la Save et de l'Unna; enfin elle les réduirait à n'avoir plus que des communications détournées avec Novi-Bazar et le cœur de l'empire. Enveloppés, harcelés de toutes parts, leur position deviendrait très-critique; dans ce cas ils ne pourraient plus se suffire à eux-mêmes, et la Porte serait forcée de venir à leur secours, en prévenant l'ennemi dans l'occupation de la Servie. Mais cette mesure de sûreté rétablirait les choses sur le pied de la première hypothèse, tiendrait même l'Autriche dans l'inquiétude relativement à son propre territoire; et comme l'exécution n'offre pas plus de difficulté

que la découverte du correctif, il est permis de glisser sur l'objection.

On vient de voir que l'introduction d'une seule condition secondaire peut apporter un grand changement dans la marche des choses, lorsque le mal n'est pas pris à temps. La supposition d'une guerre nationale entre l'empire ottoman et la Russie, subit la même métamorphose dans ses résultats, en admettant subsidiairement que l'Autriche, au lieu de conserver la neutralité, comme son intérêt le lui conseille, se joigne à une puissance colossale, et l'aide, au mépris de sa propre sûreté, à forcer les portes de l'Europe méridionale. Dans le premier cas, l'armée envahissante n'a qu'une base d'opérations étroite, comparativement à l'étendue de son plan ; elle se trouve dans l'embarras des subsistances si les Turcs occupent, comme il est si naturel de le penser, le petit nombre de points du littoral, qui peut favoriser ses arrivages par mer. L'autre hypothèse reporte en un clin d'œil aux bouches de Cataro, le point extrême de cette même base d'opérations, sur laquelle viennent aboutir alors dans tous les sens, des cours d'eaux navigables.

La Porte s'est trouvée déjà dans cette situation

critique. Elle pourra toujours l'envisager de sang froid et s'en tirer avec plus d'honneur que par le passé, si toutes ses opérations sont combinées de manière à mettre à profit les appuis excellens que lui procurent la mer d'une part, de l'autre la Bosnie ; si, retranchée, par exemple, derrière la barrière fluviale qui couvrirait la totalité de son front, elle menacait la Hongrie d'une invasion par Belgrade, dans le même temps qu'elle garderait l'attitude défensive en présence de l'armée russe. Le Sereth, fortement constitué par la seule assistance des places du moment qu'on répartirait sur toute l'étendue de son cours, fournirait à sa droite une première ligne inexpugnable, à l'aide de laquelle elle pénétrerait avec sécurité en Transilvanie, faisant concourir cette marche offensive avec celle qui aurait Belgrade pour point de départ. Cet autre plan de conduite, déduit aussi des circonstances les plus contraires, achève de prouver que l'empire ottoman ne sera dans une situation vraiment désespérée qu'autant qu'il le voudra bien.

A présent calculons la marche que l'Autriche pourrait suivre dans l'intention de chercher à se rendre maîtresse de la Bosnie. La rareté des

champs de bataille dans un pays qui appartient à la guerre de chicane; l'obligation où serait l'armée envahissante, par la privation des ressources, à se faire suivre de ses subsistances, ou de gagner à la pointe de l'épée son pain quotidien, en s'emparant laborieusement des différens réduits que la contrée possède et que les habitans auraient convertis en magasins ; surtout le caractère que prendrait forcément la guerre, par suite de la configuration du sol, et des habitudes militaires de ses défenseurs, toutes ces considérations réunies obligeraient l'agresseur à se soumettre aux dispositions suivantes : 1° A n'avoir jamais plus de 45,000 hommes engagés dans l'entreprise même, mais à en tenir 50,000 autres en réserve, distribués sur la Save, sur l'Unna, et sur les frontières de la Dalmatie, pour réparer incontinent les pertes journalières de l'armée agissante ; 2° à diviser celle-ci en quatre corps dont les opérations, subordonnées les unes aux autres, seraient constamment en harmonie entre elles.

Le premier de ces corps, fort de 15,000 hommes, dont 5,000 de cavalerie légère, suivrait le cours de la Save, recevrait ses subsistances par cette rivière, se chargerait d'en faire

passer aux autres par les affluens du fleuve, enfin aplanirait la marche des colonnes latérales, et profiterait encore des vallées pour tourner successivement les positions qu'occuperait l'ennemi.

La force du second corps égalerait celle du premier, eu égard aux obstacles sans nombre qu'il aurait à surmonter; mais il se bornerait à cinq cents hommes de cavalerie légère pour l'éclairer. Partant de Costanitza, il se dirigerait sur Bagna-Lucka, Traunik, Sérajo, et Novi-Bazar; c'est-à-dire, qu'il attaquerait le pays dans le sens de sa plus grande longueur. Ces deux corps, aussi souvent que cela se pourrait, régleraient l'ouverture des marches, de manière à multiplier les colonnes, pourtant sans se compromettre. Ce serait là précisément la partie épineuse du problème, par la difficulté de conserver la relation entre les différentes colonnes dans un pays aussi accidenté.

Le troisième corps, fort de 8,000 hommes et composé d'infanterie légère, prendrait Sign et Imoski pour points de départ. Les deux subdivisions opéreraient leur jonction dans la plaine de Duvno; se dirigeraient sur le plateau de Kupris; tenteraient de forcer cette position

importante, pour tomber sur Traunik, et aplanir au deuxième corps une partie des difficultés, en attaquant les défilés par leur sortie.

Le quatrième corps enfin, semblable à l'avant-dernier pour la force, mais plus leste encore, partirait de Raguse, se porterait sur Mostar, et de là sur Nevezin, laissant Cognitza sur sa gauche. Il franchirait la chaîne au sud des monts Ivan, et prendrait sa direction sur Guerude dans la vallée de la Drina, avec l'intention d'ouvrir au second corps le défilé de la Migliaska ou de Sérajo. Cependant cette marche de flanc suppose que la position de Cognitza ne soit point occupée de manière à pouvoir agir au dehors. Le cas contraire ayant lieu, pour faciliter l'occupation de Sérajo, ce même corps marcherait sur Cognitza, placée en védette par rapport à cette capitale, et appellerait à lui des moyens auxiliaires tirés de la réserve. Après avoir enlevé ce poste avancé, il continuerait sa route sur Sérajo; mais il détacherait dans le même temps 4,000 hommes qui se dirigeraient sur Guerude par Nevezin.

Il faut encore supposer le cas où le plateau de Kupris serait occupé de manière à rendre

impuissans les efforts du troisième corps. Comme il y aurait alors nécessité absolue d'enlever cette position tout à la fois défensive et offensive, vu le danger de la laisser sur le flanc d'une ligne d'opérations, le quatrième corps viendrait de Mostar coopérer à l'entreprise, sauf à reprendre ensuite la route qui lui a été tracée. On peut juger par cet enchaînement de combinaisons, toutes soumises aux hasards de la guerre, avec quel ensemble il faudrait procéder pour atteindre le but, et combien il serait difficile d'obtenir une pareille précision dans un pays qui, par sa nature, tend constamment à la rompre.

Les trois corps de réserve fourniraient des garnisons aux châteaux et aux places à mesure que les uns et les autres seraient emportés. Le corps de Costanitza, et celui destiné à longer la Save, pourraient s'entendre pour opérer dans le même temps le passage de l'Unna, de manière à partager les forces de l'ennemi, et à se trouver à portée de s'entre-secourir une fois qu'ils seraient arrivés sur la rive droite du fleuve. Ils effectueraient momentanément leur jonction dans la plaine de Prïedor, avec l'intention d'attirer l'ennemi dans un engagement général,

que favoriserait ce beau champ de bataille, très-propre à la formation en carrés. Ils se sépareraient ensuite pour tenir leurs directions respectives, à moins qu'on ne préférât les faire marcher de concert sur Bagna-Lucka, où ils se quitteraient, le premier pour descendre, le second pour remonter la vallée de la Verbatz.

A partir de cette rivière les difficultés iraient toujours croissant, au point qu'on serait même dans la nécessité d'appeler un renfort du corps de réserve de la Save pour aider à fouiller le pays sur toute sa largeur, surtout pour tenir avec des forces imposantes la direction intermédiaire de Sepsé, de Maglay et de Swornik; lier les corps et ne rien laisser derrière eux ou sur leurs flancs, qui fût capable de compromettre les lignes d'opérations. Le plateau de Zenitza dans la Rascie serait indiqué comme le point de concentration. L'armée réunie trouverait dans cette belle position un terrain qui se prêterait parfaitement à un déploiement général; mais il s'agit d'y arriver.

D'après le plan qui vient d'être ébauché, l'armée envahissante attaquerait le pays dans le sens le plus favorable; cependant, pour balayer

devant elle une population belliqueuse et imposante par le nombre, quelle résistance n'éprouverait-elle pas! D'ailleurs sur un théâtre aussi varié parviendrait-elle jamais à se garder de manière à interdire à une nuée de partisans la faculté de se glisser sur les flancs de ses colonnes, de les prendre en queue dans le même temps que la tête se trouverait engagée; d'intercepter ses convois et de l'affamer? Reste encore à savoir comment s'y prendrait cette même armée pour se faire suivre de son canon.

Elle aurait, nous dira-t-on, de l'artillerie de montagne. Mais avec des pièces du calibre de 3, avec des obusiers de 4 pouces et même avec des mortiers portatifs, il n'est pas supposable qu'elle songe à s'emparer des châteaux de Bagna-Lucka, de Traunik, de Scepsé, de Swornik, de Sérajo, de Mostar, de Livno, en deux mots des positions retranchées qu'on rencontre à chaque pas en Bosnie: elle les incendierait sans les obliger à ouvrir leurs portes.

Il lui faudrait donc au moins du 12 et des obusiers de campagne pour battre en brêche, rompre les enceintes en bois, et tirer à mitraille avec succès sur les masses. Quels travaux immenses pour conduire cette artillerie depuis

Costanitza jusqu'à Novi-Bazard. En vérité il serait préférable encore de s'en tenir à l'artillerie de montagne ; et, malgré les dangers, la perte du temps, de se résigner à attacher le mineur. Mais ce dernier parti suppose que les défenses ne soient pas protégées par des camps retranchés et circonvallans : or une hypothèse aussi gratuite, suffit pour démontrer à peu près l'impossibilité de l'exécution.

Il reste à mettre sous les yeux du lecteur les itinéraires des routes les plus fréquentées. Ces détails géographiques acheveront de faire acquérir l'intelligence d'un pays qu'on ne connaît point si on ne le parcourt pas dans tous les sens, avec cette attention qu'on apporte dans le levé d'une carte.

De Raguse à Nevezin.

On se dirige sur Trebigne, anciennement Tribunia, située dans une vallée fermée que la Trébignitza, petite rivière torrentueuse, inonde parfois en été et tient sous les eaux dans la mauvaise saison : le rocher qui lui sert de lit est très-poreux. On ne rencontre jusque là que des hameaux chétifs et fort rares. La nature semble morte, et ne commence à renaître que dans le

bassin de Trébigne. Le bourg de ce nom est protégé par un de ces forts dont j'ai donné le type général. On trouve ensuite Gasca, autre bourgage assise sur un premier degré de la chaîne dans un canton productif, et l'on arrive après vingt-quatre heures de marche, à Nevezin, situé dans les monts Ivan, aux sources de la Narrenta et de la Moracca. Il part delà un chemin de traverse qui conduit en douze heures à Guerude.

Si de Trebigne on prend sa direction à l'est par le bourg de Globitch, on passe dans la vallée de la Moracca; contournant ensuite le Monte Negro, c'est-à-dire marchant vers le sud, on arrive à Scutari d'Albanie. Quelques petits forts sont chargés de fermer cette communication.

De Raguse à Bosna-Sérajo.

On prend la route du Campo-popovo en laissant Trebigne sur sa droite. Rien de plus triste, de plus hideux même que le pays qu'on traverse jusqu'au Popovo; et souvent rien de plus difficile que le sentier qu'on suit à travers les rochers. Il faut qnatorze heures d'une marche des plus laborieuses, pour atteindre Glubigne. C'est un bourg avec château fort, situé

dans une petite plaine dessinée en entonnoir. On se rend en quatre heures de ce premier gite à Strolatz. Ce chef-lieu, dont la population s'élève à 1200 âmes environ, est défendu par un fortin que sa position rend formidable. Assis sur un mamelon de roc, il ferme le passage et peut braver l'artillerie qu'on déploierait contre ses défenses. La Bregava, qui est un affluent de la Narrenta, arrose la vallée. Ses bords sont productifs; mais les berges qui la cernent, présentent une suite de rochers complétement nus.

De Strolatz pour arriver à Cognitza on peut choisir entre la route de Mostar et celle de Nevezin. Cette dernière est moins pénible sans être sensiblement plus longue. L'autre passe la Buhna sur un pont de pierre près de Blagay, dont le château n'offre plus que des ruines. On descend ensuite dans la vallée rocailleuse et encaissée de la Narrenta, qu'on remonte jusqu'à Mostar, où l'on arrive après une marche de six heures.

Cette ville, qui tient le rang de capitale dans l'Erzégovine, compte une population de 10,000 âmes. Son aga passe pour le plus puissant de la Bosnie. Non-seulement il fait tête au

pacha, mais encore il lui arrive presque toujours de sortir avec avantage de ces luttes domestiques. La place, entourée d'une enceinte crénelée, est partagée par la Narrenta, sur laquelle est jeté un pont de pierre d'une exécution hardie. On le reconnaît pour un ouvrage des Romains aux deux tours en maçonnerie qui sont élevées aux extrémités, de manière à fermer au besoin la communication entre les deux quartiers. Lorsqu'il ne s'agissait que d'un pont de bateaux ou sur pilotis, ces tours, qui jouaient le rôle de tête de pont et de redoute de sûreté, étaient simplement en bois. Cette pratique, qui date des beaux jours de Rome, s'est long-temps conservée dans ses armées, et les historiens en font mention fréquemment.

La vallée de la Narrenta commence à devenir riante près de Mostar; elle offre, avant d'y arriver, quelques villages, et deux ou trois châteaux fort mal entretenus. En la remontant au sortir de cette ville pour continuer sa route, on parcourt un vignoble fertile qu'on quitte avec d'autant plus de regrets, que la contrée au-delà présente un aspect sauvage. Après douze heures d'une marche très-fatigante, on atteint le gradin de la chaîne sur lequel Cognitza est

assise au milieu des bois. Cette bourgade ne compte guère qu'une centaine de maisons; cependant elle a le titre de chef-lieu de capitainerie. La Narrenta la traverse, et prend sa source au sud : un pont de pierre met en relation les habitations des deux rives.

De Cognitza il faut douze heures pour arriver à Sérajo. La route franchit le plateau des monts Ivan; serpente à travers des forêts immenses, entremêlées de clairières; descend les gradins de l'autre versant, et traverse la vallée de la Bosna près de son origine. On peut aussi se rendre de Cognitza à Traunik, mais il faut vingt-quatre heures pour parcourir cette distance. La route est pénible, sans l'être autant cependant que celle qu'on a derrière soi. On passe plusieurs des nombreux affluens de la Bosna, les uns à gué, les autres sur des ponts de bois tremblans; les forêts ne vous quittent guère pendant ce trajet; au tiers du chemin on rejoint la route de Sérajo à Traunik.

D'Imoski à Kupris.

Cette route exige trente heures. On a annoncé qu'elle est préférable aux autres sous le

rapport des facilités. Après avoir franchi le confin, on marche parallèlement à la chaîne du Proloke jusqu'à la hauteur de Duvno. On arrive, en passant par le bourg de Bukovitza, à cette petite ville, qui doit être le Delminium des anciens. Une fois dans la plaine de Livno, on chemine commodément; d'ailleurs la vue est récréée par l'aspect d'une campagne productive et bien cultivée. Dans la mauvaise saison il en est tout autrement; les cours d'eaux nombreux qui l'arrosent en été, n'ayant pour s'évacuer qu'une cavité dont l'orifice cesse d'être en rapport avec leur volume à l'époque des crues, se répandent alors dans la plaine, et la rendent impraticable sur une grande partie de son étendue. On met vingt heures environ pour atteindre Duvno. De là jusqu'à Kupris on emploie moitié de ce temps. La route conduit d'abord au village de Svitza, situé dans un autre vallon fermé de toutes parts. Si l'on en croit les habitans, les eaux de ce bassin sans issue, rejoignent souterrainement celle de la plaine de Livno, qui pour leur compte, selon la même tradition, se sont ouvert un passage à travers la chaîne du Proloke pour aller grossir la Cettina en Dalmatie. Cette explication paraît satisfai-

sante ; d'ailleurs elle repose sur un phénomène que la géographie physique ne regarde pas comme inadmissible, et que les lois de la nature ne désavouent point : le ruisseau de Svitza, qui sort tout formé, doit être le résultat d'une cause semblable.

La route du Proloke opère sa jonction avec celle d'Imoski à Svitza. Au sortir de ce village commence la grande chaîne dont on a gravi déjà les premiers degrés, mais par une pente insensible. Le plateau de Kupris, qu'on atteint après deux heures de marche, présente une superficie de sept lieues de diamètre, couverte de pâturages, parsemée de hameaux et limitée à l'est par les forêts qui tapissent la chaîne sur son versant oriental. La route de Knin, et plusieurs autres qui partent de l'Erzégovine ou de la Croatie turque, viennent aboutir et se rejoindre sur ce plateau. L'hiver y amène une grande quantité de neige, que la belle saison ne parvient à faire disparaître qu'assez tard.

Kupris compte au plus quatre cents habitans. Une vieille enceinte, partie en maçonnerie, partie en bois, flanquée de tours délabrées, attire à cette bourgade le titre de château, et lui vaut l'honneur d'avoir un aga.

De Knin à Kupris.

Cette route gagne au bourg de Glamotz la plaine de Livno, et laisse sur sa droite la ville de ce nom, pour atteindre le but par le chemin le plus direct. Elle exige à peu près le même temps que celle d'Imoski. On peut encore prendre sa direction par Livno et Svitza.

De Sign à Kupris.

Après avoir passé la Cettina on gagne en montant, le pied du Proloke. On arrive au village de Bilibrick, qui n'est qu'à un quart de lieue du confin : il s'y tient un marché très-fréquenté par les habitans des deux territoires. Le Proloke commence à la sortie du village. Ce n'est point sous le rapport de la raideur de la pente que le chemin est pénible; mais les rochers dont il est hérissé, le rendent si difficultueux que les chevaux du pays ont eux-mêmes de la peine à s'en tirer. Quelques pins chétifs, des genévriers et des bruyères, qui semblent ne croître qu'à regret sur un sol aussi ingrat, sortent çà et là entre les rochers, et contribuent encore à attrister par leur air souffrant. Après deux heures de marche on atteint la cîme de la

montagne, où l'on voit une petite palanque ou plutôt un karaoul, qui porte le nom de Torre. Les Turcs entretiennent une garde de pandours dans ce poste militaire. Le plateau est aussi aride que le versant ouest; mais on retrouve la végétation à la naissance de l'autre revers. Elle s'annonce par un bois de sapins clair-semés, qui vous prête son ombre jusqu'au bas de la montagne. Le chemin, tracé dans une gorge resserrée, n'offre pas moins de difficultés que le versant qu'on vient de gravir.

Il faut une heure et demie depuis le karaoul de la Torre, pour gagner la plaine de Livno, qui commence au pied de la montagne, et six heures pour arriver à la ville de ce nom. La vue rencontre fréquemment des hameaux et même des villages considérables, où les catholiques forment la majorité de la population. La route passe près de l'entonnoir où les eaux vont s'engloutir.

Livno, dont la population peut être évaluée à 4,000 âmes, est situé sur le revers des hauteurs qui encadrent la plaine au nord, et se rattachent à l'est au plateau de Kupris. Un de leurs contreforts sépare ce bassin de celui de Duvno, en courant dans la direction du nord-

est au sud-ouest. La ville est ceinte d'une muraille flanquée, qui borde la plaine, gravit les flancs de la montagne, surmonte les rochers et atteint un escarpement auquel les deux parties rampantes se lient par des tours d'une grande dimension, assises de manière à dominer tout ce qui les environne. Un ravin profond tient lieu de fossé à cette enceinte du côté de l'ouest; d'autres tours jouent le rôle de védettes au-delà du ravin et sur le côté opposé. Cependant comme aucune partie de cette fortification n'est soumise à l'art du défilement, la facilité dont jouirait l'assiégeant de plonger dans son intérieur à des distances rapprochées, en rendrait la défense très-meurtrière. Mais cette considération ne sera jamais dans le cas d'affaiblir la confiance que les Turcs accordent aux murailles, sans examiner le degré de protection qu'on doit en attendre. Livno a un pont de pierre assez beau, jeté sur la Bistritza. Ce torrent coule dans le ravin dont il vient d'être parlé, et tient le premier rang parmi les cours d'eaux qui arrosent la plaine.

Après Livno on franchit les hauteurs tourmentées par les eaux et entièrement nues, qui séparent son bassin de la vallée de Svitza. Il ne

faut pas moins de quatre heures pour arriver à ce village. La route depuis là jusqu'à Kupris a été décrite dans un des articles antérieurs.

De Kupris à Traunik.

A l'extrémité nord-est du plateau de Kupris on trouve un col qui conduit dans la vallée de la Verbatz. On chemine à travers de belles forêts de sapins, sur un terrain très-accidenté, mais praticable pour les chevaux. Des torrens qui se rendent à la Verbatz, roulent dans des gorges profondes et sillonnent le versant. On arrive au bourg d'Ackessar, situé à l'extrémité d'un contrefort, au débouché de la Prouseksta dans la Semeskilitza. L'aspect de son vieux château, groupé sur un rocher à pic, d'où ses murs délabrés descendent vers le torrent, ajoute singulièrement à l'effet du paysage, qui lui-même est tracé sur de grandes proportions, et embrasse un horizon immense. Ackessar compte 400 habitans environ. Le château est destiné à garder le passage, et remplit bien son objet.

La route suit la Semeskilitza, qui coule dans une campagne bien cultivée, et arrive avec elle dans la vallée riante de la Verbatz, qu'on des-

cend au milieu des champs ensemencés et couverts d'arbres fruitiers. Après une heure et demie de marche on se trouve à Scopia, qui est à cinq heures de Kupris.

Scopia est la résidence d'un pacha à deux queues. Sa population peut s'élever à 1500 âmes; elle a aussi son château fort. Ses riches campagnes sont habitées en grande partie par des catholiques.

En sortant de cette ville pour continuer sa route, on remonte une vallée latérale, qui présente un défilé des plus étroits, et dont les berges sont couvertes de forêts presque impénétrables. On franchit avec bien de la peine le point de partage de la Verbatz avec la Bosna, et l'on se trouve sur les bords de la Comarsitza, qui va joindre cette dernière par l'intermédiaire de la Laskwa, sur les bords de laquelle Traunik est bâti. Cette vallée secondaire où la route débouche, est ouverte, peu boisée, mais cultivée presque partout. On y remarque des habitations et des villages, qui se multiplient à mesure qu'on approche de la ville. Enfin on arrive à destination après une marche de dix heures, comptées depuis la dernière station.

Du plateau de Kupris on peut encore se rendre à Taïtza sur la Verbats, à Vacup, à Birlack, à Petrovatz, à Biach dans la Croatie turque, et de là à Szluin dans les Etats autrichiens; mais ces communications ne sont pas moins épineuses que celles qui viennent d'être décrites. Pour achever d'explorer le pays, j'engagerai le lecteur à se transporter avec moi sur l'Unna, où nous prendrons successivement des points de départ dans toutes les directions longitudinales.

De Novià Banga-Lucka.

L'Unna est un des affluens les plus considérables de la Save. Après avoir coulé du sud-ouest au nord-ouest, entre les deux territoires, elle fait un coude prononcé, prend sa direction vers le nord-est, et forme pour la Bosnie, une barrière d'une défense facile : cette rivière est navigable dans une partie de son cours.

Novi, situé sur sa rive droite, est un château de trop peu d'importance relativement à la position qu'il occupe. Il garde l'entrée de la vallée de la Sanna, qu'on peut regarder comme le débouché principal de Bagna-Lucka dans cette direction. Les Autrichiens, commandés par le

prince de Lichteinstein, se rendirent maîtres de Novi dans la campagne de 1788.

La route remonte jusqu'à Priedor, cette vallée, qui est couverte de pâturages entremêlés de bouquets de hêtres, de chênes et de trembles. Les bois deviennent plus touffus à mesure qu'ils se rapprochent de la sommité des versans. La Sanna coule sous leur ombre protectrice, et permet aux bateaux chargés de la remonter, mais seulement quelques lieues au-delà de son embouchure. La vallée s'évase beaucoup à six heures de Novi, et forme un beau bassin où la Sanna dessine de nombreuses sinuosités. Priedor, résidence d'un aga, est situé sur une eminence dans cet évasement. Il occupe sans utilité, vu son peu d'importance, une position, qui mériterait l'établissement d'une place plus influente, et même où l'on pourrait asseoir avec avantage un camp retranché.

Deux heures au-delà de cette petite forteresse on passe dans le bourg et sous le feu du château de Kosarak. Son tracé présente un rectangle, avec tours en forme de bastions aux angles, le tout précédé d'un fossé étroit, qui pèche par le défaut de profondeur. Ce poste

militaire, fort mal entretenu, a encore l'inconvénient d'être dominé.

On quitte la Sanna pour remonter une vallée latérale qui conduit au point de partage des eaux de l'Unna et de la Verbatz. De là on gagne insensiblement le bassin où coule la seconde, sur les bords de laquelle Bagna-Lucka est située. De Novi à cette ville on compte dix-huit heures. Le pays conserve l'aspect qu'il affecte sur les rives de l'Unna et de son affluent. Partout il est mameloné, entrecoupé de hauteurs généralement accessibles et boisées; dans toutes les directions on voit arriver des eaux fraîches et limpides, qui arrosent les vallées ouvertes que ces hauteurs dessinent.

De Novi on peut encore se rendre à Maïdan, bourg situé sur un des affluens de la Sanna, et qui compte à peu près 700 habitans, tous musulmans. C'est dans ce canton qu'existent les mines de fer, dont il a été parlé comme très-riches. Le pays qu'on traverse pour y arriver est fort couvert. Çà et là il offre des traces de culture dans le fond des vallées. Il devient moins boisé à mesure qu'on se rapproche du bassin de la Sanna, dans lequel on débouche, après quelques heures d'une marche pénible, et qu'on remonte

pour gagner Sanskimotz, petite ville habitée par des Turcs. Ici et sur le territoire de Maïdan, les campagnes sont en plein rapport. Ce spectacle continue à reposer agréablement la vue sur les bords de la Sanna, qui sont parsemés de métairies et de petits hameaux, où le propriétaire habite entouré de ses colons. De Sanskimotz on poursuit sa route sur la rive droite de la Sanna jusqu'à Kamisaka, où la vallée est réduite à une gorge très-étroite.

Pour aller à Taïtza sur la Verbatz on franchit la berge gauche; on passe successivement au bourg de Sitnitza, à la petite ville de Vacup, qui peut avoir deux mille âmes de population, et l'on arrive à Taïtza après une marche de vingt-neuf heures.

Cette ville était la résidencc royale avant la conquête. Elle est située au confluent de la Plieva et de la Verbatz. Sa population, toute musulmane, est de trois mille âmes. Elle est ceinte d'une muraille et munie d'un fort, qui ferait indubitablement une longue résistance.

Le lit dè la Verbatz est très-resserré à Taïtza. On la passe sur un pont de pierre. La Plieva, qui est un de ses affluens les plus considérables, prend sa source au-dessous du plateau de Ku-

pris. Taïtza forme un nœud de routes, qui communique avec Bagna-Lucka, Travnik, Biach et l'Erzégovine.

Biach est considérée comme la capitale de la Croatie-Turque. On la trouve sur la frontière du régiment de Godspitch, un peu au-dessous du coude que forme l'Unna. Cette petite ville a servi d'exil à Daltaban, célèbre vézir qui vivait sous le règne de Mustapha II. Disgracié et victime de l'intrigue, il passait ses jours dans l'oubli, lorsque la victoire de Zenta amena les Impériaux jusqu'en Bosnie. Daltaban, témoin de leurs progrès, ne prend des ordres que de son courage. Il se met à la tête des Bosniaques, à qui il ne fallait qu'un chef; il marche à l'ennemi, le bat dans toutes les rencontres, et le rejette sur la rive gauche de la Save. Cette belle conduite le ramena sur la route des honneurs; mais il est rare chez les Ottomans qu'elle ne conduise pas à une brillante catastrophe; et la fin tragique du grand-vezir Daltaban n'offre qu'un exemple de plus de cette triste vérité que l'histoire des sultans confirme à chaque page.

De Dubietza à Bagna-Lucka.

Dubietza, située à quelques lieues de l'em-

bouchure de l'Unna, est un autre point de surveillance du cours de cette rivière. Le fort est construit partie en maçonnerie, partie en manière de palanque, c'est-à-dire avec des pièces de bois debout. Cette misérable fortification à laquelle on ferait encore trop d'honneur en lui accordant le nom de bicoque, dans la campagne de 1788, a donné aux Autrichiens, par une résistance de plusieurs mois, la mesure de l'opiniâtreté des Turcs et de leur valeur indomtable, pour peu qu'ils aient devant eux une ombre de retranchement. Cette guerre doit rappeler aussi à leurs voisins, qu'ils ne sont rien moins qu'à mépriser en rase campagne.

La route rejoint à Kosarak celle qui part de Novi. Elle rencontre plusieurs accidens de terrain dans la traversée des différentes vallées qui s'offrent sur son passage, pour arriver dans le bassin de la Sanna. Toujours des pâturages, des bois disposés le plus souvent en taillis, et quelque peu de culture; çà et là des hameaux habités généralement par des catholiques.

Dubietza communique encore, d'une part avec Novi, par un chemin qui suit la rive droite de l'Unna et se prolonge jusqu'à Biach; du côté opposé, avec Gradiska sur la Save. Cet autre

poste militaire, très-important par sa position, mais trop faiblement constitué, fournit lui-même une grande communication pour gagner Bagna-Lucka par la rive gauche de la Verbatz. Le pays que cette communication parcourt est généralement beau et mieux cultivé que celui décrit antérieurement : cela revient à dire qu'il est plus peuplé.

De Costanitza à la Mitrovitza.

Je vais décrire la route que l'ambassade extraordinaire de 1812 a suivie pour se rendre à Constantinople. Chemin faisant nous continuerons nos excursions latérales, pour compléter les notions que je voudrais faire acquérir sur une contrée presque inconnue. Monsieur le lieutenant-général Andreossy était le chef de cette ambassade à laquelle furent attachés des officiers du génie et de l'artillerie. Une mission aussi difficile exigeait à la fois les talens de l'officier général et du diplomate, puisqu'il fallait diriger en même temps la politique du cabinet ottoman et son plan de campagne, dans la supposition qu'il eût continué la guerre, comme tout portait à l'espérer. Mais la paix était déjà signée lorsque l'ambassadeur arriva à

Constantinople. Il fût arrêté près d'un mois à Laybak, par un calcul aussi faux que celui qui tenait en suspens les opérations militaires, lorsque de leur côté les Anglais négociaient près de la Porte, pour le compte de la Russie.

Ce double retard si intempestif fit manquer le but de la mission diplomatique. Cependant celui à qui elle était confiée, habitué à traiter de grands intérêts et à les considérer sous plusieurs faces, trouva moyen encore de la rendre fructueuse, en dépit des fautes de son gouvernement, et des désastres qui en furent la conséquence. D'abord il sut faire respecter le nom français à cette époque malheureuse où l'ambition, luttant en désespérée contre les arrêts imprescriptibles du sort, semblait vouloir s'ensevelir sous les ruines de notre belle patrie, et attirait sur elle l'adversité qui traîne presque toujours à sa suite le mépris, ou du moins qui tend à déconsidérer aux yeux de la faible humanité. Les sciences lui doivent aussi de la reconnaissance pour les matériaux précieux qu'il a recueillis sur les rives du Bosphore. C'était sûrement la première fois qu'une ambassade française prenait sa route à travers la Bosnie.

Le mie-mandar avait fait dresser ses tentes sur la rive droite de l'Unna, en face de Costanitza (1). Lorsque l'ambassade fut arrivée à cette ville frontière, l'envoyé ottoman monta à cheval avec sa suite, et vint faire à l'ambassadeur la visite d'étiquette. Quelques heures après elle lui fut rendue avec le même apparat. Il nous reçut sous sa tente ; le café et les sorbets nous furent présentés. Dans cette première entrevue, le cérémonial oriental et sa teinte antique, mis en opposition avec la civilité européenne, nécessairement devaient fournir à l'observateur une foule de remarques curieuses

(1) Le mie-mandar est un envoyé du grand seigneur. Ses fonctions consistent à aller recevoir sur la frontière l'ambassadeur annoncé, à le guider jusqu'aux portes de la capitale, à exercer envers lui, au nom de Sa Hautesse, les devoirs de l'hospitalité pendant toute sa route. En conséquence, les moyens de transport, la nourriture, le logement, sont fournis à l'envoyé et à sa suite, quelque nombreuse qu'elle soit, sans la plus légère rétribution. Il est vrai que les cadeaux qu'il distribue sur son chemin, à tous les pachas, à tous les officiers militaires qui le reçoivent, joints aux baktchiches qu'il fait compter à leurs gens, acquittent en partie la dette; mais la coutume n'est pas moins noble, généreuse, digne enfin des nations les plus avancées dans la civilisation; elle est d'ailleurs d'autant plus attachante qu'elle ramène le souvenir des siècles les plus reculés.

et d'émotion d'un genre particulier. La différence qu'il retrouvait encore dans le costume, le langage, la physionomie, enfin dans tout ce qui constitue l'être moral et physique, achevait de le confirmer dans l'idée qu'il allait entrer dans un monde nouveau.

Le lendemain, après avoir passé l'Unna sur le pont de bois qui traverse cette rivière, nous montâmes, les hommes à cheval, les dames en litières couvertes, et nous prîmes la route de Bagna-Lucka (1). On compte neuf heures de Costanitza à Butzovatz, qui fut notre premier gîte. Le pays a la même physionomie que dans le bassin de la Sanna. On remarque de la culture dans les vallées, des habitations sur le penchant des coteaux, surtout jusqu'à Ghehovatz. Parvenue à ce village la caravane fit halte, sous des ombrages, au bord d'un clair ruisseau, et nous vîmes arriver un déjeuner abondant composé de laitage, de pilauw, de vin blanc, de moutons et de volailles rôties. Le

(1) Le pacha de Bosnie avait fait la galanterie d'envoyer les litières des dames de son harem. Ces litières sont matelassées à l'intérieur, couvertes en drap rouge, et portées par deux mules; pour la forme elles se rapprochent de la caisse de nos voitures les plus antiques.

plus souvent, pendant ce trajet de 350 lieues, c'est ainsi que nous prenions le repas du matin. On était alors dans la plus belle saison de l'année.

Jusqu'à Ghebovatz le chemin est presque carrossable, mais les difficultés commencent lorsqu'il s'agit de passer dans le bassin de la Sanna. Après avoir atteint la sommité du contrefort nous nous trouvâmes sur un vaste plateau qui domine la plaine de Priedor. De ce point culminant on peut mesurer de l'œil ce beau champ de bataille, qui a pour le moins deux lieues en largeur; apprécier les ressources et la richesse d'un territoire, où l'on remarque fréquemment des traces de culture, et qui abonde surtout en pâturages excellens.

Butzovatz est un hameau habité par des chrétiens, et situé sur une espèce de promontoire. Les tentes furent dressées près des habitations. Les Turcs étalèrent leurs tapis sur le gazon, firent du café, et chargèrent leurs pipes en attendant le repas du soir.

De Butzovatz à Bagna-Lucka, treize heures de marche. La route descend dans la plaine de Priedor, laisse la forteresse sur sa droite, et va rejoindre le chemin de Novi par Kosarak.

On arrive apres sept heures à Ivansko, village habité par des catholiques, et près duquel est un couvent de franciscains. On quitte à cet endroit le bassin de l'Unna pour passer dans celui de la Verbatz. Ce point de partage, qui commande les deux vallées, offre une belle position défensive. Le terrain devient schisteux ; il est arrosé par un grand nombre de petits cours d'eau, bordés de bouquets de chênes, de bouleaux et de hêtres, parmi lesquels on démêle quelques ormes et des frênes.

A partir d'Ivansko le chemin suit une vallée, étroite d'abord, et qui se prêterait très-bien à une défense pied à pied, au moyen des positions multipliées auxquelles le passage est subordonné. Le sol, naturellement aquatique, dans les temps pluvieux concourrait encore à entraver la marche d'une armée.

La vallée de la Verbatz, où la route débouche, présente à Bagna-Lucka une largeur moyenne de deux mille toises. Elle est fertile et généralement cultivée. Envisagée sous le rapport militaire, elle offre une seconde base de défense excellente, à laquelle Bagna-Lucka et Taïtza donnent une forte consistance. Mais pour

compléter le système, il faudrait qu'elle fût gardée au point confluent de la Verbatz et de la Save. Ce qui contribue encore à sa propriété défensive, que nous avons déjà fait ressortir, c'est le commandement que la rive droite prend sur l'autre. Dans les crues cette rivière pourrait porter bateau jusqu'à Bagna-Lucka où elle a trente-cinq toises de largeur ; en tous cas il serait facile de la rendre navigable.

Bagna-Lucka est à sept heures d'Ivansko et à vingt-deux heures de Costanitza. Elle possède six à sept mille habitans tous musulmans. Son château commande le cours de la rivière, et reçoit à son tour une excellente protection de cette barrière défensive. Malgré son importance il est dans un aussi triste état que ceux qui, jusqu'ici, se sont offerts à nos yeux ; mais il compte avec raison sur le courage de ses défenseurs. Par sa position, ses ressources, et comme nœud de routes, Bagna-Lucka doit s'attirer de suite l'attention d'une armée offensive : dans toutes les guerres entre les Turcs et les Impériaux elle a constamment été le premier objectif que la conquête s'est proposé. Mais aussi souvent que les tentatives se sont dirigées sur ce point militaire, elles y ont rencontré une forte

résistance. Les avantages dont il est doué sont trop visibles en effet pour échapper à l'esprit le moins clairvoyant. Cette place est indiquée par la nature au corps chassé des bords de l'Unna, forcé dans les positions successives qu'on trouve en arrière, et qui se verrait contraint de mettre la Verbatz entre l'ennemi et lui. En 1737 les Autrichiens, commandés par le prince de Saxe-Hildebourg, assiégèrent Bagna-Lucka : l'armée ottomane vint les chercher jusque dans leurs retranchemens qu'elle força, et la déroute fut complète.

Tous les notables de Bagna-Lucka, montés sur des chevaux de race richement caparaçonnés, vinrent recevoir l'ambassadeur à une lieue de leur ville, où nous fîmes notre entrée, escortés de ce brillant cortége. On nous logea chez l'habitant le plus considérable. Il a été parlé déjà de l'accueil patriarcal que nous trouvâmes chez cet estimable musulman. Les esprits en général étaient fort préoccupés des événemens qui allaient se passer dans le Nord. On démêlait sur les visages un grand fonds d'estime, de l'affection même pour la nation française ; mais aussi la défiance se mêlait à ces sentimens de première origine, aussitôt qu'on venait à

prononcer le nom d'un homme qui réservait ses alliés pour les atteler à son char, après les avoir employés à vaincre ses ennemis. Le pacha demandait de nouveaux contingens pour remplir les cadres de l'armée du Danube. Il n'était obéi qu'avec répugnance, car les mauvais succès de la guerre avaient jeté le découragement dans tous les cœurs. La nation, harassée sous le poids des règnes malheureux de Selim et de Mustapha, soupirait tout haut pour qu'on la laissât prendre du repos. Enfin les vœux allaient au-devant de la paix avec une telle unanimité, qu'on la promulguait par anticipation.

Bagna-Lucka a été pendant un temps le chef-lieu du pachalik. Ses mosquées n'ont pas à beaucoup près l'élégance, la noblesse qui caractérisent les temples de la capitale; elles sont même sensiblement inférieures en mérite à ceux de la Roumélie : cette remarque s'applique à la Bosnie en général. Cependant les objets inanimés et les individus, soit qu'on les prenne sur les bords de l'Unna, ou qu'on aille les chercher en Asie, ont une ressemblance physique et morale qui étonne. La différence des climats, maîtrisée dans ces contrées par les institutions, demeure sans effet et se présente comme une

exception unique au principe le plus invariable. Chez cette nation on retrouve un air de famille jusque dans les habitudes, dans les manières, et une disposition également prononcée à lutter contre les influences étrangères. Enfin les habitations particulières, à Bagna-Lucka, à Séraïo, à Traunik, sous le rapport des matériaux, mais surtout relativement au style et à la distribution, sont presque une répétition de ce qu'on peut voir en ce genre dans les autres provinces, sans même en excepter la capitale. La différence la plus saillante consiste dans les poëles en briques qui, en Bosnie, font partie intégrante des maisons, à l'instar de l'Allemagne, tandis qu'ailleurs on se contente d'échauffer les appartemens avec des brasiers comme dans le midi de l'Italie.

La vallée de la Verbatz abonde en chevaux qui jouissent de la réputation d'être les meilleurs de la province. Elle fournit largement aux besoins de la vie, et même ses habitans ne consomment pas en entier les produits variés qu'ils récoltent. Cette portion centrale de la Bosnie offre la population la plus nombreuse; aussi les bourgs et les villes y sont-ils plus multipliés que dans le reste de la province. Ce serait là que

les opérations militaires exigeraient le plus d'études pour être bien combinées, d'autant plus que les postes retranchés y sont fréquens.

De Bagna-Lucka, on peut se rendre sur différens points des vallées de la Bosna, de la Drina et de la Save. Si l'on se dirige au nord ou à l'est, on rencontre la Verbania, qui débouche dans la Verbatz, et coule dans un lit très-encaissé. Cet affluent fait marcher plusieurs poudrières; plus loin on trouve la grande et la petite Ukrina, qui se réunissent pour aller verser leurs eaux dans la Save. Avant leur jonction la largeur de ces deux rivières est médiocre dans la belle saison; mais en moins de quelques heures elle peut augmenter de manière à paralyser la marche d'un corps qui arriverait avec l'espoir de passer à gué. L'Ukrina, à son point confluent, présente une masse d'eau considérable. Le pays qu'elle traverse est accidenté, malgré le voisinage de la Save, et la distance à laquelle il se trouve de la chaîne principale. Le sapin et le chêne se mêlent dans les bois qui garnissent les hauteurs; mais le second domine et l'autre devient de plus en plus rare à mesure qu'on avance vers le grand récipient. Dans les cantons arrosés par la Verbania et les deux Ukrina, on se

livre de préférence à l'éducation des troupeaux, en sorte que la culture y est moins active que dans les vallées de la Verbatz, de l'Ursova et de la Bosna, où d'ailleurs les bras sont plus multipliés. L'Ursova, dont on trouve le bassin après avoir franchi son point de partage avec les eaux de l'Ukrina, est un affluent considérable de la Bosna. La Verbania, les deux Ukrina et l'Ursova prennent leurs sources dans les monts Vlasik au nord de Traunik. Dans toute cette partie le pays est d'autant moins cultivé qu'on se rapproche davantage de ce massif; on finit même par ne trouver que des pâturages, et de loin en loin quelques chétifs hameaux.

On arrive, en remontant une vallée latérale de l'Ursova à la petite ville de Tessan, qui compte 1200 habitans, tous musulmans. Un fort, assis dans une position inaccessible, protége le bourg; mais il ne rendrait aucun service à la défense générale, à raison de son isolement. Cependant il pourrait être utilisé avec succès, comme repaire, dans la guerre de détail.

Maglay est situé plus avantageusement. Ce fort, qui n'est qu'à quelques heures du premier, interdit le passage dans la vallée de la Bosna. Le bourg qui en dépend peut avoir 700 habi-

tans. Pour s'y rendre de Bagna-Luckà, il faut compter trois marches. On prend sa direction sur Perniavor et Tessan, à travers les contrées que nous venons de disséquer, c'est-à-dire en franchissant successivemen les contreforts de la Verbania, des deux Ukrina, de l'Ursova, de la Bosna, et de leurs affluens. De Maglay on arrive à Brod en descendant, jusqu'à Dobor ou Dobay, la vallée de la Bosna, qu'on quitte là pour passer dans celle de la Save. Bagna-Lucka communique avec cette petite place frontière par un chemin direct tracé d'abord par la Verbatz, ensuite par l'Ukrina.

Ces quartiers ont été le théâtre des exploits du prince Eugène. Après avoir passé la Save à Brod, il se rendit maître de Dobor, de Maglay et de Scepsé; Sérajo abandonné fut réduit en cendres; mais l'attaque fut tellement inopinée qu'elle trouva la défense en défaut partout. D'ailleurs cette entreprise se borna à une simple excursion, et la marche des Impériaux fut singulièrement contrariée par les seuls obstacles que lui opposa le pays.

Pour expliquer dans son entier le nœud de routes que tient Bagna-Lucka, il reste à décrire les deux communications de cette place avec

Traunik. La plus facile, mais aussi la plus allongée remonte la Verbatz par sa rive gauche jusqu'à Taïtza, en passant par le bourg de Vacup. Elle est très-pittotesque : le plateau de Prodosnitza procure une vue aussi étendue que variée. La Plieva, qu'on trouve à Dgiolitza, forme plusieurs chutes d'eau encadrées dans un paysage dont tous les accessoires concourent à produire un grand effet. Au sortir de Taïtza on passe sur la rive droite de la Verbatz, et l'on remonte aussitôt le vallon resserré où le Vlasik coule. Chemin faisant, au lieu de continuer à suivre la route qu'indique ce cours d'eau jusqu'à son point de partage avec la Karaula qui débouche dans la vallée de Traunitz, on peut encore abréger le temps, mais accroître la difficulté, en gravissant le versant gauche, pour arriver par la sommité des contreforts sur les bords de la Karaula, où l'on trouve un village du même nom. Cette route exige trois marches chacune de huit à neuf heures.

L'autre, qui est celle que nous avons suivie, ne demande que deux jours, à raison de dix heures chacun; mais comme elle traverse les monts Vlasik, qui forment un large pâté d'une grande élévation, entre les bassins de la Ver-

batz et de la Bosna, elle est très-fatigante, même dans la belle saison. Après avoir cheminé deux heures dans une gorge fort resserrée, on gravit péniblement la montagne. Au sommet du premier degré on trouve un vaste plateau. Le second degré se présente ensuite. Sa crête est le point de partage des eaux de la Verbatz et de la Bosna. Les flancs de ces monts sont couverts de forêts composées de chênes et de hêtres près de la base; de sapins et de mélèzes dans la région supérieure. Les plateaux présentent de vastes pâturages, qui paraissent abandonnés, à en juger par la rareté des habitations; enfin il n'est pas de route plus solitaire; dans aucune contrée il n'est pas de pays dont l'aspect soit plus sauvage. Il n'y aurait qu'une avant-garde composée uniquement d'infanterie légère, et débarrassée de toute espèce d'attirail, qui pourrait s'y risquer.

Vacup, sur lequel on se dirige, et qui se compose d'une quarantaine de maisons, marque, à quelque différence près, la moitié de la distance entre Bagna-Lucka et Traunick. Au sortir de ce village on s'engage dans une épaisse forêt d'arbres verts. On prend à sa naissance une vallée étroite et d'une pente fort raide, qu'il

est prudent même de descendre à pied. On arrive à son confluent dans une autre où coule un torrent qui vient de la gauche. Après l'avoir remonté quelque temps, on gravit la berge droite. La partie supérieure présente un plateau spacieux, où l'on découvre enfin un han. Cette habitation est la seule qu'on trouve depuis Vacup, c'est-à-dire pendant une marche de cinq heures. La route suit long-temps le plateau, atteint le versant gauche de la Laskwa, et descend dans cette vallée, dont l'aspect animé forme contraste avec les vastes solitudes qu'on vient de traverser. Une fois parvenu sur les bords de la rivière qui l'arrose, on a rejoint le chemin commun de Taïtza et de Scopia; il ne reste plus qu'à descendre pour gagner Traunick.

Cette ville, bâtie, partie en amphithéâtre, partie dans la plaine, est située au confluent d'un petit cours d'eau et de la Laskwa. Ses dehors plantés en arbres fruitiers, cultivés avec soin et remarquables par leur fertilité, du moins en Bosnie, forment un coup d'œil très-agréable; mais rien de plus triste que son intérieur. Les rues sont tortueuses, mal tenues et inondées quand le torrent grossit. A chaque

pas la vue rencontre des cimetières parsemés de pierres grisâtres, dont l'aridité n'est point tempérée, comme dans la capitale et la généralité des provinces, par ces ombrages qui étendent un voile mélancolique et répandent une teinte consolante sur les sépultures des Orientaux. Pour achever de peindre Traunick il faut joindre à ce mélange bizarre de cimetières et d'habitations, des vergers nombreux, qui soulagent un peu les yeux et ramènent le sourire. Ces oppositions fréquentes révèlent la pensée, les mœurs, les habitudes, en deux mots donnent l'intelligence de ces êtres énigmatiques qui forment une opposition morale si prononcée avec le reste de l'espèce humaine.

Le château est assis sur la croupe d'un contrefort qui sépare les deux ravins. Son tracé présente un quadrilatère flanqué de tours. Non-seulement il a, comme tous les forts de la Bosnie, le défaut de n'offrir à la défense qu'un espace très-resserré, mais encore il est dominé et d'un accès facile. Le pacha l'a converti en prison d'Etat : c'est là qu'il renferme les Bosniaques récalcitrans que sa vengeance peut atteindre. Quant au palais habité par ce repré-

sentant du grand seigneur, il n'a pas la moindre noblesse.

Traunick, sous le rapport de l'extension et de l'aisance, nécessairement a gagné beaucoup depuis qu'il est devenu le siége du gouvernement. Aujourd'hui cette ville, qui n'était qu'un bourg il y a un demi-siècle, renferme une population de sept. à huit mille individus, tous musulmans, excepté quelques familles juives. Plusieurs grands propriétaires y ont des konaks (hôtels), qui du reste sont en bois et ne diffèrent guère de l'habitation modeste du petit particulier. Les nombreux villages de son arrondissement, peuplés en majorité de chrétiens du rite latin, sont entourés de campagnes qui produisent des grains en abondance. Les chevaux qu'on y élève ont la réputation d'être excellens. Les pâturages nourrissent encore beaucoup de bestiaux de la grande et de la petite espèce.

A deux heures de Traunick nous trouvâmes une députation brillante et nombreuse à la tête de laquelle était un des principaux officiers du pacha, qui complimenta l'ambassadeur au nom de son maître. Le chef de la légation monta sur un cheval de race qu'on lui présenta. Trois chevaux de main harnachés avec tout le luxe asiatique, le

précédèrent à l'instar des pachas de première classe. Les notables, les officiers de la maison du gouverneur groupés autour de lui, donnaient au cortége un air de pompe vraiment imposant, que la physionomie originale des lieux contribuait encore à rendre pittoresque.

Nous cheminions au son d'une musique composée d'instrumens criards, qui, pendant toute la marche, cherchèrent à jouer l'air de Marlborouhg sans pouvoir en venir à bout, quelques efforts qu'ils fissent pour éviter les divagations. Il était nuit close lorsque nous arrivâmes à Traunik. Nous fîmes notre entrée aux flambeaux, précédés d'un grand nombre d'habitans qui se joignirent au cortége à quelques cents pas de la ville. Tous les cuisiniers du pacha avaient été employés à nous préparer un souper à la turque, qu'on nous servit chez le consul de France. Après les mets substantiels, tels que des volailles bouillies ou apprêtées avec du riz, du mouton au naturel et déguisé de plusieurs manières, nous vîmes paraître une série innombrable de plats couverts de pâtisseries et de sucreries, où la variété s'était épuisée tant sous le rapport des formes que du goût. Les Turcs, de même que tous les Orientaux, se montrent

recherchés en friandises, mais on ne peut les accuser d'être gourmands.

Le lendemain nous montâmes à cheval pour aller faire notre visite au pacha. Il reçut l'ambassadeur avec une grande distinction. On se fit de part et d'autre des complimens diplomatiques, et l'on se quitta après avoir pris le café et les confitures; après avoir reçu, tant sur les mains que sur les vêtemens, l'aspersion d'eau de rose, et s'être enivrés de fumigations parfumées, conformément à ce qu'ordonne l'étiquette orientale. Un nombreux domestique se partage chez les grands ces différentes fonctions; mais les lois de l'hospitalité prescrivent au visiteur, l'obligation de distribuer des baktchiches (la bonne main) à tous ceux qui l'ont approché, sous le prétexte de lui faire honneur; en sorte que chaque distinction est un impôt de plus. Les cadeaux réciproques avaient précédé cette entrevue : c'est ainsi qu'en usent ceux qui traitent d'égal à égal. Il n'en est pas de même quand le rang établit une différence; alors c'est à l'inférieur à faire preuve de générosité; cependant il s'acquitte aussi avec des fleurs si l'état de ses facultés ne lui permet pas d'être plus magnifique.

Traunick est le point central des communications de la Bosnie. Nous avons déjà parcouru en détail les routes qui conduisent à cette ville, en partant de l'Erzégovine et de la rive gauche de la Verbatz. D'autres vont gagner les bords de la Bosna sur différens points et descendent avec elle jusqu'à la Save, ou passent sur sa rive droite pour se rendre dans les vallées de la Spretza et de la Drina. Celle qui va chercher la première de ces rivières, conduit successivement à Vranduk, Scepsé et Maglay. Vranduk, à cinq heures de Traunick, est un hameau avec château fort situé sur un rocher escarpé qui domine le cours de la Bosna. Le pays qu'on traverse pour y arriver est peuplé, bien cultivé, et produit principalement des grains.

La Bosna reçoit un grand nombre d'affluens parmi lesquels les plus considérables sont la Laskwa et l'Ursova qui arrivent par sa gauche; la Migliaska, la Dobrovitza et la Spretza qui débouchent sur sa rive droite. Tous ces cours d'eaux prennent leurs sources dans les larges contreforts qui couvrent d'aspérités l'espace compris entre les grands bassins. La Bosna dessine une courbe à peu près parallèle à celle de la Verbatz; elle est navigable jusqu'à Scepsé. Ses

bords et les vallées latérales, annoncent par la culture qu'on y remarque presque partout, le caractère laborieux de ceux qui les habitent. C'est la partie la plus riche de la province.

De Vranduk pour gagner Scepsé on descend la Bosna sur sa rive gauche. Les versans sont couverts de forêts à leur sommité. La vallée est resserrée pendant une partie de son cours; mais elle commence à s'évaser au-dessus de Scepsé, et présente alors dans son entier ce coup d'œil satisfaisant dont je viens de faire l'éloge. Scepsé est le chef-lieu d'un arrondissement considérable; les chrétiens du rit latin y sont en majorité. Le bourg, entouré de hameaux répandus sur les deux rives, est protégé par un petit fort carré qui intercepte le passage. Au-dessous de Scepsé le cours de la Bosna est surveillé par les châteaux de Maglay, de Dobay et de Padriovick, qui embarrasseraient beaucoup une armée envahissante, s'ils étaient renforcés par des camps retranchés de deux à trois mille hommes, c'est-à-dire capables d'exercer leur influence dans un rayon de plusieurs lieues, comme pourrait le faire une place d'une certaine importance. Le canton de Scepsé produit une grande quantité d'orge.

On continue à descendre la vallée, soit qu'on veuille se rendre à Maglay, soit qu'on ait l'intention de passer dans le bassin de la Spretza. Si l'on donne la préférence à cette direction, on traverse la Bosna au-dessus de Maglay; on parcourt le plateau commun de cette rivière et de la Spretza. Il est médiocrement élevé, parsemé de terres en labour, d'autres en nature de bois, et passablement peuplé. La vallée de la Spretza, où l'on parvient après quelques heures de marche, est ouverte, et annonce une culture très-soignée. Elle reçoit plusieurs affluens. En la remontant on arrive à Tusta, petite ville fermée par une enceinte en bois, et habitée par des chrétiens. Il faut compter quinze heures depuis le bac où l'on passe la Bosna jusqu'à cette station. Le pays continue d'offrir, à des distances très-rapprochées, des hameaux entourés de beaux vergers, des pâturages et des terres ensemencées qui produisent du froment, de l'orge et du maïs : les parties supérieures sont couronnées de bois. Parvenu à Tusta, on n'est plus qu'à dix ou douze heures de Swornick. Pour se rendre sur la Save, on peut prendre directement à travers le plateau compris entre cette rivière, la Bosna, la Spretza et la Drina.

Lipaik indique à peu près son point culminant.

De Traunik à Sérajo on compte seize heures. La route longe la Laskwa dont les berges sont très-rapprochées et fort raides à Traunik. Ce défilé peut avoir trois quarts d'heure de long. On trouve à sa sortie un pont de pierre et un bassin spacieux, qui est le rendez-vous de plusieurs affluens de la Laskwa. Sur le revers des hauteurs qui l'encadrent et dans la plaine même, on découvre çà et là de gros villages parmi lesquels Vitès tient le premier rang. Au-delà de cette halte se présente un pont en bois dont on profite pour passer sur la rive droite du cours d'eau. Un peu plus loin on laisse la vallée continuer sa route vers la Bosna, et l'on atteint le sommet de la berge droite à travers les bois de chênes, de hêtres et de trembles, qui la garnissent.

Le bassin qu'on vient de traverser offre à une armée défensive une position d'autant plus belle pour battre l'ennemi en détail, à la sortie du défilé, que cette même armée a derrière elle le plateau où nous sommes parvenus. Elle y trouverait une position formidable qui barre le passage, et ne peut être tournée. D'ailleurs le défilé de Traunick se défend de lui-même pour

ainsi dire, et mettrait l'offensive dans une si-tuation critique; car, en supposant encore que l'ennemi réussisse à le passer, jamais il ne son-gera à descendre avec la Laskwa dans la vallée de la Bosna, puisqu'il laisserait l'adversaire sur ses derrières : il faut donc indispensablement qu'il l'attaque de front.

On gagne, en parcourant un pays très-varié, la vallée de la Kositza où Budzovatz est situé. On le trouve à l'entrée d'une espèce de cul-de-sac arrosé par un cours d'eau assez considérable. Cette bourgade compte à peu près 800 habi-tans, tous musulmans; elle est à cinq heures de Traunik.

Arrivé là, on peut choisir entre deux routes pour se rendre à Sérajo. La plus directe passe au han de Javatz qu'on trouve quatre heures plus loin que Budzovatz. Elle descend la vallée de la Kositza, et va déboucher par les sommi-tés, dans celle où la Fognitza coule. Ce cours d'eau principal en reçoit plusieurs autres et se rend dans la Bosna à Visoka. En le remontant, on parvient à une petite ville du même nom, et l'on voit plusieurs fourneaux de forges, qu'alimentent les mines dont il a été parlé. Ces cantons ont une population considérable, com-

posée en partie de catholiques. On découvre des villages et des hameaux tout autour de soi; mais il ne s'en présente aucun sur la route. Le pays est fort varié; les vallées et leurs versans sont généralement cultivés; les sommités offrent des bois et des pâturages. Les eaux minérales, comprises dans l'énumération des richesses de la province, ont leurs sources dans un petit vallon où coule la Lipenitza.

On quitte ces cantons privilégiés pour gravir et traverser le contrefort commun de la Fognitza et de la Bosna. Le pays qu'on parcourt est plus couvert, plus fortement accidenté que celui qu'on laisse derrière soi; cependant les villages continuent à se montrer çà et là sur les deux côtés du chemin. Pour descendre dans le bassin de la Bosna, on suit un torrent qui va se jeter dans cette rivière près d'un pont de pierre sur lequel la route passe. Parvenu là, il ne reste plus que trois heures de marche jusqu'à Sérajo. On trouve les sources de la Bosna à une petite distance du pont. Elles sont tellement abondantes que la rivière cesse d'être guéable très-près de sa naissance.

On laisse la Bosna et l'on remonte la Migliaska, citée déjà comme un de ses principaux

tributaires. Depuis son embouchure jusqu'à Sérajo, cet affluent coule dans un bassin très-évasé, dont les berges, fortement prononcées, sont généralement nues, et fournissent des cours d'eaux qui rendent le sol marécageux au lieu de le féconder. Une petite partie de ce bassin est en culture; tout le reste est abandonné aux bestiaux. Le climat contrarie peut-être aussi les tentatives de l'agriculture; car en Bosnie la récolte n'arrive pas toujours à maturité, du moins dans les cantons voisins de la chaîne, où la neige couvre plutôt la terre que dans les parties inférieures: d'un autre côté, ils sont plus en prise à cette humidité que les forêts engendrent et entretiennent. On est guidé par la Migliaska jusqu'à Sérajo. Elle peut avoir vingt-cinq à trente toises de largeur moyenne dans cette partie extrême de son cours. La Géliéznitza est son principal affluent. Des ponts de pierre facilitent le passage des nombreux torrens qui croisent la route.

La seconde communication qui conduit de Butzovatz à Sérajo, prend sa direction sur Visoka, c'est-à-dire qu'elle va gagner les bords de la Bosna plus bas que le point où nous l'avons passée en premier lieu. La route, tracée pendant

quelques lieues dans la vallée de la Koritza, atteint ensuite les sommités, en serpentant sur leurs revers à travers des bois entre-coupés de clairières. Une fois parvenu sur le plateau, on découvre à sa droite le bassin de la Bosna, qui dans cette partie est ouvert, garni d'habitations et généralement cultivé. Plus bas il forme un coude à l'est en se resserrant, et la rivière devient de plus en plus encaissée. Ce point de vue est très-imposant; le tableau animé qu'il présente forme contraste avec le pays agreste qu'on a traversé. La route prend à sa naissance, un vallon qui court vers le sud-est. Elle s'engage dans un bois très-fourré, et passe près d'un hameau. Radovitza s'offre à son débouché dans le bassin de la Bosna, qu'on remonte jusqu'à Visoka. La population de cette petite ville peut être évaluée à 2000 musulmans.

Notre hôte de Visoka nous reçut avec une urbanité noble et franche. Son jeune fils, encore dans l'âge de l'enfance, lui tenait compagnie: il nous le présenta comme si déjà ce petit être eût revêtu la robe virile, et le regardait avec cet air de complaisance qui indique à l'étranger le sûr moyen de se rendre agréable

au maître de la maison. En observant les Ottomans, souvent j'ai trouvé à répéter cette remarque, qui fait honneur à leur cœur, et justifie ce qu'il m'est déjà arrivé de dire en parlant de leurs inclinations.

Visoka, comme tous les bourgs, comme toutes les villes de la Turquie, a cet air champêtre qui charme et séduit d'autant plus facilement, qu'il est l'annonce de la pureté des mœurs, et qu'il rappelle ce premier âge du monde, où le bonheur sans nuage habitait, dit-on, parmi les humains. Les arbres fruitiers entourent la modeste demeure de chaque famille; les eaux courantes arrosent les rues, et contribuent encore à entretenir la fraîcheur; chaque ombrage recèle une multitude d'oiseaux, qui font entendre les accens du contentement : jamais leurs concerts ne sont interrompus par le plomb meurtrier.

Le silence et le calme parfait caractérisent ces lieux : ceux qui les habitent forment un contraste marqué avec nos villageois bruyans. Bacchus et ses joyeux transports ne sont point admis dans leurs réunions taciturnes; et si deux musulmans se convient, c'est pour savourer le café de l'Yémen; pour mêler son arum aux

parfums du tabac et de l'aloès. Le Turc se lève avec le jour et se couche au crépuscule. Le ramazan et le bayram sont les seules époques de l'année où il déroge à cette coutume conservatrice des mœurs et de la santé ; alors il prend une gaîté d'emprunt, qu'il dépose pour retourner à sa manière d'être habituelle, aussitôt que le cours ordinaire de la vie est revenu. Les villages grecs, où l'oppression n'est pas en sentinelle, sont bien plus animés. On conduit la charrue en chantant ; les jours de fête la jeunesse des deux sexes se réunit sous le platane du hameau pour danser la romeca. Le musulman, malgré son caractère dominateur, a le bon esprit de sentir que cette nation a besoin de rire, et que le moyen le plus sûr de provoquer chez elle les soulèvemens, serait de comprimer son enjouement naturel. Dans la Roumélie le Grec prend librement son essor à l'époque des moissons ; à Constantinople c'est plus particulièrement dans la semaine de Pâques qu'il jouit d'une licence plénière ; mais, partout où il habite, le premier de mai est célébré comme la fête du printemps. Le musulman, au contraire, par caractère et par principes mène une vie

contemplative. Il s'entoure avec intention des objets les plus propres à nourrir la mélancolie; et sa dernière demeure touche immédiatement à la frêle habitation que ses mains ont élevée pour le séjour rapide qu'il s'attend à faire sur cette terre. La répétition constante d'un avertissement aussi éloquent et persuasif l'habitue machinalement à vivre beaucoup dans les régions éthérées, et à se concentrer en lui-même : de cette prédilection résulte que les monumens qu'on rencontre avec le plus de fréquence, aux approches et à l'intérieur des villes ou des hameaux, sont des monumens funèbres.

Pour se rendre de Visoka à Sérajo on passe sur un pont de bois la Bosna qu'on remonte ensuite sur sa rive droite. La vallée se resserre au-dessus de Visoka, et finit même par ne plus laisser à la rivière qu'un lit encaissé. La route s'entretient à mi-côte; à chaque pas elle rencontre des positions très-propres à intercepter le passage. Un han s'offre à mi-chemin; çà et là on découvre encore d'autres habitations, mais elles se présentent de préférence sur la rive gauche, qui cerne de moins près la Bosna. Après avoir cheminé ainsi pendant quelques heures, on s'engage dans une vallée af-

fluente, et l'on atteint le point de partage de ce cours d'eau avec la Migliaska. La montée est fort raide; le col s'annonce flanqué de deux mamelons qui semblent placés là pour en interdire l'entrée. A sa sortie on découvre la Migliaska qui s'échappe au nord-ouest, et Sérajo où l'on arrive après une marche de six heures : en tout dix-sept heures depuis Traunick.

Sérajo se développe dans la plaine et sur la croupe des hauteurs, à l'entrée de la gorge d'où la Migliaska s'échappe. Il présente un riche amphithéâtre, où les ombrages forment avec les fabriques, avec les minerais, une composition pittoresque des plus heureuses. La vaste prairie qui s'offre en avant-scène, et dans laquelle les eaux affluent de toutes parts; les hauteurs qui encadrent ce bassin spacieux, et contribuent puissamment à l'orner par la variété des aspects, complètent un tableau dont l'ordonnance est marquée au coin du grandiose.

La ville est défendue par un château spacieux, qui est tout à la fois pour elle une citadelle redoutable et un réduit protecteur. Cette fortification, entretenue avec soin, domine la plaine, qu'elle voit d'enfilade, et commande

à la vallée de Migliaska où la route s'engage. Elle se compose d'une enceinte quadrangulaire assise sur une espèce de promontoire. Les murs latéraux, d'une part atteignent le plâteau, de manière à n'avoir rien à redouter de son commandement; de l'autre ils se rattachent à un réduit, tracé en carré avec des tours aux angles, et qui ferme l'enceinte du côté en regard avec la ville : le côté opposé, c'est-à-dire, celui qui fait face au plateau, est aussi flanqué de tours. A l'intérieur il existe différens bâtimens à l'usage de la garnison qui est fournie par le corps des janissaires. Cette position, défendue vaillamment, comme elle le serait par la population, pourrait devenir une pierre d'achoppement d'autant plus désespérante qu'on ne possède point la Bosnie si l'on n'a pas Sérajo ; et d'un autre côté, qu'il y aurait témérité manifeste à laisser derrière soi une capitale qui à elle seule mettrait en campagne une petite armée. Le prince Eugène, lorsqu'il fit une pointe jusqu'à Sérajo, en remontant la vallée de la Bosna, renonça à se rendre maître du château. Les habitans, surpris par cette apparition inattendue, abandonnèrent la ville pour se retirer dans ce réduit, où ils firent une telle contenance que

le vainqueur de Zenta, qui n'avait aucun point d'appui, et courait les risques d'être coupé dans sa retraite, jugea prudent de revenir sur ses pas jusqu'à la Save qu'il repassa.

La Migliaska parcourt la ville basse dans toute sa longueur. De distance en distance des ponts en pierre établissent la relation entre les deux rives. Sérajo a plusieurs mosquées d'une construction élégante. Son besestin et ses tchiartchis l'emportent de beaucoup sur tous ceux qu'on a vus jusqu'ici. Les édifices particuliers, blanchis à l'extérieur, ont aussi un air de propreté et de fraîcheur qui distingue cette ville. Sa population s'élève à 60,000 âmes environ. Les Turcs en forment plus des deux tiers. Le reste est partagé entre les chrétiens des deux rites et les Juifs. On y compte près de 10,000 janissaires. Son contingent, dans la dernière guerre, avait été fixé à 14,000 hommes, son territoire compris.

C'est le lieu de résidence de la plupart des autorités de la province. Il en résulte que ces mêmes autorités, prises d'ordinaire parmi les habitans, rassemblent une masse considérable de fiefs, et contribuent encore à rendre puissante une ville où la classe des grands propriétaires est nombreuse. Sous le rapport politique

son crédit est tel que la Porte a consenti forcément à la débarrasser de la vue incommode du pacha. Peut-être aussi le gouvernement n'est-il pas fâché, selon sa tactique habituelle, d'entretenir une rivalité qui prévient les empiétemens et conserve ses droits.

Sérajo est avantageusement située pour le commerce. Elle noue les relations de la Turquie avec la Dalmatie, la Croatie et le midi de l'Allemagne. Ce sont principalement les Juifs qui recueillent les profits des spéculations en grand; le commerce de détail se partage entre les individus des trois religions. Cette ville captivera toujours l'attention d'un général chargé de la conquête de la Bosnie, tant à raison de sa position centrale et des ressources qu'elle offre, que de l'influence dont jouit dans la province sa nombreuse population.

De Sérajo on peut se rendre dans la vallée de la Spretza, et gagner sur plusieurs points le bassin de la Drina. Nous avons vu aussi que cette ville a une communication particulière avec l'Erzégovine. La route de la Spretza atteint cette vallée dans sa partie supérieure, et se prolonge jusqu'à Swornik. Elle gravit les hauteurs de la rive droite de la Migliaska en contournant

Sérajo, et prend sa direction vers le nord-ouest. La contrée où elle s'engage, est découpée par des ravins profonds, et couverte de forêts superbes où le chêne domine. Les habitations ne s'y montrent qu'à de grandes distances les unes des autres.

On rencontre la Dobrowitza qui va chercher la Bosna, et sur laquelle est un village du même nom. Plus loin on trouve la bourgade de Kladun située sur un affluent de la Spreza. Le pays jusque là est d'un accès fort difficile; on peut dire même qu'il donne une idée de ce que devait être la nature avant que la main de l'homme eût touché à ses œuvres. Cet état primordial s'efface ensuite peu à peu, et disparaît entièrement si l'on gagne les bords de la Spretza près de Tusta. Il se soutient avec plus d'opiniâtreté depuis Kladun à Swornik, qui est à trente ou trente-deux heures de Sérajo.

Tchélebi-bazar communique avec cette capitale par Guerade sur la Drina, mais plus directement à travers les montagnes. Le pays qu'on parcourt jusqu'à destination, est aussi agreste que celui qu'on vient d'esquisser; des bois, des accidens de terrain fortement exprimés; presque pas d'habitations, aussi peu de culture,

tel est le tableau ébauché à grands traits, qu'on à constamment sous les yeux. On rejoint la route de Visoka à Tchélébi-bazar où l'on arrive après treize heures d'une marche des plus laborieuses. Cette bourgade est au confluent de deux cours d'eau qui vont se jeter dans la Drina. Sa population ne s'élève guere qu'à un millier d'individus.

De Sérajo à Guerude on compte treize heures. En sortant de Sérajo la route s'engage dans la gorge profonde où la Migliaska roule avec fracas sur un lit de pierre, à travers les quartiers de rochers qui obstruent son cours. Les montagnes, qui lui donnent naissance, se rattachent à la grande chaîne très-près de ses sources, et établissent la démarcation entre le bassin de la Bosna et celui de la Drina. La route serpente sur le revers des hauteurs escarpées de la rive gauche. Elle est couverte par places de ce pavé délabré, qui contribue encore à rendre plus impraticables les communications de la Bosnie. Une heure au-delà de Sérajo on passe sur un pont de pierre d'une seule arche, solidement construit, on peut dire même avec élégance et hardiesse. Le chemin qu'on trouve sur l'autre rive, est bien plus épineux et d'une pente plus raide.

Ce point de station met à même de juger du rôle brillant que le château jouerait dans la défense du défilé; mais on reconnaît aussi qu'il serait indispensable d'occuper, d'une manière permanente et inexpugnable, certaines hauteurs qui commandent le plateau, à portée convenable pour l'incommoder sérieusement. Il est à croire que les habitans de Sérajo usèrent de cette précaution lorsqu'ils forcèrent le prince Eugène à renoncer au plan de conquête qu'il avait projeté. Quant au passage du défilé, pour le tenter il faudrait nécessairement l'attaquer par sa sortie, en supposant encore qu'on se fût rendu maître de son entrée. En effet la reddition du château ne dispenserait pas d'enlever une suite de positions, qu'on ne pourrait faire tomber qu'en les tournant. A mesure que nous avançons on doit mieux se convaincre que la conquête d'une seule province coûterait à elle seule la population de plusieurs autres, et que le vainqueur, en dernier résultat, entrerait en possession d'une immense solitude.

On atteint la vallée supérieure de la Migliaska en cheminant, aussi long-temps que les difficultés sont surmontables, dans la gorge resserrée où cette rivière roule ses eaux écumeuses.

On l'abandonne momentanément pour remonter un de ses affluens qui trace une route moins tortueuse, mais aussi agreste dans le premier instant. Peu à peu on retrouve le vert des prairies, et quelques habitations solitaires; cette teinte foncée que le roc nu prête aux arbres verts s'adoucit; enfin on repasse dans la vallée de la Migliaska, et la scène change d'aspect.

Au lieu de ces masses calcaires, déplacées par les eaux, rongées par le temps, et qui sont les tristes emblèmes de la nature morte, tout ce qui s'offre à vos regards est plein de vie et annonce la végétation la plus vigoureuse. Des sapins gigantesques, et qui sont là depuis des siècles, garnissent les sommités, descendent parfois jusque dans le fond du vallon où ils entretiennent une fraîcheur printanière; alimentent des sources abondantes qui filtrent de toutes parts à travers un gazon touffu, ou qui forment de gros ruisseaux avant de venir se joindre à la Migliaska. Les bords de cette rivière sont couverts de pâturages sur lesquels on voit errer un bétail nombreux qui, néanmoins ne l'est point encore assez pour consommer les produits de ces vastes herbages. Çà et là on découvre quelques châtels qui servent d'asile aux rares habitans de

cette région supérieure. La vie qu'ils mènent est tout-à-fait pastorale; à peine aperçoit-on dans leurs campagnes les traces de la charrue.

Le voyageur y trouve des hans de distance en distance. Mais ces hôtelleries, qui ressemblent en Bosnie aux métairies du mont Jura, c'est-à-dire qui consistent dans un grand bâtiment carré, n'ont à lui offrir que le couvert et quelques nattes pour se reposer; reste à sa charge la sollicitude de pourvoir à tous les autres besoins de la vie: parfois même les hans sont dépourvus d'hôteliers. Il en est beaucoup aussi qui doivent leur existence à la dévotion; alors on est exempt de payer son gîte; dans l'autre cas la rétribution est très-modique. Le chef-d'œuvre de la loi de Mahomet est d'inspirer à l'Osmanli un fond de probité qu'il est fort difficile de prendre en défaut, bien que ce même individu conserve un penchant très-prononcé pour l'or: inclination malheureuse que l'exercice du pouvoir met au grand jour. Alors il faut nécessairement qu'il se fasse en lui un accommodement avec sa conscience. Les exemples pernicieux que le gouvernement donne tout le premier, doivent lui fournir la justification à l'aide de laquelle il parvient à l'apaiser. En effet il paraît vivre

en paix avec elle, et bien sûrement il a l'intime conviction qu'il n'est point brouillé avec le ciel par suite de ses actes arbitraires, puisqu'il se montre toujours rigoureux observateur de ses devoirs religieux. Si même il prend d'une main, de l'autre il donne par principe de dévotion.

Les hans de la Roumélie, mais surtout les caravan-sérails de l'Asie, sont bien plus spacieux que ceux de la Bosnie; ils s'offrent aussi avec plus de fréquence au voyageur. La route des pélerins est pourvue avec soin de ces établissemens secourables : ce sont les sultans qui les ont fondés. Les grands, et le chef des eunuques noirs en sa qualité d'inspecteur des villes saintes, concourent avec le prince pour ces actes méritoires. Dans toute l'étendue de l'empire les fontaines, dans les lieux auxquels la nature a refusé de l'eau, les hospices, les écoles, la plupart des cimetières sont également des œuvres pies, et le nombre de ces fondations précieuses est incalculable; jusqu'à l'établissement des chaussées et des ponts, qui fournit au musulman des motifs de se rendre agréable à Dieu. Cette pensée constante est le mobile de toutes ses actions méritoires. C'est

dans l'espoir d'être admis dans le troisième ciel qu'il sème les bienfaits sur cette terre, et qu'il étend sa charité depuis son semblable, surtout s'il partage sa croyance, jusqu'au chien abandonné qu'il va chercher dans la rue pour lui jeter de la pâture, même jusqu'à la fourmi qu'il découvre à ses pieds, et avec qui il partage son pain, en élevant sa pensée vers la divinité. Mais le sabre que Mahomet a déposé dans sa main pour défendre la foi et combattre l'infidèle, tranche les milliers de liens qui l'attachent à l'humanité, aussitôt que le fanatisme élève la voix. Cet être compatissant, charitable au-delà de toute expression, cependant uniquement par amour pour Dieu, toujours dans la persuasion qu'il ne fait qu'obéir à sa volonté et qu'il va s'ouvrir les portes du ciel, devient alors un tigre et ne parle plus que de s'abreuver de sang.

Les villes possèdent aussi des hans plus ou moins commodes, et généralement spacieux. Ils se composent d'un certain nombre de petits appartemens ou de pièces détachées à l'usage des négocians et des étrangers; mais ils ont l'inconvénient de n'être pas meublés. On peut louer au mois ou bien à l'année. Les uns appartiennent à des particuliers, d'autres aux villes

mêmes, et tous ont des préposés avec lesquels on traite.

La Migliaska, dans sa vallée supérieure, n'a guère que le tiers de la largeur que nous lui avons trouvée au-dessous de Sérajo. On la remonte quelque temps encore, en cheminant dans un bassin qui est assez ouvert, quoiqu'on ne soit plus qu'à une médiocre distance des sources de cette rivière. On la quitte enfin, et l'on prend sa direction au sud. La route s'enfonce dans une épaisse forêt de sapins, qu'on traverse pour arriver au sommet de la chaîne, où l'on parvient après une marche de six heures.

Le rôle de place centrale a *été assigné* à Sérajo dans le plan de défense que je me suis permis d'ébaucher : les localités se prêtent singulièrement à cette intention, et rien de plus facile que l'exécution de ce projet, même en admettant qu'il soit tracé sur une base à grandes dimensions. Il suffirait : 1° de jeter une vedette à la sortie du défilé, pour rendre plus épineuses encore les approches par le bassin de la Drina ; 2° d'occuper l'entrée de la plaine au point confluent de la Migliaska et de la Bosna, par un fort qui couvrirait une inondation qu'on tendrait à volonté ; 3° de garder le col par où

débouche la route de Visoka dans cette plaine; 4° d'occuper par deux camps retranchés, seulement de deux mille hommes chacun, les hauteurs des rives de la Migliaska, qui peuvent voir à portée de canon dans le fort existant : ces deux détachemens auraient la consigne de surveiller les crêtes; 5° enfin on se contenterait, relativement à la ville, de l'envelopper d'une palanque. Moyennant cet arrangement, qui embrasse un grand espace à peu de frais, on aurait un vaste camp retranché qui commanderait à toutes les opérations de l'ennemi par l'influence qu'il exercerait dans les différentes directions que ce dernier serait tenté de prendre: on aurait aussi une place-dépôt du premier ordre, qui deviendrait le boulevart de l'empire pour toute la partie de ses frontières marquée par le Likaner, l'Unna et la Save.

Le bassin de la Drina commence au point où nous avons suspendu notre marche. Cette rivière, qui est le Drinus des anciens, prend sa source dans le Scardus qui établissait la délimitation entre l'Epire et le royaume de Macédoine. Elle coule dans un berceau très-resserré à son origine, mais qui s'élargit et finit par offrir une vallée bien ouverte. Le pays fortement acci-

denté qu'elle traverse, rend son cours rapide et sinueux. Il est dessiné en sens inverse de celui de la Bosna, de manière que l'inflexion qu'il forme entre la Bosnie et la Servie, tourne au profit de cette dernière. La Lim est le principal affluent de la Drina; La Tcevostrina vient ensuite; la Servie, pour son compte particulier, lui en fournit plusieurs autres moins considérables. Cette rivière débouche dans la Save près de Ratscha. Les forts de Swornik et de Vicegrad surveillent son cours. Le premier est d'un ordre bien supérieur à tous ceux qui se sont offerts à nous jusqu'ici : on peut même lui accorder le titre de place. C'est le boulevart de la Bosnie du côté des Serviens, qui sont des voisins dangereux, quoiqu'ils se reconnaissent pour sujets de la Porte. Swornik compte une dizaine de mille âmes : les musulmans composent les deux tiers de cette population. Autrefois il existait sur ce territoire des mines d'argent, qui peut-être ne sont pas épuisées.

Le bassin de la Drina est la partie la plus montueuse, la plus couverte, et la moins peuplée de la Bosnie. Ce n'est guère qu'à Guerude qu'on commence à trouver de la culture dans sa vallée proprement dite; plus haut, les forêts

dominent, au point qu'elles s'étendent jusque sur ses bords, qu'elles encombrent. A partir du versant qui lui appartient, on descend par un chemin fort rapide dans la vallée de la Pratza. Ce cours d'eau, déjà considérable à l'endroit où le chemin le rejoint, est grossi dans sa route par plusieurs affluens, et va déboucher dans la Drina, au-dessous de Guerude. Ses rives, semblables à celles de la Migliaska dans sa partie supérieure, sont couvertes de pâturages que des bois de haute futaie cernent de toutes parts. Çà et là on y trouve aussi quelques bergeries. On arrive avec lui, après deux heures de marche, au village de Pratza, qui paraît fort misérable. Ici les hauteurs sont très-rapprochées.

Il faut cinq heures pour se rendre de cette station à Guerude. Après avoir longé quelques instans encore la Pratza, on atteint le sommet des hauteurs de sa rive droite. Le chemin qu'on suit, tracé à travers les rochers, est bordé d'un précipice affreux au fond duquel le torrent roule avec fracas. On descend dans une vallée latérale, où l'on trouve quelques maisons éparses.

Laissant ensuite la Pratza s'échapper sur la gauche, on gagne péniblement nn plateau spacieux. Les arbres verds, qui forment des forêts continues dans la région supérieure, sont remplacés ici par le chêne, le platane, les pins et les hêtres : le sol a déjà cette teinte méridionale qui annonce l'activité des rayons du soleil. On descend un contrefort d'une pente fort raide, et l'on arrive au confluent des deux cours d'eaux qu'il sépare. La vallée de réunion conduit à Güerude. Ce bourg rassemble une population de 1200 musulmans. Le bassin de la Drina commence à s'ouvrir ici ; la culture règne jusqu'à mi-côte, encouragée par la fertilité du sol; et les campagnes sont parsemées d'un grand nombre de vergers productifs.

A Guerude nous commencâmes à entendre parler des Serviens insurgés. Alors ils étaient craints en Bosnie où ils avaient fait plusieurs incursions, qui étaient encore récentes à l'époque de notre passage. Pour les rejeter sur la rive droite de la Drina, le pacha avait même été dans l'obligation de déployer des forces imposantes et d'asseoir près de Swornick un camp d'observation composé de plusieurs mille hommes. Si le gouvernement agit prudemment, il conti-

nuera à traiter avec de grands ménagemens une population belliqueuse qui peut devenir un ennemi domestique aussi terrible pour le moins que les Grecs du Péloponèse.

Jusque là, depuis notre entrée sur les terres du grand seigneur, aucun rapport capable de causer des inquiétudes relativement à la sûreté des routes, n'était venu frapper nos oreilles ; cependant les armées ottomanes tenaient la campagne, des contingens arrivaient dans toutes les directions pour remplir les cadres, et c'est vraiment alors que les désordres sont à redouter. La dissolution des armées en occasionne, il est vrai, un plus grand nombre encore : ces momens ressemblent aux temps critiques où l'on licenciait les bandes chez nous. La paix obligeait alors à reverser dans la société, une nuée d'hommes que la guerre avait familiarisés avec le pillage. En pareilles circonstances les Albanais, qui sont brigands par tempérament et par état, ne se rendent pas moins redoutables dans l'empire ottoman. Mais comme cette nation est bien distincte des Turcs proprement dits, que les Albanais ne sont musulmans que lorsqu'il s'agit de dévaliser un infidèle, et même qu'ils deviennent infidèles quand un

vrai croyant tombe dans leurs lacs, on ne peut sans injustice faire participer les Osmanlis à une réputation qui doit appartenir tout entière aux autres : cependant c'est ce qui arrive communément. Dans les temps ordinaires, les délits de grands chemins sont commis presque tous par des Bulgares, et par ces mêmes Arnautes, qui renoncent difficilement à un genre de vie vers lequel l'inclination les pousse. Quant aux Turcs, s'ils se rendent coupables de brigandages, c'est par l'abus du pouvoir, et c'est l'excès du pouvoir qui les entraîne dans ces désordres que le silence du gouvernement légitime.

Pour la sûreté des routes, de distance en distance le voyageur rencontre des karauls, c'est-à-dire des postes où les habitans montent la garde, au défaut de pandours. Nous les trouvâmes bien plus multipliés en Roumélie que dans la Bosnie, par la raison que la guerre des brigands, qui finissait à peine, s'était fait sentir dans la première de ces deux provinces beaucoup plus que dans l'autre. Au-delà d'Andrinople nous eûmes aussi de temps en temps le hideux spectacle des cadavres desséchés sur le pal, et qu'on place dans le voisinage des routes, comme un avertissement aux malfaiteurs.

Les pandours, spécialement destinés à faire la guerre aux voleurs de grands chemins, occupent les postes distribués à cet effet sur les différentes communications. Ils sont entretenus par les provinces ainsi que les karaouls. Le voyageur qui prend une escorte, est soumis à une rétribution, à moins qu'il ne soit revêtu d'un caractère public; mais cette mesure de sûreté n'est pas toujours nécessaire.

En Turquie, la peine suit immédiatement le délit. On est même tellement prompt à punir qu'on n'attend pas toujours que la culpabilité soit parfaitement démontrée; d'ailleurs la torture peut bien aussi arracher des aveux à l'innocence. L'essentiel pour l'autorité, c'est de ne pas paraître méconnue; et par orgueil autant que par principe d'ordre, elle tient à tirer vengeance des méfaits, sans trop s'inquiéter des méprises. Ainsi les épouvantails dont je viens de faire mention, sont les emblèmes de la Thémis orientale, et remplacent la balance qu'ailleurs on dépose dans ses mains.

Du reste cette précipitation à réprimer est indispensable dans un gouvernement où la tolérance conduirait rapidement à des désordres incalculables. La soumission de la part

des sujets tributaires, ne peut être que l'effet de la crainte, et même de la terreur dans certaines provinces où leur condition est insupportable. Or, le bras de fer qui inspire l'une ou l'autre doit demeurer constamment levé. S'il s'endort un instant, il risque d'être désarmé. Dans cette contrée tous les crimes sont considérés comme des délits politiques, par une suite de la défiance du pouvoir, et de ce sentiment d'orgueil qui vient d'être signalé. Pourquoi le marchand de comestibles de la capitale, qui vend au-dessus de la taxe, ou bien avec des poids frauduleux, court-il le risque d'être pendu ? C'est que sa friponnerie, qui serait de mince conséquence ailleurs, là peut occasionner une émeute populaire. Ces terribles janissaires ne sont-ils pas toujours à la recherche des prétextes, pour donner carrière à leur esprit insubordonné ?

Revenons à la question : la sûreté des routes en Turquie dépend beaucoup du caractère du prince qui occupe le trône. Elles étaient infestées de brigands sous les règnes de Selim et de Moustapha, parce que les désordres s'engendrent infailliblement au milieu des troubles domestiques, et que ces sultans n'avaient su

réprimer ni les uns ni les autres. Il en était de même dans l'Europe chrétienne lorsque les grands vassaux se faisaient la guerre. Mais en prenant ces temps malheureux comme un terme de comparaison constant relativement à la police intérieure de l'empire ottoman, on s'exposerait souvent à tirer des conséquences fausses, puisque, par exemple, l'ordre s'est retabli sous le règne de Mahmoud, et qu'il se maintiendra toujours sous un prince qui déploiera du caractère.

Le pachalik de Bosnie depuis la rive droite de la Drina jusqu'à la Mitrovitza, diminue sensiblement en largeur. D'une part il est comprimé par la Servie, de l'autre par les montagnes de l'Albanie. En supposant que les Serviens ne fissent pas cause commune avec l'ennemi, celui-ci ne pourrait donc pas, sans témérité, pousser plus loin la conquête. Le cas contraire admis, il ne devrait pas le tenter sans préalablement s'être emparé de la vallée de la Moracca, de la continuation de la chaîne au-delà même du Monte-Negro, et sans avoir pris une position capable de contenir l'Albanie: en deux mots, pour cheminer avec sécurité, il faudrait qu'il flanquât sa ligne d'opérations. Mais combien seraient épineux ces travaux

purement préparatoires et ces mesures de sûreté! D'ailleurs le voilà en contact avec l'Albanie : ce sont de nouveaux ennemis qu'il va provoquer, et des ennemis aussi redoutables que les Bosniaques.

De Guerude à Taslitza, quinze heures. En sortant du lieu de la halte on passe la Drina sur un pont en charpente, qui repose sur des piles en pierres. Le lit de la rivière est de 80 à 90 toises, mais elle n'occupe guère que la moitié de cette largeur, excepté cependant à l'époque de la fonte des neiges. Nonobstant sa profondeur, qui peut varier d'un instant à l'autre par des crues inopinées, sa rapidité en rendrait périlleux le passage à gué, même dans les endroits où cette tentative pourrait sembler d'une exécution facile. Au débouché du pont la route se dirige au sud, et remonte pendant une demi-heure la rive droite de la Drina. Elle s'engage ensuite dans une vallée qui court vers l'est-sud, et prend naissance dans les appendices de la chaîne, dont on a pu du reste mesurer de l'œil les différens gradins, depuis le plateau qu'on a trouvé entre Pratza et Guerude. Un torrent que des ruisseaux viennent grossir à chaque pas, sert de guide à la route,

qui obéit aux ondulations fréquentes du terrain. Elle gravit le versant de la rive droite, passe dans une autre vallée où coule le Gianitza, et conduit à Tzianitza après une marche de quatre heures.

Cette bourgade, composée de 180 maisons, presque toutes habitées par des musulmans, est située dans une gorge latérale, dominée par un contrefort qui barre le passage. On y fabrique des étoffes de laine à l'usage du pays.

A partir de Guerude on rencontre plusieurs habitations isolées; on découvre fréquemment des hameaux groupés sur les revers. Le pays est riant, animé, pittoresque. Le charme, le frêne, le noyer y forment de beaux massifs qui parent les vallées et décorent richement les amphithéâtres entre lesquels on chemine. Mais une heure avant d'arriver à Tzianitza, les forêts de sapins et de mélèzes font reprendre à la contrée cet aspect sévère qu'elle dépose si rarement.

On continue à monter pour atteindre le sommet du contrefort, en laissant sur sa droite la Gianitza qui roule dans une gorge de plus en plus resserrée, et court mêler ses eaux à celles de la Drina. La pente devient fort raide; et,

pour surmonter les difficultés qui croisent la route à chaque pas, il faut au moins deux heures et demie. Le plateau, où l'on parvient enfin offre, de même que les flancs du contrefort, une épaisse forêt de sapins, parsemée de clairières. C'est le point de partage de la Gianitza et de la Tcevostrina. Ce pays serait très-difficile à fouiller, et se prêterait mieux encore à la guerre de chicane que les parties antérieures : l'infanterie même aurait beaucoup de peine à s'y garder.

On descend le dernier degré du contrefort. Ce versant est bien moins garni que l'autre. Les échappées de vue permettent de découvrir sur la droite une vallée spacieuse où coule la Tcevostrina, qui prend sa direction du sud-est au nord-ouest. La campagne qu'on a devant soi offre une plaine accidentée, mais fort aride, et coupée par des ravins. On chemine à travers cette contrée pierreuse jusqu'à Taslitza, qu'on trouve sur un petit affluent de la Tcevostrina. Les hauteurs sont complétement nues ; en revanche le fond du vallon présente un beau tapis de verdure et une culture soignée ; il en est de même de la vallée principale.

La population de Taslitza peut s'élever à trois mille individus, presque tous musulmans. Cette ville a quelque peu d'industrie et n'est pas sans ressources. De là jusqu'aux frontières de la Servie on ne compte guère que dix heures. La route la plus directe pour s'y rendre, atteint la petite ville de Plavia, d'où elle descend dans le bassin de la Lim. Taslitza est moins éloignée encore du sommet de la grande chaîne; on peut donc aussi passer en Albanie dans un temps assez court. Ces deux distances diminueront à mesure que nous gagnerons du terrain.

On a vu que la Rascie, qui commence à la rive droite de la Drina, et qui compose le sandjak de Novi-Bazar, autrefois faisait partie de la Servie. Elle tire son nom de la Rasca, et portait chez les anciens celui de Dardanie. La conquête de ces deux provinces est l'ouvrage d'Amurat I. Ce sultan belliqueux défit les Serviens dans la plaine de Cassova; mais cette victoire lui coûta la vie. Maître du champ de bataille, il le parcourait en vainqueur, lorsqu'un Triballien, rangé parmi les morts, et dont Amurat s'approcha sans défiance, rassembla le peu de force qui lui restait encore, pour lui

plonger son poignard dans le cœur. On voit dans la plaine, à la place même où l'illustre victime reçut le coup mortel, un monument modeste qui rappelle qu'elle tomba là et qu'elle y rendit le dernier soupir. Lazarus, despote des Serviens, fait prisonnier dans cette fatale journée, fut immolé aux mânes du sultan dans le premier transport de la vengeance. Sigismond, roi de Hongrie, dont le despote était le vassal, profita, pour rentrer dans son ancien domaine, des troubles domestiques qui remplirent l'État après la captivité de Bajazet I. Muça, fils de ce prince, vainquit Sigismond, et la principauté de Servie repassa sous le joug des infidèles; mais son entière soumission ne date que du règne de Mahomet II. Depuis, cette terre infortunée a partagé les différentes fortunes des Ottomans dans leurs guerres fréquentes avec les Impériaux. Elle n'aura point oublié sans doute Suleïmam le Grand, qui l'a traversée pour porter l'épouvante jusques dans les murs de Vienne, et donner de vives inquiétudes à l'ambitieux Charles-Quint; Suléïman qui s'est rendu maître de Rhodes, et deux fois a conquis la Hongrie; qui était l'allié le plus fidèle, le plus zélé qu'ait eu François I;

enfin à qui l'histoire accorde le titre de législateur, incomparablement plus noble que celui de conquérant, dont elle le pare aussi.

La Servie comprend les contrées connues des anciens sous les noms de Mœsie, et de Paeonie. La langue que parlent ses habitans rappelle leur origine, et conserve la parenté qui existe entre eux et leurs voisins. Ils suivent le rit grec : le clergé exerce sur eux une autorité d'opinion très-prononcée. Ils ont prouvé de nos jours que le sentiment de l'indépendance politique n'est rien moins qu'éteint dans leurs cœurs. Cette guerre insurrectionnelle a mis aussi au grand jour leur tendance pour la Russie, et les intelligences que cette puissance s'est ménagées parmi eux, à la faveur de la conformité de croyance. Les Serviens annoncent une civilisation moins retardée que celle des Bosniaques; du moins ils ont une langue écrite.

Belgrade rend à la Porte des services aussi importans comme citadelle de la contrée où elle s'élève, qu'en sa qualité de place frontière. Nissa joue en seconde ligne le même rôle, cependant d'une manière moins importante : ce sont les *entraves* de la Servie. Mais le moyen le plus sûr

de la maintenir dans l'obéissance, c'est de respecter les priviléges de ses habitans, et de traiter les chefs avec distinction. Cette province est très-peuplée, surtout en se rapprochant de la Save et du Danube. Elle compte un certain nombre de villes, parmi lesquelles, après Belgrade, Semendria est la plus considérable. On y remarque çà et là des traces du séjour des Romains. Le petit nombre de Turcs qu'on y voit, réside dans les places.

Au-delà de la Drina on ne trouve plus de catholiques; les Grecs et les Turcs composent à eux seuls la population. On peut aisément faire la remarque que la culture n'est pas aussi soignée en Bosnie que dans les bassins de la Verbatz et de la Bosna. Cette différence s'explique de même que celle qu'on observe en Allemagne et dans la Suisse, entre les pays protestans et ceux qui sont habités par des catholiques. Le rit grec, surchargé de fêtes, porte nécessairement ses adeptes à l'oisiveté; d'un autre côté les jeûnes rigoureux et fréquens qu'il prescrit, en débilitant la machine d'une manière sensible, contribuent beaucoup aussi à la priver d'énergie. Cette religion est presque toute en pratiques. On voit qu'elle est calculée d'après le tempérament

d'une nation qui rejette les dehors simples ; qui exige même qu'on lui rappelle à tous les instans ses devoirs, et qu'on combatte sans relâche cette légèreté toute particulière qui tend constamment à les lui faire oublier. Ce système favorise encore l'autorité sacerdotale, dont les ministres du rit grec sont autant jaloux qu'avides d'argent.

On commença à Taslitza à nous fournir une escorte de quatre cents cavaliers, tous bien montés et pris parmi les habitans. Elle était destinée à s'opposer aux entreprises des Serviens dans le cas où ils auraient tenté de nous enlever au passage. Cette escorte, qui se relevait de gîte en gîte, éclairait la marche en avant, en arrière, sur les flancs, et se conduisait toujours avec beaucoup d'intelligence dans les passages délicats. Cependant il n'est malheureusement que trop prouvé, par des exemples de surprise qui se reproduisent tous les jours, que les armées turques ne se gardent point ou se gardent mal. La faute est donc tout entière à ceux qui les conduisent, puisqu'ils ont à leur disposition tous les élémens de la victoire.

De Taslitza à Zenitza, dix-sept heures. On gagne les hauteurs qui ferment le vallon au

sud-est; pendant trois heures on parcourt un plateau fortement accidenté, qui offre une suite de mamelons détachés par des ravins et des fondrières. Un roc calcaire, recouvert d'une couche fort mince, de terre végétale, constitue le fond du sol. Toute sa parure se réduit à quelques bouquets de sapins clair-semés; le pays devient ensuite moins arride et plus boisé. On descend, par une pente fort raide, dans une vallée profonde que la route suit jusqu'à son confluent dans le bassin de la Lim. Elle côtoie quelques instans ce cours d'eau principal, sur sa rive gauche, et le traverse pour arriver à Prïepol. On met sept heures à parcourir cette distance.

La Lim prend sa source dans la grande chaîne, au pied du plateau qui renferme aussi celles de l'Ibar. Elle traverse la Rascie, et longe quelque temps la Servie avant de se joindre à la Drina. Elle est rapide mais guéable à Prïepol, où l'on voit un pont de bois qui tombait en ruine à l'époque de notre passage, et qu'on n'aura pas rétabli, selon toute apparence. La vallée que cette rivière arrose est généralement encaissée; le roc se montre souvent à nu sur ses versans. Les entours des villages offrent de

la culture et des vergers spacieux; quant aux sommités, elles sont couvertes d'arbres verds. Il est à remarquer que les hauteurs de la droite bordent de très-près le rivage et présentent des berges fort raides. Cet obstacle, joint à la rapidité de la Lim, rendrait périlleux un passage de vive force. Un militaire observera encore qu'une armée trouverait de moins en moins des ressources, sous le rapport des subsistances, à mesure qu'elle s'éloignerait de la Drina, ce qui l'obligerait plus que jamais à traîner ses magasins à sa suite. Tout le pays que la vue peut découvrir du haut du plateau qui sépare les eaux de la Tcevostrina du bassin de la Lim, est dépouillé et d'une stérilité complète.

Prïepol compte un millier d'individus tous musulmans. Au sortir de ce bourg la route remonte le Millokevo, à l'embouchure duquel il est situé. Le vallon étranglé où ce torrent coule, va se resserrant de plus en plus. Les hauteurs sinueuses qui l'encadrent présentent à chaque pas des points de vue nouveaux, une suite variée de décorations fraîches et d'un effet hardi. Tantôt ce sont des revers chargés d'ombrages, à travers lesquels on découvre, ici un hameau, là des habitations isolées dont les hôtes font

envie à l'amant de la belle nature. Plus loin les yeux rencontrent des rochers coupés à pic, d'où s'élancent quelques mélèzes mariés à des sapins, et qui dominent un précipice. Un bruit confus, qui grandit à mesure qu'on avance, prévient ensuite qu'on approche d'une cascade. On chemine dans l'attente du spectacle imposant que cette annonce promet, et bientôt on se trouve enveloppé par la vapeur d'un torrent qui se précipite à vos pieds. Hissarki, vieux château groupé au sommet d'un mamelon taillé en cône, à son tour vient prendre place dans cette riche galerie, trop féconde en sensations pour ne pas ménager des souvenirs.

Hissarki était destiné à garder le passage; mais comme cette petite forteresse est commandée de fort près par des hauteurs accessibles, on a reconnu son inutilité, et l'on ne prend plus la peine de l'entretenir. Un hameau garnit le mamelon près de sa base. La route s'élève sur le versant de droite, coupe à travers les ravins et les contreforts, échappant aux nombreuses sinuosités du Millokevo, qu'elle va rejoindre près d'une maison isolée. Le torrent coule ici sous l'ombrage des arbres verds qui tapissent ses bords escarpés. On le remonte quelque temps encore, après

quoi on atteint la sommité des hauteurs. De là on peut juger de l'ensemble de cette contrée qui ne produit que des sapins, et dont l'accès est défendu par tous les obstacles que la nature a pu inventer. En continuant à cheminer on observe que le pays se dépouille peu à peu. Deux heures avant d'arriver à Zenitza, il n'offre plus qu'une pelouse presque nue, où les mouvemens de terrain sont toujours fréquens, sans être aussi prononcés.

Il faut dix heures depuis Prïepol pour se rendre à Zenitza, qu'on trouve sur un plateau, au bas duquel règne une plaine spacieuse. Ce bourg, que les Serviens ont brûlé, et dont l'aspect, lorsque nous y passâmes, retraçait cette catastrophe, est défendu par un mauvais château composé d'un mur crénelé, flanqué de quatre tours, et qui serait tout au plus à l'abri d'un coup de main. Ici commencent les maisons en pisé et en briques cuites au soleil. Ces genres de construction, principalement le dernier, sont fort usités dans les plaines de la Roumélie, où le bois est souvent très-rare. L'usage de parquer les moutons avec des claies, comme cela se pratique dans la Brie, se retrouve également dans ces pays. Arrivé à Zenitza on

n'est plus qu'à deux heures des frontières de la Servie; et même on la découvre très-bien de ce poste avancé. Cette proximité dangereuse conseilla à notre escorte de poser des vedettes, afin que nous pussions dormir tranquillement.

La plaine qu'on doit traverser au sortir de ce bourg, pour se rendre à Novi-Bazar, est vaste, onduleuse, plus nue encore, s'il est possible, que le pays qu'on trouve avant d'y arriver. Les hauteurs qui l'entourent, sont médiocrement élevées et d'une pente douce. Notre escorte, qui se composait, ce jour-là, de six cents cavaliers au moins, profita de ce beau champ de bataille pour nous donner une représentation de la manière de combattre usitée chez les Ottomans. Elle était commandée par l'ayam de Zenitza. Ce chef, remarquable par la stature, les formes athlétiques, l'adresse à manier son cheval et sa lance, par un air martial fortement exprimé, se présentait à la tête de sa troupe comme le véritable type de l'homme de guerre. Ces qualités, qui ne s'acquièrent point, en imposent bien plus chez les Turcs que parmi nous; aussi tous leurs chefs militaires sont-ils coulés à peu près dans le moule de l'ayam de Zenitza. S'il s'en trouve

d'une stature ordinaire, il faut qu'ils soient doués d'une audace telle, que le préjugé ait été forcé de s'avouer vaincu.

A peine fûmes-nous à quelques cents pas du bourg, que notre chef belliqueux donna la signal, et à l'instant commença le simulacre d'un combat dans toutes les formes. Cette nombreuse cavalerie, qui nous précédait, marchait sur nos flancs, assurait nos derrières, en un clin d'œil se répandit en fourrageurs dans la plaine; et sur tous les points ce ne fut qu'engagemens particuliers. Ici on s'abordait le pistolet au poing, et le coup partait, dirigé en l'air. Ailleurs on se poursuivait, la main armée du dgirite; et, tandis que l'assaillant employait toute son adresse à atteindre le but, celui qui devait en servir mettait la sienne à éviter le coup. Pour s'y soustraire, il avait recours à une volte, à un changement de main imprévu, ou bien il détournait le trait avec la main du sabre, en continuant à fuir de toute la vitesse de son cheval. C'était encore à qui parcourrait avec le plus de rapidité une carrière donnée; à qui arrêterait court au galop emporté, avec l'immobilité la plus parfaite. Tous les fossés qui croisaient la route étaient franchis sans la

moindre hésitation ; chacun de ces guerriers enfin semblait identifié avec sa monture, tant étaient grandes la souplesse et la dextérité du cavalier, la docilité et l'obéissance passive du cheval! Mais dans tous les groupes où se mêlait le redoutable ayam, il paraissait superbe, et écrasait ce qui osait approcher de lui. Sa lance était incomparablement plus longue que celles de sa suite. Il la brandissait avec cette facilité qui dénote à la fois la vigueur et l'adresse. S'il la projetait, elle allait au loin se ficher en terre, et l'instant d'après elle était ramassée au galop. Depuis une heure ces jeux nous récréaient; il fit un autre signal, et cette multitude éparse reprit l'ordre de route. Ceux qui ont vu de près ces hommes valeureux, ne parviendront jamais à se persuader qu'il soit si facile de les expulser de l'Europe.

De Zenitza à Novi-Bazar, dix heures. Le plateau où l'on chemine d'abord et la plaine qui règne au-dessous appartiennent au bassin de la Morava, qui est la rivière principale de la Servie. On marche à l'est. Aussi long-temps que la route tient le plateau, on ne voit ni arbres, ni culture ; seulement on découvre des habitations rares et chétives. Cet immense ter-

rain est tout entier en pâturages, bien inférieurs pour la qualité à ceux de la Bosnie. Le sol est de nature schisteuse ; plusieurs cours d'eau l'arrosent. On passe les uns à gué, les autres sur des ponts, tantôt en bois, tantôt en pierre. Des jalons, plantés de loin en loin, conservent la direction dans la mauvaise saison, qui amoncèle une grande quantité de neige sur cette région élevée. Obéissant aux différens mouvemens du terrain, la route parfois s'entretient à mi-côte, ou bien descend dans les fonds et se trouve engagée alors d'une manière critique. Quand ce cas arrivait, notre chef d'escorte redoublait d'attention, faisait fouiller le défilé avant de nous permettre d'y pénétrer, et tenait les crêtes pendant tout le temps que nous y cheminions. Pour son compte particulier, à chaque instant il galopait de l'avant-garde à l'arrière-garde pour s'assurer de l'exécution de ses ordres, et, changeant fréquemment de chevaux, il nous fit passer en revue sa nombreuse écurie.

A l'extrémité de ce pays stérile on trouve un col qui débouche dans une plaine, où l'on voit de la culture, des habitations et des ombrages. Elle est arrosée par un gros ruisseau qui afflue

dans la Morava, par l'intermédiaire de la Rasca d'abord, ensuite de l'Ibar. Pendant trois heures on descend cette vallée, qui s'embellit à mesure qu'on gagne du terrain. Des bois touffus garnissent les crêtes ; les parties inférieures offrent de belles prairies que des irrigations fertilisent. La population est chrétienne et du rit grec. Chaque village, pour ainsi dire, a son église : à ces indices le voyageur reconnaît qu'il existe dans cette contrée plus de tolérance qu'en Bosnie; il observera aussi que cette vertu devient de plus en plus indulgente à mesure qu'on se rapproche de la capitale.

La route laisse le vallon un peu avant sa jonction avec celui où coule la Rasca. Elle gravit les hauteurs qui le ferment au sud-est, traverse un petit plateau aride qui ne produit que des genêts, et descend sur les bords de la Rasca. Cette vallée pendant long-temps est réduite à une gorge étroite ; elle ne commence même à s'élargir que deux heures au-dessus de Novi-Bazar, c'est-à-dire, très-près de son débouché. Plusieurs torrens viennent se jeter dans la petite rivière qui l'arrose. Le pays est boisé, riant et passablement cultivé ; mais il a beaucoup souffert dans l'insurrection de la

Servie. Novi-Bazar dont les Serviens se sont emparés et qu'ils ont réduite en cendres, n'est plus que moitié de ce qu'elle était avant ces temps de désastres. Aujourd'hui elle ne compte guère que sept ou huit mille musulmans. Nous avons vanté déjà les avantages de sa position limitrophe avec plusieurs provinces dont elle noue les relations commerciales : cette situation a beaucoup contribué à la faire renaître de ses cendres, et provoquera son extension, bon gré malgré l'apathie des individus et du gouvernement. Sous le rapport militaire elle pourrait jouer aussi un rôle et acquérir de l'influence dans les opérations ; mais il lui faudrait des moyens défensifs tout autres que ceux qu'elle possède. Ils se bornent à une enceinte carrée, partie en maçonnerie, partie en manière de palanque, flanquée par de petits bastions casematés et couronnés d'une plateforme. Ce réduit est assis sur une proéminence dans la ville même. L'Ibar passe au pied, et reçoit plus bas la Rasca, qui traverse aussi Novi-Bazar, où elle fait marcher plusieurs usines.

Le pays n'a plus ici la physionomie que nous lui avons trouvée en Bosnie et sur la rive droite de la Drina. Les montagnes se sont

abaissées, la campagne est bien moins boisée; le sol n'est plus couvert d'une couche épaisse d'humus; aux arbres verts ont succédé tous les bois durs de nos contrées; les voitures agricoles sont d'un usage beaucoup plus fréquent, et l'on commence à voir des buffles.

Le pacha de Novi-Bazar nous reçut avec cette civilité d'un Turc qui a toujours suivi la carrière des armes. Les manières des grands de la capitale sont plus recherchées sans être plus franches. Ce fut chez lui-même qu'il nous donna le couvert : la gratitude impose à ses hôtes l'obligation de déclarer qu'il se montra fort attentif à prévenir tous leurs besoins. Son habitation du reste, se ressent un peu du rôle d'avant-poste que Novi-Bazar joue à l'égard de la Servie. Là comme dans tous les gîtes antérieurs, nous devînmes des objets de curiosité pour les gens de la maison. Ils nous inspectaient familièrement de la tête aux pieds, mais sans la moindre intention de nous choquer. Nos armes surtout attiraient leur attention. Ils s'emparaient de nos pistolets avec une sorte d'avidité; faisaient jouer les batteries, et nous adressaient plusieurs questions tirées du sujet. C'est une inclination nationale qu'on observe

dans toutes les classes : on crut charmer le pacha en lui offrant une petite tabatière d'or avec musique; il la tourna long-temps entre ses doigts d'un air où se manifestait l'indifférence, malgré ses efforts pour la cacher, et par un mouvement irrésistible il l'abandonna pour courir à une carabine de la manufacture de Versailles. Ses yeux se ranimèrent à la vue de cet objet de prédilection, et exprimèrent le contentement parfait quand on lui eut annoncé qu'il était maître d'opter.

Novi-Bazar est un nœud de routes : de cette ville on peut se rendre en Roumélie et en Servie. Ses communications avec l'Albanie sont plus difficiles et moins suivies. Pour gagner la Mitrovitza par Bagniska, on traverse l'Ibar sur un pont de bois, et l'on prend sa direction au sud en remontant un petit affluent. L'Ibar, qu'on laisse sur sa droite, sort des montagnes de l'Albanie, court vers l'est-nord et va se jeter dans la Morava. Cette rivière est fort rapide; elle n'a guère que 18 à 20 toises de largeur à Novi-Bazar. La vallée qu'elle arrose est cultivée dans sa partie inférieure.

Après avoir remonté quelque temps le torrent qu'on a pris pour guide, on atteint un plateau

spacieux sur lequel se dessine la ligne de partage de l'Ibar avec la Mitrovitza : c'est le sixième contrefort de premier ordre, qu'on trouve depuis le passage de l'Unna. De ce point culminant la vue embrasse une vaste étendue de pays mamelonné, qui ne produit guère que des bouquets de bois parsemés sur les revers et dans le fond des ravins; souvent même la surface du sol est complètement nue. La route passe en revue ces nombreux accidens de terrain, ce qui rend la marche très-fatigante; elle rencontre quelques cours d'eaux, généralement peu abondans, et gagne Bagniska après huit heures.

Pour arriver au fond de la gorge resserrée où ce village est situé, la descente est très-rapide. Le torrent qui le traverse, au risque de l'inonder dans ses crues fréquentes, se rend sans intermédiaire à la Mitrovitza. Pendant ces huit heures, qui paraissent fort longues, on ne trouve qu'un han, un ou deux karauls; quant aux hameaux qu'on découvre de loin en loin, ils sont à des distances telles de la route, qu'ils ne peuvent être d'aucune ressource pour le voyageur : en deux mots, la campagne semble déserte, et l'on n'y voit pas vestige de culture. Le sol est de nature schisteuse.

Bagniska est habité par des Turcs; il se compose d'une cinquantaine de maisons, ce qui répond à une population de 250 âmes. Le passage est gardé par un château situé sur la croupe d'un contrefort. Tout près du village il existe une source d'eaux ferrugineuses.

Pour atteindre la limite du pachalik dans cette direction, on descend la vallée en longeant le cours d'eau. Ses berges l'emprisonnent au-dessus de Bagniska; s'évasant peu à peu ensuite, elles finissent par se prêter à ses écarts. Généralement elles sont dépouillées, laissent voir à nu un schiste qui s'enlève par feuillets très-larges. Une heure au-dessous de Bagniska, le paysage offre un aspect moins attristant : les bois couronnent de nouveau les sommités, et tapissent par places les revers; le tremble et les oseraies ombragent le torrent, qui roule sur un lit d'ardoises. On arrive avec lui en quatre heures sur les bords de la Mitrovitza; on peut abréger le distance, en passant le contrefort de droite, à l'endroit où il fait une inflexion à gauche.

La Mitrovitza sort de la grande chaîne et va porter ses eaux à la Morava. Son cours est rapide. En été elle présente une largeur de 35 toises,

en face du bourg dont elle a pris le nom. Nous la passâmes à gué; mais on était alors au mois de juin, et d'un moment à l'autre ce moyen peut cesser d'être praticable. La vallée où elle coule est cultivée. Avant d'arriver à Mitrovitza qui est situé sur sa rive droite, les hauteurs de la gauche se rapprochent et forment un défilé très-étroit. A l'entrée de ce passage difficile on voit au sommet d'un mamelon taillé à pic, un château qui tombe en ruines et menace de s'abîmer sur la tête du voyageur. Plus haut la vallée fait un coude à angle droit et court au sud-ouest. Cet angle est dessiné par la rivière même, qui dans cet endroit, baigne le pied du versant de sa rive droite : Mitrovitza occupe le sommet de l'angle. Derrière ce bourg les hauteurs se développent en plateau et se prolongeant au nord-est, séparent la vallée de la plaine de Cassova. Ce plateau continu, découpé en portions flanquantes et flanquées de même qu'un tracé de fortification, couvert par la Mitrovitza, et dont la partie supérieure présente une surface unie très-favorable aux mouvemens de troupes, ménagerait à une armée battue une position inexpugnable.

Ici nous touchons au but; pour l'atteindre

en partant de Costanitza, nous avons employé cent vingt-trois heures au pas allongé des chevaux du pays; ce qui répond à peu près à cent soixante lieues de deux mille toises. La plus grande largeur du pachalik peut-être n'est pas proportionnée à ce maximum de longueur; cependant la superficie que donnent ces deux dimensions prises dans leurs termes moyens, dépasse beaucoup les bornes qu'on doit assigner à un gouvernement, si l'on veut que la surveillance s'étende à toutes ses parties. Faute de pouvoir satisfaire à une condition aussi impérieuse, le pacha de Bosnie se trouve forcé de déférer son autorité avec aussi peu de restriction que le Sultan en apporte dans la transmission de la sienne. Favorisés par ce système de concessions illimitées, les désordres s'engendrent infailliblement loin de lui, et se perpétuent avec d'autant plus d'assurance que son bras n'arrive pas jusqu'à eux, ou que le mouvement extenseur le prive d'une partie de sa force. En prenant la liste des pachaliks on pourrait citer plusieurs autres exemples d'une imprévoyance qui est également préjudiciable au souverain et aux sujets. Le premier est même plus intéressé que les seconds à l'adoption

du système contraire, puisque les satrapies de son empire tenteraient d'autant moins de lui échapper qu'elles seraient plus morcelées.

Sous le rapport archéologique la contrée que nous venons d'explorer ne nous a pas offert le plus léger souvenir, le pont de Mostar excepté. On pourrait croire qu'elle était inconnue aux anciens, ou qu'elle fut dédaignée par ce peuple conquérant qui a laissé cependant des traces de son passage partout où il a pénétré, et vraisemblablement qui en aura usé de même à l'égard de l'Illyrie orientale. Mais les établissemens qu'il y forma, selon toute apparence, ne furent que précaires, ou n'avaient pas une consistance capable de résister aux barbares et aux siècles. Dans cette partie de sa vaste domination il réserva les travaux permanens pour le littoral, à en juger par les restes de splendeur que la Dalmatie et l'Istrie montrent encore aujourd'hui. Quant aux autres peuples de l'antiquité, qui ont acquis des droits à la célébrité, les Macédoniens sont les seuls qui soient entrés en relation avec l'Illyrie. Ils se bornèrent même à la visiter, et leurs démêlés ne les mirent en rapport qu'avec l'Illyrie grecque. Les points de contact étaient plus multipliés.

du côté de l'Epire; mais les habitans de cette contrée ne se sont point illustrés par ces nobles entreprises qui font revivre les nations longtemps après qu'elles ont disparu. Si l'on passe au moyen âge, on voit les Goths se répandre en Illyrie, à une époque où ils n'avaient point encore acquis en architecture les connaissances qu'ils ont développées plus tard; d'ailleurs les Vandales vinrent après eux. Enfin l'empire d'Orient a vu sa longue existence s'écouler au milieu de la décadence des arts, et les vestiges chétifs, qui retracent de loin en loin cette ombre méconnaissable de la grandeur romaine, ne méritent guère d'occuper une place sur l'album du voyageur qui a le sentiment du beau.

Très-humbles représentations adressées à Sultan Achmet III, par le chef de la loi, au nom de l'uléma (1).

Au nom de Dieu clément et tout-puissant, après avoir offert au Très-Haut des louanges pures comme des perles, et des salutations au glorieux prophète, il est représenté à la Porte de félicité par son très-humble koul (esclave), que depuis long-temps je cherchais l'occasion de m'entretenir avec les docteurs de la loi, lesquels prient pour la prospérité de l'empire, pour la gloire de la très-haute famille de nos sultans, et pour tous ceux qui ont rendu des

(1) Cette pièce historique présente deux genres d'intérêt, qui n'échapperont pas au lecteur : d'abord elle donne une idée précise et bien arrêtée des termes dans lesquels le grand-muphty est à l'égard du souverain ; de l'étendue de ce privilége remarquable, que je me suis appliqué à faire ressortir en parlant de l'uléma, et de la manière dont il l'exerce ; en même temps elle offre l'état comparatif de ce qu'étaient les institutions dans les beaux jours de l'empire, et des altérations qu'elles ont éprouvées depuis qu'il va déclinant.

services importans à l'empire, mais sans avoir reçu la récompense qui leur est due.

Sa Hautesse, on ne peut en douter, cherche par tous les moyens, à miner les fondemens de la méchanceté, et manifeste l'intention de réhabiliter la justice dans ses prérogatives. Comme elle ne trouve point mauvais qu'on lui fasse part de ses observations sur cet important sujet de méditation, je me suis hâté de présenter à Sa Hautesse cet écrit, afin qu'elle connaisse les causes des désordres, et comment, avec l'assistance du Très-Haut, le mal peut être réparé.

Votre Majesté saura que ce qui a maintenu l'ordre et fait prospérer l'empire, tout en fortifiant la foi, c'est l'observance exacte des lois du prophète, qui prescrivent de prendre soin des sujets que Dieu a confiés à Votre Hautesse; de traiter avec distinction les docteurs de la loi; de récompenser les vrais croyans qui ne regardent pas le danger dans les combats; de faire du bien aux bons, et de réprimer les méchans; de commander le respect pour les réglemens et canuns des sultans vos prédécesseurs; de les imiter dans leurs vertus, afin que l'empire, bien gouverné, fleurisse comme

dans les temps anciens. Du reste que Votre Majesté vienne à bout de ses entreprises, et qu'elle fasse comme elle jugera convenable.

Très-Haut et très-magnanime empereur, réfuge de la foi, protecteur du faible, terreur des pervers, ombre de Dieu sur cette terre, Votre Majesté doit savoir que les très-illustres empereurs jusqu'au règne de Sultan Suleïman, assistaient en personne au divan; gouvernaient avec un soin paternel, prenant connaissance de toutes les affaires, tant des rayas que des moslems, et qu'ils étendaient leur sollicitude aux finances dont ils surveillaient les moindres détails. Votre illustre aïeul, Sultan *Suleïman*, lorsqu'il était à la tête de ses armées, se faisait rendre un compte exact des délibérations du muchavéré (conseil d'état). Le dernier des sujets pouvait l'aborder; en sorte que l'opprimé n'était pas obligé de recourir à des moyens détournés pour faire arriver sa supplique au pied du trône. Les favoris se réglaient sur le maître, et concouraient à l'envi à la splendeur de l'empire: ils savaient se contenter des actes de la munificence impériale, et ne cherchaient pas à acquérir des richesses par d'autres voies. Dans ces temps de prospérité on

a vu Mehemet-Pacha conserver le vezirat quinze années consécutives; mais alors les favoris n'étaient point admis à s'entretenir avec le glorieux sultan sur le compte de son premier ministre. Les ulémas étaient également à couvert de leurs insinuations perfides : Gélat-Bey, pour avoir transgressé cette loi, fut condamné à l'exil. Très-haut et magnanime empereur, ainsi en usaient les glorieux sultans vos ancêtres ; du reste, que Votre Majesté vienne à bout de ses entreprises, et qu'elle fasse comme elle le jugera convenable.

Les serviteurs du vezir-azem (le grand-vezir), des beyler-beys, des eusendgis (ceux qui prennent place au conseil impérial) appartenaient tous à la classe des esclaves .Pour deux raisons les hommes de condition libre n'y étaient point admis : premièrement parce que les gens au service des vezirs, étant francs d'impôts, eux et leurs enfans, il est onéreux pour le trésor aussi bien que pour les zaïmes et les timariotes, de les choisir parmi les contribuables. La seconde considération est plus sérieuse encore que l'autre : des hommes habitués à porter le sabre, cessent bientôt d'être aptes à la guerre dans l'exercice d'une profession dégradante.

D'ailleurs depuis que cette coutume pleine de sagesse est tombée en désuétude, on a remarqué que ce sont précisément les infracteurs qui ont été les plus ardens dans les séditions, principalement en Asie. Très-haut et magnanime empereur, ainsi en usaient, etc.

Les charges de beyler-bey et de bey tombaient en partage aux plus habiles dans l'art militaire et les fonctions de gouverneurs. Ces emplois leur étaient conférés sans qu'ils fussent obligés de les acheter, et pendant une longue suite d'années ils les conservaient. Lorsque le cri de guerre appelait aux armes, tous accouraient conduisant l'élite des provinces; et si les infidèles osaient insulter les frontières, leurs têtes arrivaient au pied du trône en même temps que l'annonce de leur apparition. Sous le règne de Sultan Bajazet on a vu le beyler-bey de Bosnie, sans attendre d'autres ordres que ceux que dicte la fidélité et le dévouement, marcher à la rencontre des Croates qui menaçaient sa province, et les tailler en pièces. Sous le règne de Sultan Suleïman, un félon, nommé Moustapha, dévastait la province de Dobrogl: Achmet-Bey tira une vengeance éclatante de ce réprouvé. Les Vénitiens et les Espagnols,

sous le règne de Sultan Selim II, ayant attaqué inopinément l'île de Sainte-Maure après avoir battu la flotte ottomane, Douran-Oglou-Moustapha, chef d'escadre, joignit l'ennemi et lava dans son sang l'affront qu'avait essuyé le saint étendard. Ces exemples se trouvent à toutes les pages des annales de vos glorieux ancêtres. Très-haut et magnanime empereur, etc.

Dans ces temps d'heureuse mémoire, les ser-askers consacraient les dépouilles de l'ennemi à fonder des mosquées, des hôpitaux, des maisons de secours, et témoignant religieusement leur reconnaissance au Tout-Puissant, s'assuraient de sa protection par ces actes méritoires (1). Très-haut et magnanime empereur, etc.

Dans ces temps d'équité les capidgi-bachis (officiers du sérail) et les mutéférikas étaient tous des sujets susceptibles d'être élevés au rang éminent de pacha, à raison de leur habileté dans le métier des armes et de l'habitude qu'ils avaient des affaires d'Etat. A ces qualités qu'on ren-

(1) Sans s'en douter, les Ottomans ont imité les généraux romains dans cette coutume louable. Chez les deux nations la religion concourait puissamment à la prospérité de l'Empire, et la prospérité de l'Empire rejaillissait sur la religion : j'ai fait remarquer ailleurs d'autres points de rapprochement.

contre si rarement aujourd'hui, ils joignaient encore un dévoûment sans bornes aux intérêts du sultan. Les dyvan-kiatibes (écrivains du dyvan) étaient versés dans les lois, le calcul, les bienséances épistolaires, et surtout faisaient profession d'intégrité. Les tchiaouschs (messagers d'Etat), familiarisés avec la diplomatie, pouvaient être employés dans les ambassades. Leur nombre était fixé de manière à ce qu'on ne pût pas le dépasser; et jusqu'en l'an 1005 de la mission de notre glorieux prophète (1594), le corps ne comptait point de dgedikli : tous ceux qui le composaient étaient tenus de servir à l'armée. Très-haut et magnanime empereur, etc.

Les haz des kapidgi-bachis étaient limités à 20,000 aspres de revenus. On ne leur donnait pas comme aujourd'hui, des timars et des zaïmets; ils étaient payés sur le produit des villages réservés pour le prince, et personne ne jouissait des apanages des sultanes ni des pasmakliks (fiefs accordés aux princesses sous le nom de *prix des babouches*). Les muets et les nains avaient aussi une paye réglée, mais dans aucun cas ils n'obtenaient des fiefs. Les enfans de tribut (ceux qu'on élève dans le sérail pour le

service de Sa Hautesse) étaient pris dans l'Albanie et dans la Bosnie. Les beyler-beys et les beys se faisaient un mérite de les offrir en présent. Après avoir reçu dans le sérail une éducation soignée, ils en sortaient pour aller occuper des emplois militaires. La pureté des mœurs, le dévoûment et la valeur les recommandaient à la bienveillance du sultan et à la considération publique. Très-haut et magnanime empereur, etc. (Nous supprimons le formulaire qui enveloppe les faits, de manière à n'offrir que la substance du discours.)

Les zaïmes et les timariotes constituaient la portion la plus précieuse de l'armée. Cette milice était belle et bien disciplinée. On ne conférait les fiefs qu'aux fils des sypahis, et les aspirans étaient tenus, pour prouver leur origine, à produire, comme répondans, deux zaïmes et dix timariotes. En cas de faux témoignage, les délinquans perdaient leurs fiefs. Un timariote qui ne se distinguait pas, soit en faisant des prisonniers, ou bien en apportant des têtes, ne recevait point de tarakki; dans le cas contraire son fief était augmenté sur le pied de 10 pour cent, et son timare était converti en zaïmet lorsqu'il avait fait dix prisonniers ou qu'il

présentait un pareil nombre de têtes. Très-haut et magnanime empereur, etc.

Les vezirs et les gens de guerre mettaient tout leur luxe dans le choix des chevaux et des armes. On ne voyait pas comme de nos jours l'or et l'argent prodigués dans les harnachemens.

Les zaïms et les timariotes résidaient dans leurs sandjaks. Tout autre domicile leur était interdit, parce qu'on voulait qu'ils fussent prêts à toute heure à repousser l'ennemi. S'il venait à vaquer un timar ou bien un zaïmet, le beylerbey le conférait au plus méritant, et d'après son rapport la Porte confirmait le choix. Jamais pour son compte elle ne disposait des fiefs; aussi ne voyait-on pas les désordres, *fruits de l'intrigue*, qu'on remarque aujourd'hui. Un beylerbey se rendait-il coupable de prévarication, les opprimés pouvaient en toute confiance recourir à la Porte, et la déposition du fauteur était aussitôt prononcée. Très-haut et magnanime empereur, etc.

La province de Roumélie et celle de la Bosnie comptaient alors 12,000 kilikos (possesseurs de fiefs) qui formaient avec leurs gébélis un corps d'élite de 40,000 hommes. Plusieurs d'entre eux, stimulés par l'amour de Dieu, conduisaient

même un nombre de combattans supérieur à celui auquel ils étaient tenus. La Natolie, d'après les anciens contrôles, possédait 7,000 kilikos, qui réunis à leurs gébélis, présentaient une masse de 17,000 combattans. Moyennant les sept surnuméraires qu'amenaient les possesseurs de fiefs les plus riches, ce nombre se trouvait porté à 30,000 hommes de choix. Le Diarbekir et le Kurdistan en fournissaient 20,000 ; la province de Van et le Turcman 30,000 ; les autres gouvernemens en donnaient en proportion, de manière enfin que les troupes de la Roumélie suffisaient pour faire tête aux ennemis d'Europe, tandis que celles du Diarbekir, de Van et d'Eyzerum pourraient à elles seules contenir la Perse. Il y avait en Roumélie 20,000 akindgis et 40,000 yurucks ou moussélims (ayant des terres à fiefs) ; en Natolie, 30,000 piadez (milice franche composée de volontaires et commandée par les beys lesquels suppléaient les Tartares, dont alors on savait se passer. Lorsque la guerre était déclarée, moitié de ces troupes faisait une irruption sur le pays ennemi ; l'autre moitié se tenait prête à marcher. On leur adjoignait les quatorze yaya-beys de l'odjak des janissaires

pour les commander. Elles étaient employées à ouvrir la tranchée, à servir l'artillerie, à prendre soin des armes à feu, c'est-à-dire qu'on leur abandonnait les détails auxquels les timariotes et les zaïmes ne peuvent descendre. Très-haut et magnanime empereur, etc.

Les six bulluks (régimens) des sypahis étaient recrutés tous les six mois. Pour remplir les emplois vacans on prenait des itck-oglans du sérail parmi les anciens, auxquels ou adjoignait les janissaires, les dgébedgis et les topdgis qui s'étaient distingués : la liste des candidats était présentée au grand seigneur. Tous ceux qui faisaient partie de ce corps privilégié devaient résider à Brousse, à Andrinople, à *Constantinople*, ou dans les bourgs et les villages circonvoisins.

Les janissaires, les dgébedgis et généralement tous les corps militaires se recrutaient au moyen des enfans de tributs que les provinces habitées par les infidèles étaient tenues de fournir, et l'on se conformait scrupuleusement à cette coutume consacrée par les ordonnances impériales. Après avoir été visités et inspectés à la Sublime Porte, ces enfans étaient distribués dans les différens sérails établis à cet effet.

On les élevait dans les principes de l'islamisme ; leur éducation exigeait quatre ou cinq années ; et lorsqu'elle était terminée on les répartissait dans les odjak (corps) selon leurs inclinations particulières.

Tous les sept ans on procédait au remplacement des morts dans le corps des janissaires. Il était interdit à ceux qui en faisait partie, de se lier par le mariage, et tous devaient habiter dans leurs odas (chambrées) respectives. Si quelqu'un d'eux se rendait coupable de lâcheté, on le cassait, et dès ce moment il ne pouvait plus prétendre au titre de janissaire. On n'accordait celui d'oturak (vétéran) qu'aux sujets légalement reconnus impropres au service actif. Ceux-là pouvaient se marier, et recevaient trois aspres de haute paie, à charge à eux de prier pour la conservation des princes et la prospérité de l'Etat. Leurs enfans étaient admis dans les adgem-oglans, moyennant qu'ils justifiaient de leur légitimité, en s'appuyant du témoignage des compagnons d'armes de leurs pères ; plus tard ces aspirans passaient janissaires. On ne voyait dans ce corps respectable que trois tchiaouschs et douze moundgis qui portassent des ceintures de brocard. Tous les

dix ans les officiers étaient astreints à recevoir de nouveaux brevets. Lorsque le buluk-bachi avait démérité par sa conduite, les agas convoquaient un divan, où le coupable, en présence de tous les chefs de l'odjak, était déclaré déchu de son emploi. Très-haut et magnanime empereur, etc.

Les différens employés et les forces militaires soldés par le trésor se réduisaient autrefois à ceux portés sur le tableau suivant, dressé d'après les rôles qui ont été établis sous le règne du Sultan Amurat III, l'an 982 de la mission de notre glorieux prophète.

Mutéférikas.	124.
Tchaknidghirs.	40.
Kiatibes, pour les registres impériaux.	4.
Kiatibes du miri.	17.
Trésoriers du dehors.	10.
Fils de sypahis.	2210.
Sypahis de la droite.	400.
Gourbas de la droite.	407.
Enfans de tribut et bostandgis. . .	7490.
Janissaires.	13599.
Palefreniers.	396.
Valets d'office.	489.

Dgébedgis.	626.
Arabadgis.	400.
Mekters de la bannière.	158.
Artisans.	537.
Médecins.	26.
Tchiaouschs.	400.
Ecrivains du divan.	31.
Commis du trésor.	51.
Capidgis.	356.
Selictars.	2127.
Sypahis de la gauche.	406.
Topdgis.	1099.
Valets pour les tentes.	229.
Muedzins.	6.
Fontainiers.	54.

Sur les docteurs et les savans repose la justice; aussi les premiers empereurs honoraient-ils ceux qui cultivaient les sciences, et qui étudiaient la loi. Mais depuis ces temps éloignés il s'est glissé bien des abus dans le corps de l'uléma. Les plus doctes, lorsqu'ils joignaient la piété et les vertus au savoir, étaient élevés à la dignité de muphty, aux charges de cady-asker, d'istambol-cadyssi et de molla : aussi arrivait-il très-rarement que le scheik-ul-islam fût déposé. L'austérité de ses mœurs et la

sainteté de son caractère portaient le sultan à l'écouter avec soumission, quand cet interprète de la loi croyait devoir user de son droit de remontrance. Les cady-askers conservaient dix et même quinze ans leurs emplois; et lorsqu'on les faisait mazoul, il leur était accordé d'être oturak, avec 150 aspres de solde leur vie durant. On se conduisait d'après le même principe à l'égard des principaux cadys : ceux qui prenaient leur retraite se retiraient dans des médressés (universités) pour y cultiver en paix les sciences. Le luxe ne se laissait point apercevoir parmi les ulémas. Tout leur temps était consacré à rendre la justice, et les oturaks composaient à l'envi des traités de jurisprudence, dans le nombre desquels plusieurs ont été jugés dignes d'être conservés dans le hazné (trésor impérial); quant à leur avoir, ils le consacraient à des fondations pieuses. Très-haut et magnanime empereur, etc.

Lorsqu'un sujet se destinait à l'uléma, il étudiait pendant un certain temps sous un docteur qui mettait sa vocation à l'épreuve. Il passait ensuite sous plusieurs régens jusqu'à ce qu'il eût atteint le grade de mulazim, moyennant quoi il était inscrit au rouznamé impérial (bu-

reau de la defterdarerie d'où ressortissent tous les emplois soldés). En procédant ainsi, on n'avait que des sujets recommandables par leurs lumières et leur intégrité. Mais depuis l'an 1003, où Alla-Effendi, scheik-ul-islam, et les cady-askers ont été déposés sans motifs, ce bel ordre de choses a éprouvé des altérations. Les premiers magistrats, intimidés par la disgrâce de leurs prédécesseurs, ne se sont que trop souvent abaissés à faire leur cour au grand-vezir, et n'ont plus été assez courageux pour dire sans détour la vérité au sultan. Cependant Sounan-Effendi ne fut jamais du nombre de ces âmes timides; et, bien que sa sévérité ait provoqué plus d'une fois sa disgrâce, jamais il n'a transigé avec ses devoirs : la charge de chef de la loi ne veut pas d'un lâche complaisant.

Les grands-muphtys ne sont donc plus aujourd'hui ce qu'ils étaient dans un temps, et les cady-askers, grâce aux bassesses qu'ils ne rougissent pas de faire, peuvent vendre impunément les cadylikes, sans examiner les droits des candidats. Parmi les mulazims (aspirans) on voit de simples kiatibes (secrétaires), des vaïvodes, des sous-bachi, et d'autres individus

de la classe commune, qui, moyennant de l'argent, arrivent sans science au poste distingué de mudéris, et sans équité à la charge de cady, dont ils se servent pour vendre la justice, faisant rejaillir sur le corps entier le blâme que s'attire leur conduite.

Avant cette subversion la science et la sagesse des ulémas donnait force de loi à leurs opinions. Lorsqu'un mudéris paraissait en public, c'était à qui accourrait sur son passage pour s'incliner devant lui. La simplicité de leurs vêtemens, leur entourage modeste, contribuaient beaucoup aussi à provoquer ces marques de respect et de vénération. Les intrigues leur étaient inconnues; toutes leurs relations se concentraient dans les médressés.

Si l'on revenait à ces principes; qu'on établit une différence entre le docte et l'ignorant; qu'on ne regardât plus à la naissance pour l'avancement, dans un corps qui est au-dessus de cette considération par la nature de ses fonctions et les conditions sévères qu'il impose, on réussirait à lui rendre ses mœurs premières et sa splendeur. Il faudrait fixer inva-

riablement le nombre des mulazims, surtout ne plus faire un trafic des muzalimets. Les cady-askers ont rempli, en cette qualité, le rouzname impérial de sujets impropres; on en voit même dans le nombre qui possèdent des tarakkis, et jouissent de 50 aspres de solde. Quant aux cadys, on ne devrait les déposer qu'autant qu'ils sont dûment reconnus prévaricateurs, auquel cas ils méritent d'être exilés; mais de simples soupçons ne peuvent suffire pour leur attirer cette disgrâce. Très-haut et magnanime empereur, etc.

Votre Majesté ne doit point ignorer que jusqu'à l'an 982, les vezirs jouissaient d'une autorité qui n'était point contrariée dans la distribution des emplois, et par les gens du dedans (du sérail), et par ceux de l'extérieur. Les uns et les autres ne s'ingéraient pas, comme à présent, dans les opérations du premier ministre, et ne se permettaient point de contrôler sa conduite. Depuis l'époque précitée, des favoris partagent avec lui la confiance du sultan, souvent même en jouissent exclusivement, et s'en servent pour conspirer sa perte lorsqu'il a

été assez malheureux pour leur déplaire. Feshad-Pacha s'offre comme la preuve de cette triste vérité : après avoir conquis douze provinces sur le Sophi de Perse, il a trouvé pour récompense la mort à Constantinople. On en a usé de même envers Yemendgi-Khassan-Pacha qui, sous le règne de Sultan Mehemed, fit rentrer les sypahis dans l'ordre : les exemples de ce genre ne sont pas rares dans nos annales. Instruits par ces terribles leçons, les vezirs préfèrent aujourd'hui acheter près des favoris la bienveillance du souverain, et s'acquitter envers eux moyennant de lâches complaisances. Ces mêmes favoris sont l'âme du conseil; rien ne leur est refusé : sous les noms de pasmakliks, d'arpaliks, ils s'approprient des villages conquis depuis plusieurs années; ils usurpent les fiefs militaires, dont ils investissent jusqu'aux gens de leurs maisons, et par ce désordre ils causent à l'Etat un dommage incalculable. C'est encore à eux qu'il faut s'en prendre de la vénalité des charges, car ils disposent de toutes les places, depuis celles de beyler-bey jusqu'aux derniers emplois. Les timariotes et les zaïmes entourent

donc aujourd'hui le ministère, pullulent dans la capitale où ils résident, et sont les principaux auteurs des troubles, qu'ils provoquent d'autant plus facilement, que les troupes à solde journalière leur sont inférieures en nombre. Pour revenir aux anciennes coutumes, il faudrait ne plus permettre au vezir d'admettre parmi les gens de sa maison, des hommes de condition libre; il serait indispensable aussi de chasser du sérail les intrigans, les êtres abjects qui s'y sont introduits, et parmi lesquels on remarque jusqu'à des Juifs. Très-haut et magnanime empereur, etc.

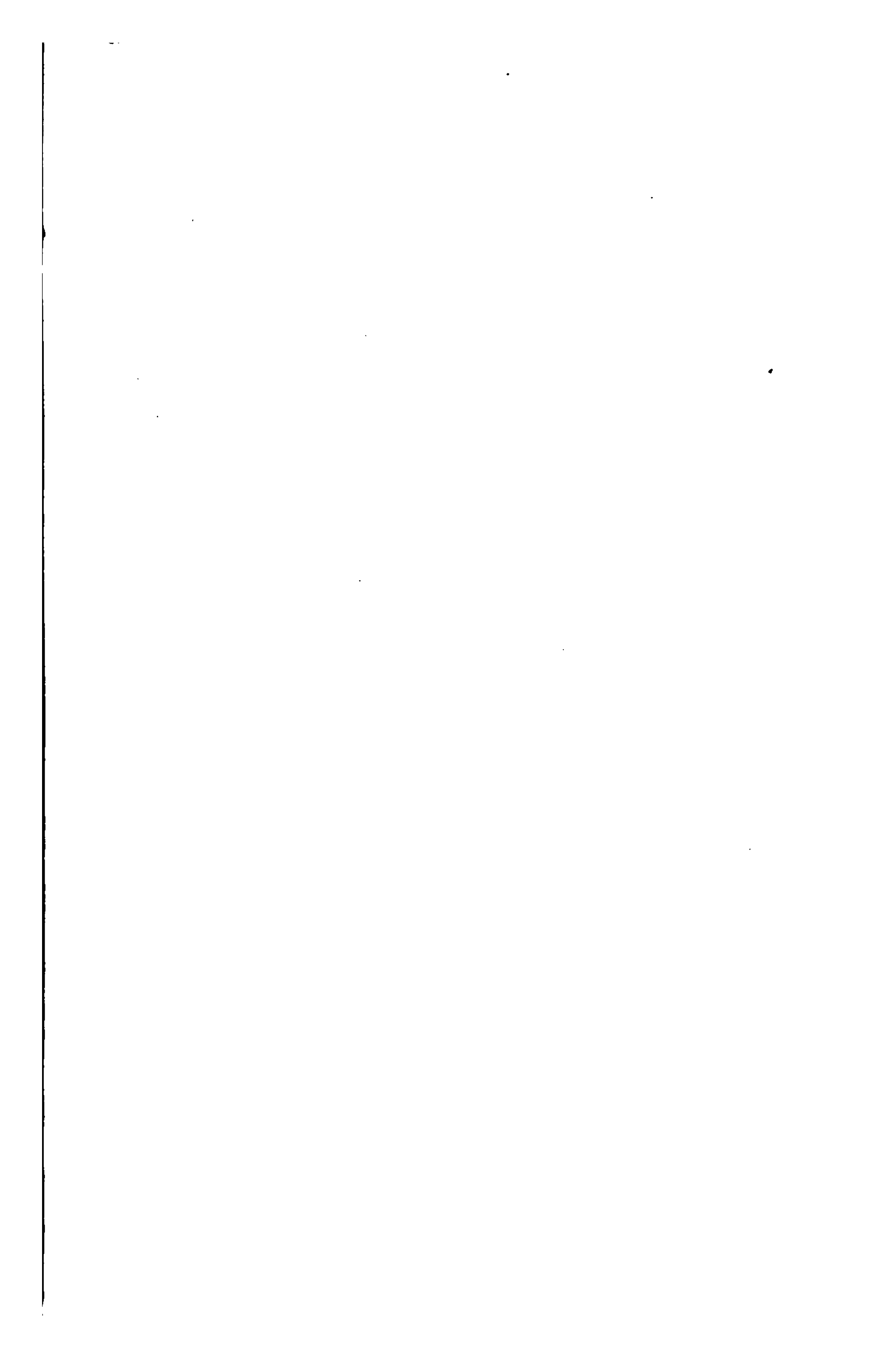
Jusqu'à l'an 982 de la mission de notre glorieux prophète, on voit les villages et les terres convertis en fiefs, possédé par des gens d'épée. Depuis qu'ils ont passé en d'autres mains, le courage n'éclate plus que dans les guerres intestines, tandis que la frontière est déserte. Ouz-Demir-Oglou-Osman-Pacha, célèbre par ses exploits contre les Perses, est le premier qui ait fait conférer des timares de 3000 aspres à des étrangers qui s'étaient rendus recommandables par une valeur éprouvée. Cette infrac-

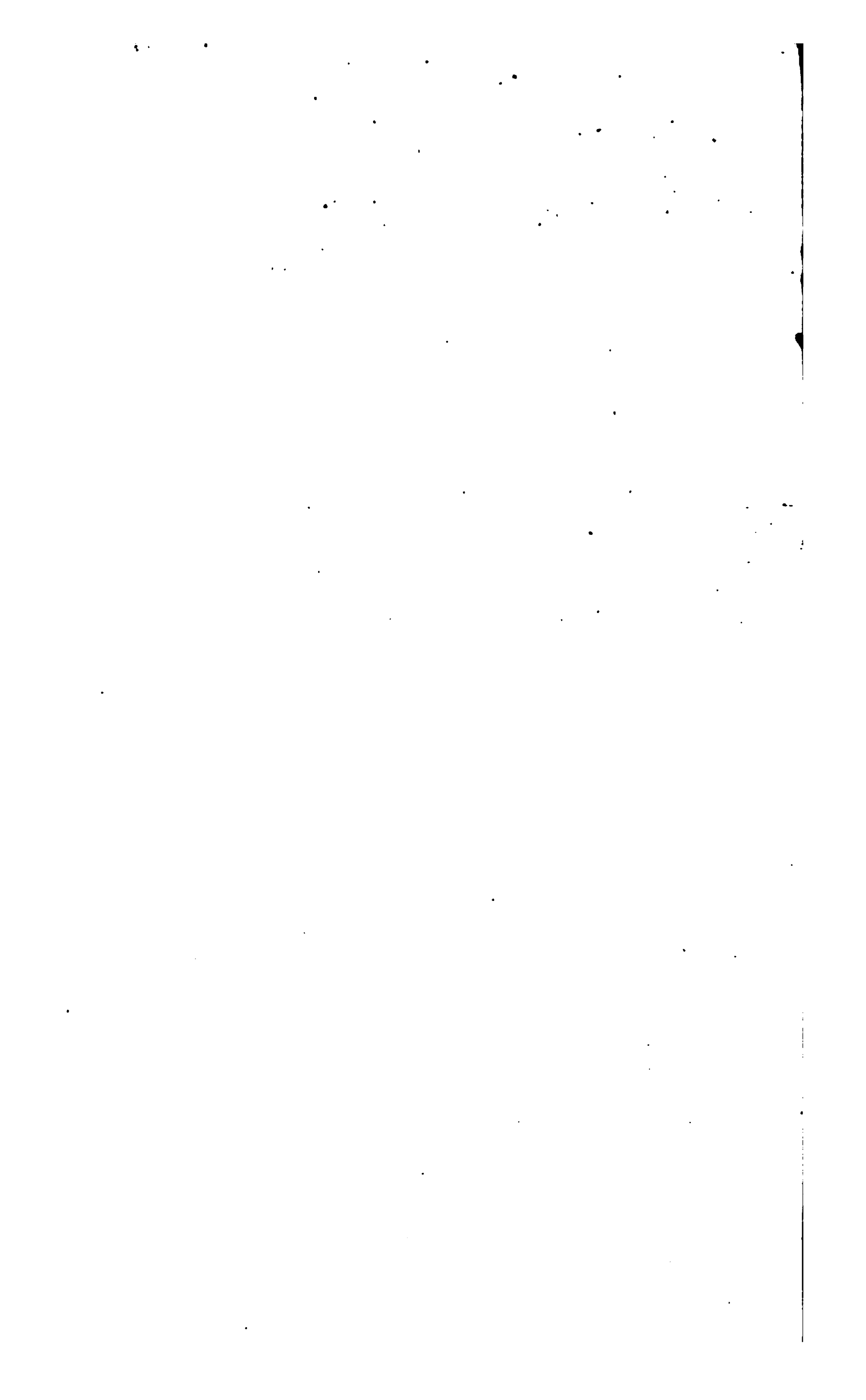
tion, que le motif excusait, est dégénérée en abus. L'atteinte portée à la coutume ancienne, de n'admettre pour timariotes que des fils de militaires de profession, date donc de cette époque, et l'on a vu des gens de la lie du peuple, même des rayas, posséder des fiefs, depuis que La Porte en dispose elle-même, contre l'esprit des canuns, réservant les plus considérables pour les gens de la suite. Sans égards pour les réglemens, les vezirs les convertissent aujourd'hui en pasmakliks, arpaliks, en haz, qu'ils s'adjugent à eux-mêmes, ou qu'ils distribuent, à titre d'otourakliks (retraite), à des individus qui sont encore très-propres à servir activement. Ce désordre, sur lequel nous nous appesantissons, doit être considéré comme la cause principale de la décadence de l'empire, puique la milice, dont l'Etat tirait toute sa force, par là se trouve anéantie, et qu'il serait réduit à recourir pour sa défense à une classe abjecte qui ne peut lui donner que des soldats aussi dangereux en temps de paix, qu'ils sont peu secourables en guerre. Très-haut et magnanime empereur, voilà les causes

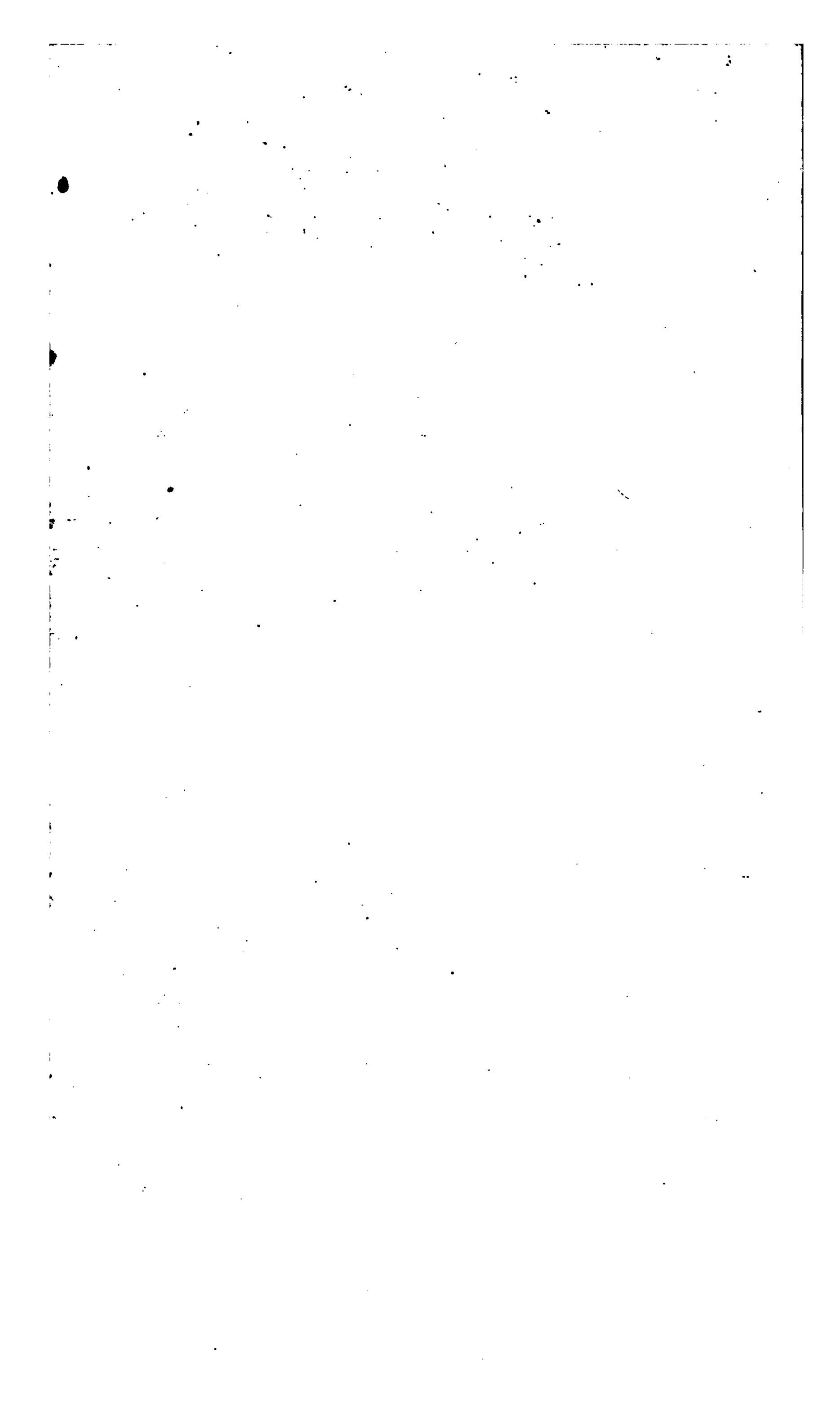
du mal et les moyens d'y rémédier; du reste que Votre Majesté vienne à bout de ses glorieuses entreprises avec l'assistance du Tout-Puissant, et qu'elle en use comme il lui plaira.

Ce monument curieux est d'autant plus attachant qu'il présente l'histoire sommaire des causes de la grandeur et de la décadence de l'empire ottoman. Il fait voir aussi que la plaie n'est pas incurable, et qu'un autre Suleïman ou bien un second Mahomet, ou même un autre Orkan réussirait à la cicatriser, après l'avoir sondée. Pourquoi le sang d'où ces grands princes sont issus, ne pourrait-il plus produire des sultans dignes de leur être comparés?

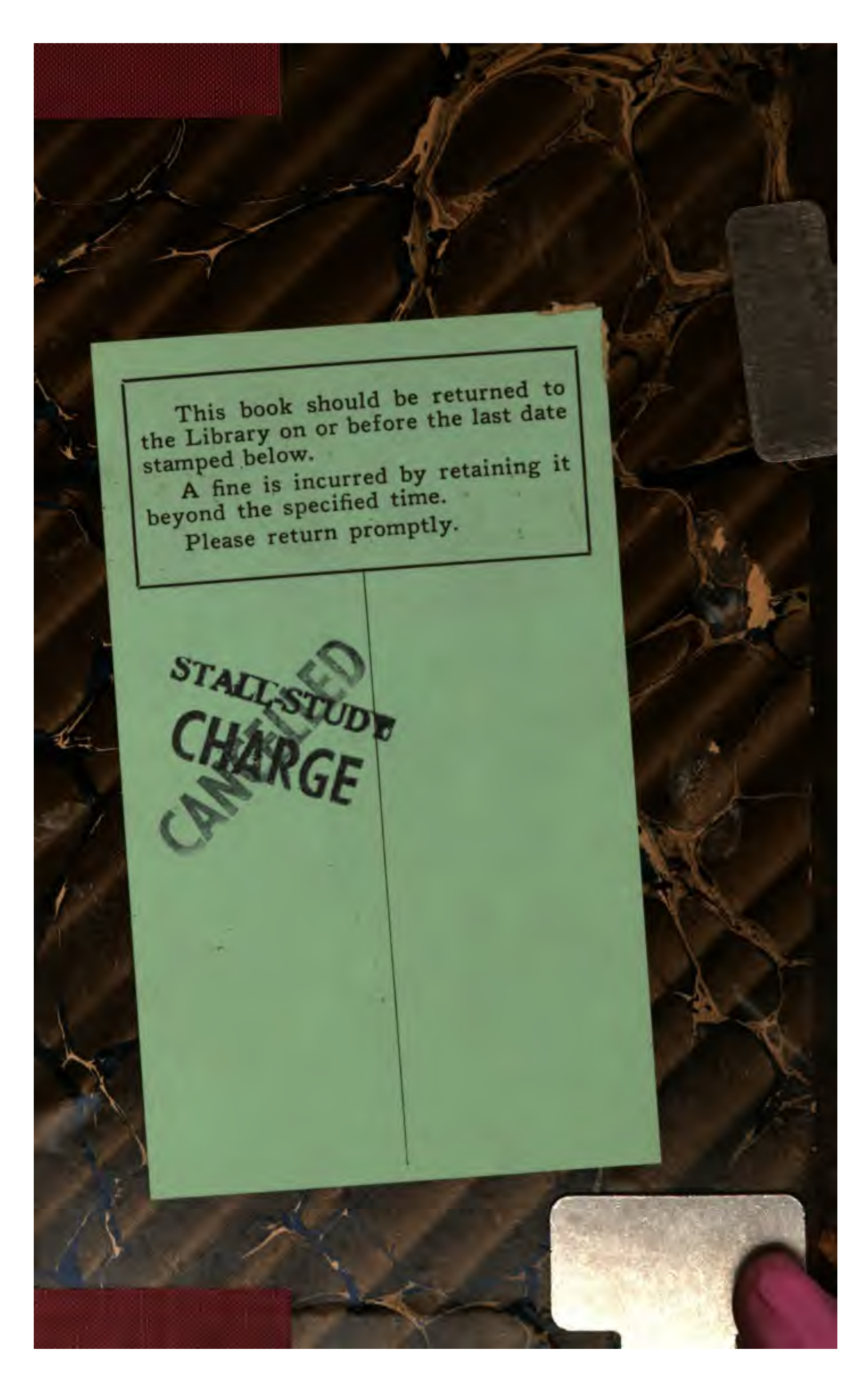
FIN.











This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.
STALL-STUDY
CHARGE
CANCELLED